LIBERLOG
13 Rue Tanguy PRIGENT
35000 RENNES

Dépôt Légal RENNES 2010

Éditeur n° 978-2-9531251
ISBN 978295312511

Nouvelles

Notes de l'auteur

Vous trouverez des histoires comme celle d'un enfant agité, d'un adolescent perdant la trace de ses rêves, d'une femme qui lutte contre l'au-delà, d'une artiste qui veut écrire des chansons. Ou bien il y aura l'histoire d'une société idéale, un éloge au courage, un voyage à travers le temps pour découvrir une autre société.

Après avoir écrit des poèmes et des sketchs, l'auteur s'est intéressé à la création d'histoires.
Les Nouvelles écrites ont ensuite été travaillées puis retravaillées pour créer des histoires psychologiques parlant de destinées. A la fin des descriptions ont été ajoutées pour les enjoliver.

Licence

Du même auteur

- L'Économie pour les Enfants
- L'Économie pour les Petits
- Créer, un Jeu d'Enfant
- Favoriser la Créativité
- Pourquoi y aurait-il un Dieu ?
- Expliquer sa Religion Chrétienne
- L'Économie est Physique.
- La généalogie c'est gratuit, avec les logiciels libres
- France – Fonctionnement de notre société
- Les Deux France
- LAZARUS FREE PASCAL
- L'astucieux LINUX
- Comment écrire des histoires
- Poèmes et Sketchs – De 2003 à 2008

Visibles chez thebookedition.com et archive.org.

À editions.liberlog.fr, comment-ecrire.fr, devenircreatif.com, quiestdieu.net, lazarus-components.org, economie-reelle.org, economieenfants.com, economiepetits.com, france-analyse.com, etrecatholique.com, moralemetiers.com.

Du même éditeur

- Alors vous voulez tout savoir sur l'économie ?
  Lyndon Larouche
- Mon Père m'a Dit
  Elliott Roosevelt
- Les Principes de la Science Sociale
  Henry Charles Carey
- Le Droit Des Gens
  Emer De Vattel

Table des matières

Préface - Porté par le courage

Écrit en 2006...

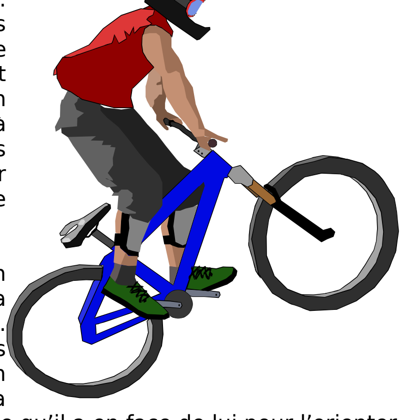


Je connais un athlète intrépide et volontaire. Selon lui, le courage n'est que ce qui nous porte, pensant ainsi que nous pourrions tous voir au-delà grâce à la seule volonté.
Seulement il vit dans un monde trop réaliste, tellement réaliste qu'on le croit décalé par rapport à notre temps. Vous me direz que beaucoup de personnes connues sont comme ça, mais il faut vivre cette volonté hors du commun afin de retrouver le meilleur des autres pour la comprendre entièrement.
Nous avons tous comme exemple nos parents. Mais souvent nous aimerions être aidé par quelqu'un d'autre quand notre famille voit ailleurs quelque chose de bien. Nous suivons alors les personnes que l'on voit à la télévision ou dans les journaux.

Lorsqu'on est avec quelqu'un comme lui, on veut saisir ce penchant en se divertissant avec la certitude d'être au mieux ou alors on prend comme modèle cette prise de risques. Vous me direz qu'on a tous fait cela en y réfléchissant un peu mais cet athlète n'avait pas à s'interroger comme je le fais en ce moment.
Ce sportif de haut niveau est porté par le courage. Il aime batailler pour obtenir quelque chose sans aucune certitude de le gagner. Jamais découragé par ces tentatives, il est longtemps satisfait pour le si peu obtenu. Seulement c'est un impulsif car cette énergie dépensée il faut la refouler. J'imagine que cette hyperactivité avait été utilisée pour obtenir considération, comme dirait vulgairement un médecin.

Cette activité intense a été travaillée et maitrisée, si bien que la motivation est venue d'elle même. Quelqu'un qui travaille beaucoup intellectuellement va finir par se trouver des faiblesses et s'arrêter bien avant de prendre des risques. Mais quand on

laisse de côté l'entendement tout devient plus clair et plus simple.



Vous pouvez croire que ce que je dis est du non sens. Pourtant ce sont les athlètes qui fonctionnent comme cela. L'entendement ce sont les forces en présence selon eux. Ensuite tout reste à faire. Les conseils permettront de réaliser l'impossible mais certains ne sont pas à dire.

Il faut donc choisir son entraineur, celui qui va amener la victoire. Seulement le meilleur des coaches laisse le maximum de choix à son athlète. Il va essayer de connaitre l'homme qu'il a en face de lui pour l'orienter vers la victoire.
Ensuite son job c'est de donner la motivation ainsi que la stratégie pour gagner. Le coureur n'est plus responsable d'une déconvenue et cela le motive.

Après avoir pris les premiers risques, on s'habitue à en prendre sans aucune crainte, puisque ces risques sont ceux qui amènent à la victoire.
Ensuite on voit stratégiquement ce qui se passe et on est plus fort. L'envie de bien faire vient d'elle-même puisqu'on y a trouvé un besoin.
On aime enfin les soirées entre amis où l'on raconte ses exploits et on se sent fier d'être né pour le bonheur de sa famille. Les liens se nouent et les instants de joie deviennent inoubliables puisqu'on est allé les chercher.

Les moments où l'on perd pied deviennent les plus délicats car ce sont eux les véritables freins.
Le véritable ennemi c'est lorsqu'on se sent fatigué et que l'on devra remonter une pente difficile. Perdra-t-on ce courage qui nous fait ? Retrouverons-nous une amitié sincère après avoir pris un malheur ? Après tout, tout le monde doit vivre un jour le malheur, alors autant voir loin pour ne pas regretter.

Après tout les courses qui font réfléchir sont celles qui amènent à la gloire. C'est alors que lorsqu'on a les dispositions génétiques on peut tout gagner. On peut être adulé et surtout respecté.
Seulement cet athlète n'est pas génétiquement parfait. Cela lui donne encore plus de motivations. Il devient stratège et gagne des courses sans grande gloire avec la certitude d'avoir fait au mieux. Les victoires montrent qu'il était bon et sans complexe dans les grands rendez-vous.
C'est quelqu'un de simple comme vous et moi. Il prépare une course plus que quiconque et se perçoit ainsi au mieux lorsque celle-ci est finie.

Vous avez peut-être vu que ce ne sont pas forcément les plus travailleurs qui sont récompensés, et seul un athlète sans grande gloire sait qu'il faut de la chance pour gagner.
À ce niveau seul le hasard compte. Les médias ne font que nous faire croire à la perfection. Mais en sport la perfection n'existe pas, ce sont les conditions d'une course ainsi que les opportunités qui permettent de gagner.

Méfiez-vous ! Le meilleur a peut-être été celui qui n'a pas eu la chance avec lui. Si vous êtes sportif vous avez peut-être connu cela. Nous sommes ceux qui vivent les émotions de nos modèles sans se soucier de l'avenir à ce moment là.
Celui qui fait notre avenir et se sent porté par le courage peut être un Dieu, encore faut-il qu'on le perçoive comme tel.

Être courageux c'est faire face à sa peur. C'est ensuite qu'on a envie de se baser sur cette expérience. Alors il faut recommencer d'une autre façon et chercher un autre courage qui nous bonifiera encore plus.
Tout le monde aime quand quelqu'un prend des risques. Il y trouve un exemple. Alors montrons-nous comme exemple pour être celui qui voit au bon moment là où les autres aimeraient être à notre place.
Pour finir on cherche plus loin pour être plus vivant, pour préparer une nouvelle image. La bonification sur notre vie vient d'elle-même au fur et à mesure qu'on se revoit à chercher quelque chose qui peut tout changer.

Nouvelles – Année 2005

Agité



Dans les années discos à la périphérie d'une ville et dans une famille qu'on aurait pu croire ordinaire, il y avait un enfant plus agité que les autres.
Pourtant c'était une famille où le papa était cadre et la maman veillait à l'éducation de ses enfants. Simon était en effet un enfant difficile à vivre. Non seulement il fallait qu'il courût tout le temps, mais on devait le malmener pour que l'agitation cessât.
Ses parents ne pouvaient rien lui dire pour garder leur tranquillité. Ce môme passait son temps à jouer dans chaque recoin de la maison. Il gambadait tout le temps et partout.

Simon n'était pas un simple d'esprit, bien au contraire. Il comprenait qu'il avait trop de fougue en lui. Alors à cause de cela, sa vie lui échappait. Il voyait très bien qu'il ne pouvait pas se suivre.
Il savait qu'il s'appropriait l'attention de ses parents, et détruisait ce calme perdu. Il savait tout cela parce que sa maman était épuisée et triste, parce que son père était chaque jour un peu plus énervé de le voir en dehors de toute réalité. Cette famille était au bord de la rupture à cause d'un trop plein de vie.
Certes on pourrait dire qu'on trouvait cela partout. Mais cet enfant était un de ceux que les médecins aimaient voir comme un problème. Ces gens là leur disaient que seul l'âge permettrait de trouver le calme. On leur proposait de se séparer mais ils ne voulaient pas.
Alors le calme ne venait pas. La famille s'énervait après Simon pour le calmer, mais lui ne comprenait pas pourquoi il avait tant envie de bouger. Ces frères étaient mieux appréciés que lui. Alors ceux qui le remettaient en cause s'énervaient toujours après lui à chaque fois qu'un jeu se terminait mal. C'était un de ces jeux où

l'enfant faisait le plus courageux de tous en finissant par casser quelque chose. Heureusement le môme comprenait qu'il fallait se taire dans ces moments là pour se poser des questions sur soi.

Combien de fois avons-nous été peu compris dans notre enfance ? Autant de fois que l'on faisait des gamineries. Mais à cette époque, père comme mère retrouvaient leur chérubin après l'agitation d'un jeu rigolo.
Qu'aurions nous fait s'ils avaient fini par nous détester à cause du si peu d'attention que nous leur portions ? Qu'aurions nous fait si nous ne pouvions rien faire pour changer cela ? Cet enfant le plus incompréhensible qui fût était aussi le plus sensible au regard et à l'écoute. Il voulait simplement de l'attention que les autres avaient refusée de leur donner. Cette famille devait simplement comprendre que quelqu'un de nerveux voulait peut-être se sentir bien avec ses cousins.

Pourtant certains pouvaient dire que même quelqu'un de reposé ne pouvait refuser de marcher quand l'envie lui prenait de bouger. Cet enfant avait non seulement envie de bouger mais aussi envie de courir, de jouer, de se divertir, et tout cela au même moment.
Ce petit fou perturbait trop ses parents avec ses interrogations sans grand intérêt, ses jeux du plus courageux, du plus fou de tous les enfants. Comment pouvait-on trouver un moment de tendresse et de retenue, qui permettrait d'éveiller les sens d'un petit chérubin ?

Le petit grandissait et rien ne changeait. Ses parents comprirent que leur enfant avait trop d'énergie à dépenser. Le petit pleurait tellement subitement et si facilement qu'on retrouvait de la tendresse et un peu de générosité dans des moments d'égarement.
Ces moments de répit étaient si court que papa et maman avaient depuis longtemps décidé de l'emmener dans un centre sportif, car il n'y avait pas encore de centre spécialisé pour ce petit fou. Cet enfant se demandait alors pourquoi on avait tant d'interrogations à son sujet.

Quand on l'emmena dans ce centre, le benjamin comprit tout de suite que cela allait être de moins en moins simple d'être agité. Il

comprit un peu plus chaque jour la dureté de la vie et la solitude. Il en voulut à ses parents mais voyait qu'il était difficile à éduquer.

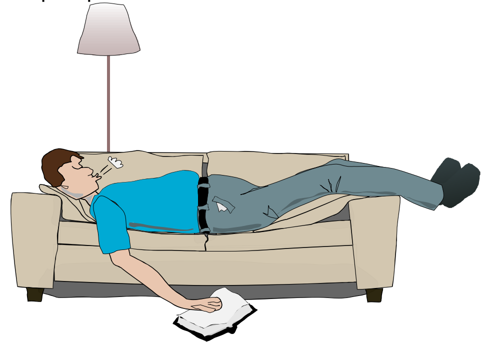
Dans ce centre, il ne disait pas que cela lui plaisait de jouer à perdre de l'énergie car il n'aimait pas les règles. Ces règles allaient à l'encontre de sa volonté de s’agiter.
Les moments d'attentes étaient une punition immédiate car le jeune indécis s'agitait et répudiait. Mais il finissait par se retenir parce qu'il fallait être comme les autres.

Les rencontres étaient difficiles. Simon devait penser à un exemple qui lui ressemblait pas. Autant dire qu'à l'âge de cet adolescent, c'était mission impossible. Alors, il pensait avant tout à lui sans se rapprocher des copains.
Quand il était amoureux, cela devenait un désastre car personne ne comprenait ses drôles d'envies. Il aimait une jeune femme mais ne pouvait l'approcher sans qu'elle détournât l'attention de son courtisan.

La sérénité ne vint pas tout de suite. Les règles suivies encourageaient Simon à faire l'incompris mais aussi à se calmer un peu. Ensuite le jeu du petit athlète repartait de plus belle. Petit à petit, grâce aux activités, il devint un peu plus retenu.
Ce n'était pas encore quelqu'un de serein, bien au contraire. L'esprit de cet athlète en herbe était perturbé par toutes les remarques qu'on lui faisait. Il savait pourtant au fond de lui qu'elles étaient fondées, mais une force l'obligeait à se surpasser dans des petites olympiades personnelles.
Il s'essayait donc de jour en jour à l'obligation de se retenir, puis de se tenir comme les autres, puis de répondre à ce qu'on lui demandait. Tout cela n'était que du travail rébarbatif et inutile pour lui, mais il fallait le faire parce qu'au fond de lui il se devait de trouver la sérénité pour se sentir bien.

Puis le calme se devait de s'installer dans l'esprit du jeune homme. Le jeune fougueux l'avait compris depuis longtemps. En tous cas père comme mère pensaient qu'il pouvait maintenant se débrouiller seul pour subvenir à ses besoins. Aussi la maman voulait de nouveau travailler et refusait un peu de s’occuper de son fils.

Ses parents l'installèrent dans un autre quartier afin que junior trouvât du travail. Ce dernier comprenait qu'ils ne voulurent pas s'occuper de quelqu'un de difficile à vivre.



Au fur et à mesure la tranquillité du jeune actif grandissait à cause de la solitude. Elle était cachée par de la nervosité et cette envie frustrante de faire quelque chose de sa vie.

Chaque jour le jeune homme bougeait pour trouver du travail ou tout simplement s'occuper. Parfois il se disait qu'il avait peut-être trouvé la sérénité. Malheureusement c'était trop tard. Sa belle adolescente, sa belle aimée, celle qu'il n'avait pas pu toucher n'était pas avec lui.
De toutes façons, il ne comprenait pas comment fonctionnait un homme comme les autres, et donc comment fonctionnait le monde.

Alors la hantise d'être différent le gagnait. Simon percevait le monde extérieur comme une gigantesque et malfaisante organisation qui rejetait les différences. De toutes façons il était difficile pour quelqu'un de si simple de se faire une place dans ce monde.
En plus il était plein de pensées négatives qui apparaissaient quand il ne retrouvait pas la sérénité, perdue dans une foule de doutes. Le petit homme avait ses images de l'agitation qui revenaient quand il cherchait la plénitude, et qu'il avait du mal à la trouver.

Cependant il s'aguerrissait à la vie et était dur avec les autres. Il n'avait pas beaucoup d'amis et se faisait beaucoup d'ennemis. Ses amis étaient simples comme lui. Ses petites amies ne le comprenaient pas, ou bien comprenaient que c'était un petit agité.
Pour lui cette vie lui suffisait, mais pour elles c'était trop dur de vivre simplement avec un enfant qui cherchait à retrouver des moments de bonheur perdus. Le jeune homme vivait sur le passé, et cela ne pouvait pas plaire aux autres.

Puis vinrent les moments où le vide se faisait. Seul Simon se perdait dans l'immensité de son esprit après s'être pris tout au long de sa vie à chercher le calme. Il commençait alors à comprendre ce qui se passait autour de lui, puis ce qu'il avait vécu, et enfin ce qu'on voyait en lui.
Il commençait à comprendre comment vivaient les autres, comment on le percevait. Il était dégouté par tant de lâcheté du regard, par aussi peu de respect et aussi peu de confiance envers les autres.

Il avait cherché la plénitude comme n'importe qui, et il avait vécu par l'envie de s'évader. Cependant, il avait aimé une vie pleine d'entrain et avait trouvé le calme pour voir l'infini dans des pensées qui se perdaient. On pourrait dire que quiconque cherche la plénitude quand il ne fait rien, et qu'on se retrouve alors parfois à travers ces pensées perdues.
Quand il était seul avec son ego il pouvait maintenant chercher cette sérénité. Mais comme nous tous il retrouvait le vide dans ces moments là parce qu'il vivait des instants agités. Il était si vivant qu'il ne trouvait la sérénité que lorsque ses yeux étaient fermés.

Puis après s'être essayé à chercher la plénitude, la méfiance pour la retrouver s'enlevait. En effet, Simon se méfiait de ces images d'agitation qui pouvaient le perturber pour retrouver sa solitude. Mais le vide venait.
Il se percevait et se voyait comme tout le monde. Il se mit dans l'idée qu'il ressentait les mêmes pensées que les autres. Ses nuits passées à retrouver les instants de bonheur étaient douces et fluettes. Le rêveur cherchait ces moments heureux qu'il avait pu attrapés.

Après avoir gagné à se percevoir, Simon retrouva une amie qui le voyait simple comme un enfant mais tendre comme un adulte. Il n'était plus agité car ce calme qui se percevait en lui montrant la générosité qu'il voulait trouver avec les autres.
Sandra était sensible et bienveillante à cette volonté bien sûr, et cela était bénéfique pour eux deux. La jeune femme avait compris qu'il fallait être patiente avec un homme. Cet homme encore agité et à ses aises avait trouvé le bonheur d'une vie à deux.

Il fallait alors devenir responsable, et expliquer le passé à son amour. Elle se fit à l'idée qu'il fallait rester calme avec quelqu'un d'agité, puis expliquer ses vues sur lui et sur cette volonté de découvrir les autres.

La rupture fut proche entre eux deux, mais la jeune femme était compréhensive. Elle lui expliqua ce qu'elle ressentait avec lui et ce qui pouvait être fait pour voir plus loin que le simple amour. Simon perçut alors comment il pouvait se construire.

Après avoir entendu qu'on le percevait comme les autres, il se disait chaque jour un peu plus que la vie n'était qu'un jeu de comédien. En effet, il apprenait de son entourage bien plus que ce qu'un simple adolescent ne pouvait comprendre.
Il voyait comment se comporter élégamment, comment entendre quelqu'un et être écouté, comment être apprécié, comment aimer le monde. Cette faculté d'entreprendre lui rendait sa fierté, et sa petite amie sensible à cela oublia le passé tortueux parce qu'elle apprenait en même temps à se construire.

La vie avançait et le couple se renforçait ensemble pour savourer les nouvelles appréhensions sur le monde. Sandra voyait cela comme des opportunités pour grandir et se montrer aux autres. Simon appréciait les autres. Certes il y avait des petites disputes.

À ce moment là ils se donnaient leurs émotions et c’était cela qui comptait car ils étaient courageux. Mais le plus important c’était la chaleur avec laquelle ils s’embrassaient. Ils s'entrelaçaient alors dans les draps, l’un après l’autre, puis tous les deux. Ils finissaient en se réconfortant dans le lit après une nuit qui ravivait leur cœur agité.

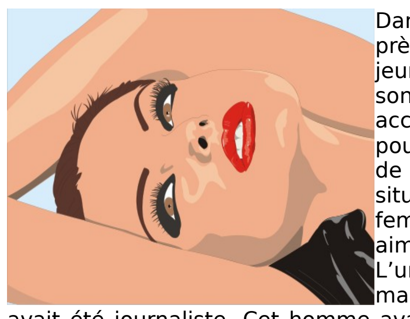
Au moment où Simon et Sandra voulurent ensemble un enfant, ce jeune couple eut plein de doutes. Simon avait demandé cela un jour où ils étaient inséparables.
L'angoisse d'avoir un enfant différent écarta la jeune femme de son amour, jour après jour. Chacun réfléchissait de son côté pour trouver une solution. Simon était désorienté par tant de responsabilité et voulait abandonner.
Pourtant la responsabilité de devenir mère encouragea Sandra à penser qu'ils pouvaient faire quelque chose si l'agitation de leur bébé se faisait trop grande. Cela était au plus profond de sa personne mais elle avait du mal à l'entendre. Le courage serait sa force et ce courage avait été apporté par son époux.

Un jour un spécialiste intéressé par l'hyperactivité leur dit qu'il fallait laisser les enfants jouer autant qu'ils le souhaitaient pour ne pas qu'ils devinrent trop agités à cause du travail. Simon et sa femme furent surpris par cette réponse car ses parents pensaient le contraire.
Cependant c'était ce qu'avait toujours vu Simon au fond de lui. En effet ils se disaient tous deux qu'un être vivant était avant tout mis au monde pour agir dans son environnement, et donc découvrir, jouer, aimer, s'amuser. Le couple confirma cette pensée et tous deux décidèrent de mettre au monde un bébé.

Quand le petit allait sur ses quatre ans ils l'inscrivirent dans une école qui personnalisait les études en fonction des parents et surtout de l'élève. Leur enfant était un tout petit peu plus agité que les autres à ce moment là.
Par chance, leur enfant pouvait se concentrer très tôt sur ce qu'il faisait. Les récréations faisaient de lui le plus joyeux des élèves. Le couple avait gagné son pari. Leur enfant apprenait à être attentif avec les autres et à jouer avec ses parents.

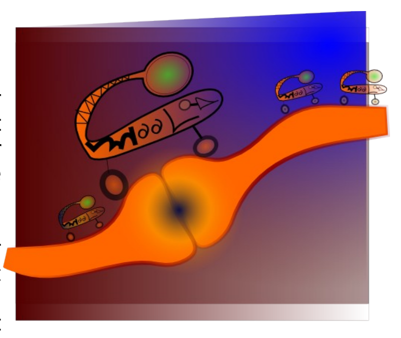
L'ambiance était souvent agitée dans la maison des trois passionnés de jeux, de courses, de pleures et de réconfort. Mais cette flamme grandissait chez les trois complices, et le bonheur était trop grand pour avoir envie de le changer.
Le bonheur c'était lorsque ils étaient ensembles. Chacun se sentait bien avec ceux qui le connaissaient le mieux. Le bonheur c'était aussi lorsqu'ils ne pouvaient plus se passer de leur famille, celle qu'ils comprenaient, et surtout celle qui les comprenait.

Au-delà

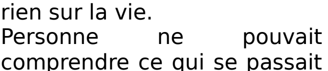


Dans un coin de campagne près d'une ville, il y avait une jeune femme qui avait perdu son mari, à cause d'un de ces accidents de voiture. C'était pourtant une famille à l'écart de tout ennui, aillant vécu une situation où l'homme et la femme avaient travaillé tout en aimant leurs enfants.
L'une était à ce moment là maitresse d'école et son mari avait été journaliste. Cet homme avait été un de ceux qui avait écrit de belles histoires, et les avait racontées à ses enfants.
Émeline alors jeune veuve avait deux enfants qui attendaient encore leur père. Ils n'avaient pas eu d'écho sur l'accident car personne n'osait leur faire du mal. Leur mère rêvait encore de ces moments d'amour et de pensées qui pouvaient s'oublier petit à petit, tant ils étaient proches.

La belle voyait cet homme raconter des histoires à ses enfants. Elle pensait alors à ces images d'un père qui aimait raconter des pensées qui se perdaient dans l'immensité de l'esprit. Elles en avaient écoutées certaines. Certaines phrases l'encourageaient à penser comme une enfant.
Avant ils faisaient souvent cela pour penser à des bons moments ou pour les revivre. Cet homme s'était ainsi intéressé à ce qu'on pouvait dire aux enfants. Il parlait d'animaux imaginaires, de mondes colorés, de rêves et de pensées de sa vie d'enfant.
Émeline percevait chaque jour un père qui était toujours un copain pour ses fils. Leur papa avait même dit à l'un d'entre eux qu'il reviendrait le voir pour lui raconter une histoire, une histoire qu'on ne pouvait raconter que dans des moments de tendresses.



La réalité était ainsi difficile à vivre pour les enfants et son épouse. Cette triste réalité c'était perdre un être cher tout en sachant que tout aurait pu se passer autrement. Alors elle se rapprochait de la triste réalité sans vraiment vouloir la trouver. Puis elle finissait par comprendre qu'elle ne savait rien sur la vie.



Personne ne pouvait comprendre ce qui se passait ensuite. Il était alors préférable d'avoir sa propre vision des choses et de s'y arrêter. Être sage c'est juste avoir le temps de percevoir. Alors cette femme se disait qu'il ne fallait jamais ressentir cela, mais éviter le mal qu'un départ pouvait faire à des enfants. Alors, chaque fois que celle-ci voyait les mauvais souvenirs revenir, elle savait ce qu'il fallait faire pour les éviter.

Elle se demandait s'il était nécessaire de comprendre la réalité ou s'il fallait tout simplement l'oublier. Elle s'interpellait sur les sages, ceux qui sauraient que faire pour leurs enfants. Selon elle celui qui comprenait clairement la réalité était un sage. Seulement un sage serait désintéressé par montrer ce qu'il verrait aux autres parce qu'il croirait que ces images les tueraient. Mais en plus il déprécierait son monde le trouvant mal fait. Elle se disait ces phrases :

- Existe-t-il une frontière entre ceux qui savent et ceux qui font le monde ?
- Peut-on être sage quand il le faut ?

Émeline était sûre que le mieux qu'elle pouvait espérer était de parler de la triste réalité tout en la maquillant en un périple pour l'éternité, celui-ci ayant sans doute été imaginé par son mari. Chaque jour elle racontait que ce dernier voyageait dans un autre monde, que c'était un explorateur.
Elle se persuadait même de ce mensonge pour avoir l'air convaincante. Elle allait alors raconter à ses voisins que son mari était quelqu'un qui avait beaucoup vadrouillé. Mais ceci était faux

bien qu'il méritât de voir le monde. Son ex-époux était simplement un de ceux qui avait l'imaginaire débordant. Quand on lui demandait où il gambadait, elle disait qu'il n'était plus dans ce monde. On comprenait alors qu'elle n'avait pas envie de se dire que son mari avait disparu. Mais qui savait si ce qu'elle disait était vrai ?

Les jours passaient et les enfants se posaient des questions. Le grand-frère commença à se faire une idée sur le départ de son père. Il se disait que son paternel n'était plus de ce monde.
Cependant une lueur d'espoir naissait avec leur maman. Elle leur disait que leur papa était ailleurs. Ses enfants pensèrent que cet homme reviendrait un jour. Quand leur maman leur raconta qu'il était devenu explorateur, ceux-ci rêvèrent tout de suite aux univers qu'on leur avait contés. Le plus petit voulait savoir à quoi ressemblaient ces mondes. Il inventait alors de nouvelles expéditions en pensant aux histoires de son papa. Il racontait tout bas les grands moments qu'on lui avait racontés.
Le plus grand pensait alors que ces univers ne pouvaient exister parce que son père et lui devaient vivre une histoire le soir de la disparition. Il croyait que sa maman imageait l'impensable, à savoir la disparition du papa. Cependant cette dernière faisait en sorte d'ignorer les explications de son grand fils.

Chaque jour, le grand-frère contredisait le plus petit et disait :

– Comment peux-tu parler d'un monde que tu n'as jamais vu ?

Alors le petit était vexé et allait voir sa maman qui attendait cette question. Émeline répondit :

– Comment a-t-on fait pour explorer d'autres civilisations ? Les explorateurs de l'au-delà peuvent partir autant de temps qu'ils le souhaitent.
– Je te crois maman.

Leur maman avait trouvé un moyen de leur faire comprendre ce qu'était l'au-delà. Elle continua :

– Il y a ailleurs votre papa qui vit dans un pays au-delà d'ici et il n'y a que vous deux qui puissiez le reconnaitre quand il reviendra.
– J'y veillerai ! Répondit le petit.

Mais le grand frère savait ce qu'était vraiment l'au-delà et il croyait être le seul à nier le retour de son papa. Il disait :

– Papa ne reviendra plus parce que l'au-delà n'existe pas. C'est pour ça qu'il devrait encore être ici.

Alors, au bon moment, c'est à dire à l'instant où le fils avait un instant de doute, sa maman le prit dans son jeu de celui qui sait et lui répondit ceci :

– L'au-delà existe mais personne ici ne l'a encore découvert. Si ton père était prêt de toi un jour c'est qu'il est forcément quelque part à cet instant. Ton père n'est pas revenu te voir parce que tu ne le vois pas mais lui peut te regarder.

Le jeune garçon haletant s'interrogea tout de suite comme ceci :

– Comment est-ce que je peux savoir comment mon papa est là alors ?
– Tu n'as qu'à ressentir sa présence – Lui répondit sa maman. C'est parce que tu sais que ton papa est prêt de toi que tu peux penser à toutes les histoires qu'il t'a racontées.

Alors le grand garçon rêvait chaque soir à une histoire que son père pouvait lui avoir mimée, car il pensait se rapprocher de son papa dans ces moments là. Émeline savait que des enfants ne pouvaient entendre la triste réalité, qu'il fallait parler avec son cœur pour avoir de l'écoute. Elle savait aussi que la foi était ce qu'il y avait de plus précieux, et qu'il fallait que ses enfants la gardent.

Après cette période incertaine, la famille se soutenait plus qu'avant. Les enfants voyaient l'au-delà comme une autre vie qu'on aurait pu avoir en ayant tout oublié. Cela pouvait aussi leur signifier une autre terre avec une autre situation ailleurs dans l'univers.

En tout les cas nous sommes tous vivants grâce à une force qui existe pour naitre quand nous nous interrogeons. C'est ce qu'avait compris la petite famille malheureuse. La vie reprenait alors le dessus sur le destin.



Cette famille avait compris l'essentiel de ce qui c'était passé, c'est pourquoi je vais vous raconter la fin : Émeline et ses enfants se retrouvent maintenant

réunis dans un autre monde, qui ressemble étrangement à celui d’avant en bien. Ils ont tous oubliés ce qui c’était passé dans l’ancienne contrée, parce que cela ne sert à rien de ressasser un passé qui n’a plus lieu d’être.
Leur mari voit grandir ses enfants et écrit des histoires pour les autres. Ces histoires parlent d’une vie possible dans l’au-delà, et d’enfants qui découvrent d’autres mondes dans d’autres parties de notre univers.
Émeline veut découvrir chaque jour une nouvelle histoire à raconter à ses enfants, et leur explique ce qu'est cette espace de lumière. Pour les enfants ces vies découvertes, ce sont une mise en scène de ce qu’ils ressentent ou une vie qu’ils pourraient avoir s’ils étaient nés ailleurs.
C’est bien d’une autre situation qu’il s’agit mais qui sait si ce n’était pas l’âme de la famille malheureuse avec la réussite en plus.

Quant à cette même ribambelle qui restait séparée, elle eût une autre fin tout aussi passionnante. Émeline n’était intéressée que par les esprits imaginatifs, ceux qui allaient au-delà de la réalité. Un printemps vint, et avec son cœur de petite fleur, elle finit donc par trouver un de ces historiens qui aimait refaire le monde.
Un jour, il raconta la triste réalité aux enfants, mais avec une bienveillance qui dépassait son imaginaire, celle qui permettait de rester maitre des autres si on leur racontait une histoire. Les enfants étaient de toutes façons satisfaits de voir quelqu’un qui s’occupait d’abord d’eux et de leurs soirées au coin du feu avec en plus des journées de jeux.

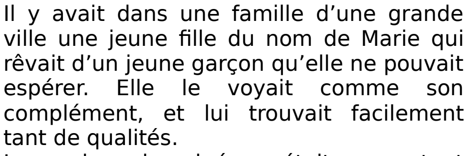
Ce couple était renforcé par chaque nouvelle victoire sur le sort, et leurs enfants étaient chaque jour plus soudés mais pensaient à leurs deux papas. Rien n’était jamais perdu car tous gardaient leur foi. Les petits hommes devinrent journalistes. Leur père avait écrit un journal de leur vie, et aussi un peu d’une autre époque qu’on lui avait racontée.

Un jour la jeune femme devint clairvoyante. Une des ses amies détournait la vérité pour en pâtir. Elle lui écrivit cette lettre pour la conseiller :

« Chère Christelle, la réalité est souvent quelque chose que nous ne connaissons pas car il est préférable de ne pas l'entendre ou bien il est inutile de la chercher.
De toutes façons, notre situation telle que les sages la voient c'est tout simplement que nous ne sommes jamais assez en harmonie avec notre environnement.
Pourtant notre esprit veut comprendre ce qu'il est possible de croire. Ce que nous croyons être faux est peut-être ce qu'il faut distinguer, mais seulement en partie, et cela parce que notre envie de croire est à ce moment là plus forte que celle de se contredire.
Ceux qui comprennent leur foi, ceux qui sont honnêtes avec leur âme sont peut-être ceux qui comprennent le mieux la réalité, celle que personne ne voit vraiment. »

Christelle ne comprit pas tout de suite ce qui était dit. Mais elle retrouvait à ce moment des mauvais réflex que quiconque pouvait avoir. En cherchant un peu plus elle s'aperçut qu'elle en possédait certains.
Puis en relisant ce qui était écrit elle s'aperçut que comprendre la lettre lui permettrait de surpasser les difficultés pour ne plus faire d'erreur. Elles devinrent alors les meilleurs amies du monde pour d'abord se conseiller, puis enfin s'entraider.

Conquérir



Il y avait dans une famille d’une grande ville une jeune fille du nom de Marie qui rêvait d’un jeune garçon qu’elle ne pouvait espérer. Elle le voyait comme son complément, et lui trouvait facilement tant de qualités.
La vie imaginée était pourtant complètement différente de ses occupations de chaque jour. Elle vivait décalée de la réalité en essayant de le cacher.

C'était une fille qui vivait dans la banlieue. Cette banlieue était modeste comparée aux rêves qu'elle espérait. Sa vie et ses pensées se contredisaient tellement qu'elle ne pouvait vivre avec les deux.
La jeune fille voyait qu’elle était loin d’être parfaite car elle aimait surtout mentir pour ne pas révéler ses défauts. Elle se cachait ainsi derrière une mauvaise image qui la déconsidérait souvent. Malheureusement celui-ci était intelligent, il devinerait qui elle était vraiment tôt ou tard.

Papa et maman parlaient souvent du jeune homme car ils voyaient ses parents régulièrement. La petite femme aimait entendre les boniments qui sortaient de la bouche de ses parents. Elle se faisait peur en entendant la vie d’un homme qui comblait ses sentiments. Elle se renseigna sur ce que représentait cette connaissance, et découvrait une triste réalité, son amour avait de trop belles qualités : Il était fidèle, honnête et cultivé.

Marie refoula ses défauts un par un. Puis la jeune femme décida de se remodeler complètement aux désirs qui l’inspirait quand elle était près de l’aimé dans ses rêves.
Elle comprenait cet homme sur tous les points, elle adorait l’âme

pure qu’il représentait. Ses sentiments étaient alors de compléter celui qui était honnête et sensible.
Marie scrutait cette icône dans son cœur et une écoute qu’on n’avait jamais vue auparavant grandissait en elle. La jeune femme respirait alors avec les sens de son amour. Elle s’évadait ainsi chaque soir dans ce nirvana qu’elle s’était créé.
La petite rêveuse s’éveillait et se construisait comme personne n’aurait pu le faire. Elle grandissait comme aucune de ses amies, pleine de responsabilité et d’enthousiasme. Cette courtisane était épanouie simplement grâce à l’amour qu’elle portait à son homme, qui lui ne la connaissait toujours pas.

Au fur et à mesure Marie se disait des choses essentielles. Elle croyait en sa volonté. Sa puissance la mènerait vers ce qu'elle espérait. Mieux, avec elle elle réaliserait ce qu'elle n’aurait jamais osé auparavant si elle y avait réfléchi.
Ce serait la détermination qui la mènerait pour découvrir son amant au cœur. Elle se demandait certaines fois si les découvreurs étaient des hommes qui suivaient leur volonté ou leur réflexion. Elle pensait alors que les meilleurs s'étaient servi des deux.
Ce qu’elle se disait avant tout c’était que l’on ne ressentait parfois que peu de différence entre l'initiative et l’intuition car elle suivait son instinct afin de décider d’aller plus loin. Elle se dépassait à chaque moment avec ses intuitions.

Un jour on lui présenta l'individu de ses rêves. C'était une soirée que les parents avaient organisée. Ils s'étaient rendu compte de l'amour porté par leur enfant. Cet homme qu'elle voyait était tout aussi charmant que l’enfant qu’elle se représentait.
Les deux acolytes se mirent à discuter sur la vie. En échangeant la dame devint alors l’âme sœur de son amour. Le bien heureux était surpris à chaque instant que la femme s’épanouissait avec lui en le comblant.
Le jeune admirateur la suivait tout en se découvrant, lui et ce qu’il représentait aux autres. Il finit par être gêné parce qu’il avait à faire à quelqu’un de trop subtil. La jeune encenseuse pensa alors qu’elle perdait son être et lui demanda tout à coup ceci :

– M’aimez-vous ?

Le jeune était gêné parce que son âme sœur était si intègre. Il lui dit :

– Et vous ! Pouvez-vous m’aimer ?

La petite renfrognée pensa qu’il avait vu clairement dans son jeu. Mais elle était trop frêle pour dire quoi que ce soit. Elle répondit ceci avec toute la force du cœur :

– Oui je vous aime !

Il lui dit toujours surpris :

– Mais vous êtes bien de trop clairvoyante pour être si engourdie en ce moment.

La fille était pleine d’amour mais si enthousiasmée à sa vue. Elle lui dit :

– Je vous aime car vous êtes celui qui comprend qui je suis vraiment.

La douce était dépassée par l’envie d’être heureuse avec son double. Elle voyait les vouvoiements comme un langage familier. Elle avait créé une image qu’elle vivait en elle. Celle-ci ne pouvait être compatible qu’avec l’homme à côté d’elle.

Le jeune homme croyait avoir à faire à son complément. Une partie de la vie de son adulatrice ne s’était toujours pas révélée mais celle-ci avait montré une deuxième personnalité, qui était ce qu’elle pouvait représenter.

La dame avait écouté son amour et celui-ci était aveuglé par cet idéal qu’on lui avait montré. Cette femme savait qu’il ne fallait pas qu‘elle s’écoutât dans cet instant là. Grâce à cela elle saisissait le regard de son amant.

Les deux fiancés célébrèrent un des plus beaux mariages que deux amoureux purent espérer. C'était une journée riche de monde. Il y avait là les amis d’enfance, tous intrigués par ces deux êtres qui étaient tous deux changés par leur rencontre.

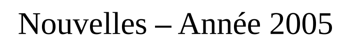
Les invités étaient plein d’enthousiasme pour rencontrer les deux fidèles mariés, qui ne se chahutaient jamais. L’un n’avait jamais été aussi fervent. L’une était à chaque instant comblée par l’amour qui la portait en parlant avec les amis de son époux.

Les invités s'intéressèrent à la femme qui avait épanoui leur ami. Ils posèrent beaucoup de questions aux deux époux. On épiait la belle mariée pour savoir la raison de cette harmonie.
La jeune dame n’osa tout d’abord pas raconter son enfance, mais le fit avec une gêne qui la rendit plus attirante encore. Elle racontait son enfance comme une enfant qui était épiée.
Le mari écouta avec attention bien que ses copains étaient déçus de ne pas voir ce qu’ils espéraient. La fête continua sans cesse jusqu’au petit matin, et chacun avait raconté sa vie d’enfant. Tout le monde respira alors le bonheur de se retrouver ensemble. Les invités s’en allèrent…

L'époux pris en compte cette petite déconvenue et taquinait gentiment la demoiselle sur ses défauts, bien qu’ils eurent pratiquement disparus. En lui parlant de cette façon la volonté de la jeune mariée était de montrer les qualités qu’elle pouvait révéler à son amour. Il était alors comblé.
Le jeune bienheureux avait trouvé son âme sœur et cela était plus fort que l’envie de comprendre les raisons de son bonheur. Aucune dispute ne survenait car l’épouse savait comment répondre à son mari. Aucun chagrin ne l’emplissait car être avec son homme la galvanisait. Elle était devenue celle qui était l’amour rêvé du jeune admirateur. Celui-ci leur permettait de vieillir ensemble à jamais.

Marie était une femme fidèle. Cette femme fidèle ne changerait pas son âme quelles que soient les circonstances. Autrement dit c’était quelqu'un qui n’échangeait pour rien au monde la vie qu’elle possédait.
Cette femme était celle qu’un homme soucieux de l’avenir voudrait pour toujours. Cet homme deviendrait alors le plus compréhensif des maris et ne se soucierait de l’avenir que quand il en discuterait avec sa compagne.

Marie se disait alors que la vie n’était que réconfort auprès de son époux. Pour elle être seule était impensable. Il n’y avait jamais de faute mais seulement un moyen de s’améliorer.
Elle était si fidèle qu’elle et son mari étaient unis pour le meilleur et pour le pire. Mais le pire était que l’homme fasse faux bon à sa



bien aimée.
À ce moment une épouse qui penserait au réconfort passé ne pourrait le nier s'il était en détresse. Au contraire elle y trouverait encore plus de cœur et se mettrait à la place de son époux.
Ensuite l'homme serait convaincu et comprendrait pourquoi il faudrait vivre à deux avec celle qu'il avait le mieux connue.

Par contre si elle se trouvait ennuyée, comme par exemple avec une épreuve difficile à passer, alors tout pouvait basculer. Ce serait dans ces instants que les raisons du mariage prendraient le dessus. Cet homme était-il marié pour une simple situation à deux ? Ou alors s'étaient-ils unis pour la vie ?
L'amour par fidélité ce serait se souvenir des bons moments passés en compagnie de son âme sœur. Mais ce serait aussi se remémorer les raisons de son union contre la lassitude. Ce serait enfin construire pour le bien des deux et aller au-delà du simple contrat pour deux.
L'homme honnête deviendrait le plus fidèle des compagnons contre le malheur de sa beauté. Ils essaieraient de se retrouver dans des moments de peur ou d'angoisse. Ils seraient alors unis pour se reconstruire ensemble face aux pires épreuves. Ainsi s'il n'en restait qu'un se serait parce que l'autre ne serait plus de ce monde.

Parfois, le mari doutait mais sa femme était trop éprise de lui pour qu'ils se quittèrent. Un jour, cet homme trouva le réconfort, celui qui lia deux fidèles après une épreuve qui aurait pu les confondre. L'innocence de la volonté était plus forte que ce qu'il pouvait imaginer. C'était ce qu'avait compris ce mari comblé. Quant à sa femme la volonté la guidait chaque jour. Cette dernière ne l'avait jamais perdue.
Ces deux amoureux étaient déterminés. Sans cela ils n'auraient pas pu vivre ensemble, et pourtant certains pensaient que cette envie serait éphémère. Alors ils se lièrent de nouveau encore plus fort et décidèrent d'être heureux ensemble pour le restant de leur vie.
Leur mariage n'était qu'une étape. C'était une autre situation qu'ils devinaient ensuite pour ne pas se décevoir. Aucun enfant ne pouvait deviner ces moments trop intenses qui liaient ou séparaient. Ils ne pouvaient être compris pour paraitre trop futiles.

Le couple vécut alors un bonheur que quiconque ne pouvait imaginer, mais seulement toucher. C’était une vie à la fois drôle, savoureuse et chaleureuse, que la petite louangeuse savait entretenir grâce la force de son cœur.
L’homme était alors chaque jour un peu plus satisfait de ses choix. Il finit par ne plus vouloir se passer des conseils avisés de sa femme. Il termina son parcours d’homme comblé avec un travail qui galvanisait l’envie de réussir de ses enfants, et l’envie de bien être de sa fille dépassait tout ce qu'attendait le papa de ses enfants.

Ils avaient une fille volontaire, sensée et coquine. Elle était la réunion d’une demoiselle active et pleine de vie. Ses fils étaient responsables, réfléchis et joueurs. Ils comprenaient les qualités et les défauts de leur sœur. Ils savaient comment se comporter avec les dames.

Construire

Il y avait un enfant qui ne comprenait rien à tout. Son attention à l'imperfection était due à cette envie de comprendre les imperfections du monde. Bertrand vivait dans une famille modeste mais une de celles qui aimait le travail. Les parents travaillaient et rentraient le soir heureux de se retrouver. Ils travaillaient dur sans véritablement en profiter.
Leur enfant leur demandait alors comment était fait le monde. Papa et maman étaient enchantés de lui enseigner la vie. Tout se passait bien pour toute la famille : Le fils était toujours insatisfait sur tout et voulait tout changer chaque jour. Il était pourtant toujours bien habillé, avec un look travaillé.

Une partie de son enfance avançait et elle ne lui convenait toujours pas, parce qu’il pensait qu’il n’y avait pas sa place. Il se demandait alors pourquoi tout se passait bien alors qu’il était toujours indécis. Tout le monde était satisfait de lui, c’était le plus compris parmi ses copains.
Il voyait pourtant très bien qu’il n’était pas entendu comme il l'espérait parce que ses questions étaient sources d’incertitude. Il se représentait un idéal qui n'était pas le sien sans avoir la vie qui permettait de l'obtenir.



Il se demandait en fait les choses essentielles qu’il faille comprendre, mais celles-ci ne remplissaient aucune de ses conditions, qu’il ne connaissait pas. Ses parents étaient fiers de lui car ces questions étaient justes. Comment pouvait-il être possible d'être aussi juste et tant incertain ? Était-ce un fou de génie ou ne voulait-il pas se comprendre ?

À l'adolescence les doutes restaient. Son imperfection lui affirma qu’il ne pouvait être reconnu en doutant de soi à ce point. Il se posait des questions sur son envie de comprendre.

Pourtant tout le monde voyait du bien en lui. Il était éloquent, libertin, engagé. Ses copines disaient qu'il leur donnait autant d'assurance que pour toute une vie, mais lui doutait toujours de tout et sur n'importe quoi.
Comment pouvait-il tergiverser à son propos alors qu'il se sentait engagé ? Le jeune homme pérorera encore et encore, mais cela ne l'inquiétait pas tant que cela : Il était habitué à l'indécision, comme toujours.
Il voyait les autres adolescents comme des personnes qui ne distinguaient pas la simple réalité, et il fallait seulement leur expliquer ce qu'ils représentaient pour autrui. Bien sûr l'incompréhension de ses amis ne le satisfaisait pas, ne sachant pas exactement pourquoi il pouvait aider les autres.

À cette époque incertaine, il posait des questions existentielles à ses professeurs. Au début c'était une question comme celle-ci :

– Pourquoi sommes-nous incertains ?

On lui répondait que l'humain était fait de sentiments. Puis venait cette autre question :

– Qui est celui qui sait ?

On lui disait que celui qui sait tout n'existait pas. Cela se terminait par ceci :

– Qui nous dirige vraiment ?

On lui parlait alors de ceux qui pouvaient donner des ordres et de ceux qui avaient l'argent.

Il avait à ce moment une amie mais elle ne le comprenait pas. Elle apprenait plus sur elle que sur un jeune homme qui se posait des questions. Elle trouvait souvent les réponses mais ils se quittèrent car tellement différents.
L'indifférence à l'égard des soucis qui le touchaient changeaient parfois l'avis de Bertrand. Seulement il avait tout élucidé et ainsi ses copines étaient dépassées par tant de clairvoyance. Certaines l'idolâtraient, ce qu'il ne voulait pas.

Un jour Bertrand obtint un poste où il fut enfin reconnu. Il devint journaliste dans un magazine qui se devait être le plus clairvoyant, un de ceux qui influençait l'élite. Il possédait ce qu'il voulait tout en devant faire ses preuves à chaque jour qui passait. C'était un travail très motivant. Chaque jour était un de ceux qui lui permettaient de prouver ses doutes sur le monde.

Il était ainsi chaque fois un peu plus conscient de sa réalité, celle qui galvanisait les autres. Ses articles étaient parmi les plus lus du magazine, toujours parsemés de vécu et de conseils pour savoir ce qu’il était bon de penser.
Chaque article racontait la réalité tout en la maquillant avec en plus des conseils sur tout ce qui pouvait porter à l'indécision. Son discourt était travaillé et critiqué dans le bon sens. On aimait parler de ses textes.

Sa conscience lui dit alors :

- C’est maintenant que je ne peux plus douter, je suis complet sur tous les points.

Seulement dès le lendemain les collègues émirent des doutes à propos des preuves apportées par son travail, car Bertrand demandait à être critiqué par les autres. Ses acolytes disaient qu’il manquait de clarté et de convenance.
Cet homme pourtant intègre se demanda alors comment cela pouvait être possible. Le doute le reprit, et l’abandonna dans une incertitude qui l’emplissait comme cela n’avait jamais été auparavant. La passion du travail le perdit complètement.
Bertrand était dégouté sur tout car rien ne pouvait être bon pour lui, et lui le journaliste ne pouvait plus critiquer. La passion d'un travail motivant se perdit dans des doutes malsains et compulsifs.

Bertrand perdit son poste et réfléchit longtemps au problème, à chaque instant où il ne fallait pas douter bien-sûr. Les interrogations venaient comme ceci :

- Comment peut-on être le moins sûr de tous et être si clair pour les autres ?
- Pourquoi être incertain ?
- Le doute est-il une nourriture ?

Puis il y eut des réflexions sur l'homme et la femme. Il se perdait dans ses réflexions mais cherchait toujours.

Un jour il s'écrivit ceci :
« Pourquoi l’homme se perçoit-il comme un grand lorsqu’il construit ? Pourquoi les merveilles ont-elles été édifiées au moment où tout était repensé ? Pourquoi allons-nous toujours plus loin que ce qu’on ne peut réaliser ? »

Nous serions donc de grands constructeurs, mais, hélas, ce serait ensuite que tout irait mal. Trois choix nous seraient alors possibles : Détruire et recommencer, continuer ou alors laisser les choses telles qu’elles le sont. Que faudrait-il faire avec toute cette incertitude ?

Il continua pour écrire ceci :
« Pourtant, l’homme voit avec clarté quand il choisit bien. Mais lorsqu’il choisit souvent mal tout peut s’effondrer parce qu'il faut avoir des repères. La femme cherche toujours à faire mieux qu’avant car elle n’est pas satisfaite. Mais tout va mal lorsqu’elle n’entretient plus son bonheur parce qu'elle a besoin d'une raison de vie. Comment pourrions-nous tenir ce rythme d’incertitude ? Courage ! »

Alors il retrouva cette clairvoyance en comprenant une chose essentielle : Il trouvait les réponses surtout quand il les vivait en lui, quand sa passion se déclenchait. Nous n’avions pas parlé de la passion que ses doutes déclenchaient, mais cet homme y était tellement habitué qu’il l’avait oubliée sans jamais en parler.
Pourtant sa conscience ne voyait pas exactement ce qui se passait à ce moment là. Ne sachant pas ce qui se passait, la question était laissée de côté. En y réfléchissant de plus près après avoir perdu la passion, il pouvait alors faire abstraction de son ego et réfléchir sur lui.
Il s'aperçut donc qu'il pouvait ressentir l'essence de ce qui attisait la compréhension. Autrement dit, il devinait ce qu’il fallait entendre et pas ce qu’on pouvait ressentir.

Il y avait une différence énorme entre ressentir et comprendre, et c'était avec son intuition qu'il se percevait au-delà du ressenti. Son intuition était parfois plus éloquente que sa simple volonté. Il avait cette faculté à répondre à ses besoins en se laissant aller dans un interminable chemin. Les réponses à toutes ses questions avaient peut-être été accumulées sans les comprendre vraiment car il ne se suivait que rarement au début. Bertrand se disait ainsi :

– Heureux celui qui sait comprendre car il sera plus facilement entendu.

Il ne se laissait pas apprivoiser par les autres mais allait au-delà de ce qu’ils demandaient car ils le méritaient. En les comprenant



simplement ils étaient rassasiés. Il montrait ce qu'il fallait faire et eux s'acclamaient. En les aidant ils s'en allaient repus mais soulagés. Il ne se construisait bien que par ce qu'il voulait comprendre. Après il jouissait peut-être de ce qui avait été fait. Alors une seule question se posait :

– Voudrais-tu mener ou être mené ?

Après cette épreuve il passa du métier de journaliste à celui d'inventeur. Il changea de look en s'affichant avec une queue de cheval et une veste en cuir, en étant alors un créatif qui pouvait décrire pourquoi ce qu'il pensait était vrai.
Dans son nouveau travail, Il dut fidéliser tout un peuple à de tous nouveaux concepts, plus étranges les uns que les autres. On l'avait nommé créateur dans une de ces entreprises qui influençaient le monde dans tous les domaines.

Mais seul Bertrand pouvait assembler ces idées plus invraisemblables les unes que les autres, et inventer de nouvelles modes, celles qui agissaient sur notre comportement. Ce créateur était le plus sûr que ses amis connaissaient, mais il aimait douter de tout, c'était une partie de son métier.
Bertrand était pertinent, observateur, aimait parler de ce qu'il inventait. Ses amis voyaient facilement l'homme qu'il représentait, et préféraient ne pas le contredire tellement il disait vrai. Profiter d'une telle vie était un réconfort. Cela faisaient d'eux des amis de valeur.

Maintenant que Bertrand se connaissait, ce meneur pouvait dépasser les montagnes de sa vie de bâtisseur. Il savait ce qu'il était mais il regrettait que personne n'aie trouvé réponse à ses questions.
C'était pourtant simple, il ne s'était jamais demandé quelle éducation il aurait souhaitée. Aussi ses amies n'avaient jamais osé comprendre quelqu'un qui le ressemblait tout en souhaitant

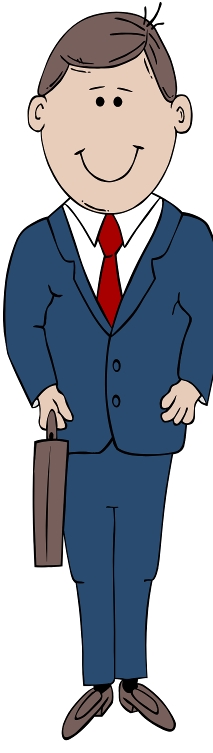
une autre vie. Cette vie qu'ils souhaitait le mènerait vers cette destinée qu'il ne connaissait pas.

Bertrand se construisit une nouvelle vie. Celle qu'il avait vraiment souhaitée sans jamais se l'imaginer vraiment. Ses projets s'étaient souvent établis après des moments incertains. Il devenait un très bon conseiller pour ses amis.
Ensuite sa femme se présenta à lui telle qu'il l'aurait voulue dans son adolescence. Elle avait besoin qu'on la conseille pour devenir toujours plus sûre. Elle a vu en lui un homme qui galvanisait les autres.
Son nouvel entourage était ébahi par tant de rêves éveillés et un idéal généreux. Bien-sûr, il fallait apprendre ce qui le faisait unique. Mais cela se confirmait comme par enchantement tellement la certitude le menait.

Il sortait souvent le soir et était libidineux. En voulant rester dans ce rêve, son entourage en profita encore plus longtemps. Ses amis aimaient rêver. Lui racontait comment il percevait son voisinage et ces idées sur les gens les enthousiasmaient.
On le disait cool ou rêveur, souvent pragmatique. Ses conseils étaient avisés et il avait les clés de la réussite, celles qui permettaient de construire sa propre vie. On demandait à le revoir.
Sa femme était heureuse de voir cette maitrise idéale. Cela lui permettait d’aller plus loin. Ainsi les autres voyaient de la complicité entre eux. Les nuits étaient douces puis agitées après une soirée enivrante et chaude. Elles se terminaient par une scène d’amour, après avoir joué au jeu du plus malin.

Ses enfants sont maintenant les personnes les plus sures qu'on connaisse. Leur papa leur a enseigné le parcourt à suivre pour devenir ce qu'ils souhaitent. Cet homme comblé avait en plus les clés pour faire de sa famille un bonheur.
Cette petite communauté est donc celle que vous rencontrez quand vous souhaitez mener une vie réaliste et confiante. C'est là-bas que l'on nous donne des conseils éclairés, et on s'assure alors que vivre la réussite c'est se satisfaire, tout simplement.

L'homme modèle



Il y avait au bout de la rue, dans une ville d'aujourd'hui, un homme exemplaire. Il avait une famille, était un bon père, travaillait, votait, réussissait ce qu'on lui demandait.
Mais cet homme avait un défaut que peu de gens pouvaient remarquer. Il s'était formaté autour d'un modèle, et celui-ci était l'exemple de la réussite. Cette image était une icône que tout le monde connaissait. On pouvait ressentir ce charisme en lui quand on le présentait.
Certaines disaient qu'il ressemblait physiquement et moralement à cet exemple de réussite. Mais personne ne se souciait de la vie complète d'une personne intègre et honnête.

Il avait des enfants, une femme, un travail et était honnête. Pourtant, être père n'est pas mener une vie facile. Il faut sans cesse s'occuper de l'avenir de son enfant, s'inquiéter pour lui chaque jour qui le fait grandir. Cet humble père de famille accomplissait ce rôle avec la plus grande réussite qui fût.
Son fils était surtout un des meilleurs élèves de sa classe. Le seul reproche qu'on pouvait faire à son rejeton était un manque de caractère. On disait qu'il n'aimait pas s'exprimer avec les autres. Un jour son papa lui demanda pourquoi il ne discutait pas avec ses copains. Son garçon lui dit :

– Je ne comprends rien des autres. Ils parlent pour ne rien dire.

Son fils se demandait comme ça pourquoi ses copains aimaient s'amuser. Il souriait parfois avec eux mais ne comprenait pas où ils voulaient en venir. Lui refoulait surtout son mal-être en

pensant à quelque chose, sans en discuter. Il ne voulait pas qu'on scrute ses pensées car ses envies étaient étranges.
Pourtant cet enfant essayait d'exprimer ce qu'il trouvait étrange. Le petit se prenait pour un enfant ordinaire mais ne comprenait pas le monde qui l'entourait ne sachant pas s'évader, s'amuser. Le gamin devint de plus en plus introverti, son papa ne se souciant pas d'un fils modèle de réussite.

Pourtant ce père de famille n'était pas honnête sur ce qu'il était, mais pire il ne se comprenait pas. Il se demandait à chaque fois qu'il faisait quelque chose pourquoi il le faisait. Il réfléchissait chaque soir et se demandait comment améliorer cet exemple qu'il était ne le ressentant pas en lui.
Pourtant, cette personne était celle qu'il espérait tel qu'il l'avait découverte mais elle pouvait forcément le décevoir. Cette déception était l'aboutissement de la quête de l'image qu'il ne pouvait montrer telle qu'il la voulait.
Effectivement, comment pouvait-il espérer atteindre le but de quelqu'un qu'il n'était pas ? En plus on pouvait se dire que quelqu'un de connu voudrait qu'on le comprît. Celui-ci donnerait ainsi une fausse image à son public, pour ne pas le décevoir. Enfin quelqu'un de connu ne verrait ses fidèles que comme un groupe. Il n'y resterait au final que ce qui plairait.

Alors le but retenu n'était pas le bon puisqu'il ne le connaissait pas. Il le perdait tous les soirs sans le trouver en se convaincant à penser comme ce parrain qu'il suivait chaque jour.
En se lisant tant et tant de livres sur cette icône il en perdit haleine, ne trouvant pas l'essence de l'esprit à copier. Mais comment ce copieur pouvait-il espérer penser comme celui qu'il ne ressentait pas ? Il croyait qu'il le pouvait sans réelle volonté, car la volonté c'était elle qu'il manquait au faussaire. Cette volonté se perdait dans l'immensité de ce qu'il n'avait pas construit.
Pourtant chacun trouverait un aboutissement en lui. Nous cherchions tous à nous dépasser grâce à notre seule volonté. Seulement ce père de famille ne l'avait pas compris. Seul un vieil homme pouvait comprendre cela. Ce jeune père ne voyait que la fleur de ce qu'il était réellement. Il se disait qu'il fallait aller de l'avant pour espérer montrer l'exemple à ses enfants.

Ce père de famille oublia alors son âme et se dit :

– Qui suis-je ?

On lui disait ici et ailleurs :

– Tu es un exemple pour nous tous.

Bien sûr ce cliché ne le satisfit pas. En effet, un exemple est un outil de réflexion mais pas une méthode ou une recette pour la réussite.
Alors ce stress rendit son fils espiègle, qui lui ne comprenait plus cet homme comme son papa. Comment comprendre les autres si on ne perçoit pas son mentor ? Il avait un modèle et se bornait à suivre cet exemple dans sa jeunesse. Mais celui-ci ne faisait que le desservir ? Faudrait-il s'arrêter s'il croyait que donner l'image d'un autre n'enthousiasmerait personne ? Il aimait donner une représentation de ce que qu'il idéalisait pour mieux apprécier les critiques.
Mais peut-être que les critiques les plus vraies seraient les plus valorisantes. Peut-être fallait-il penser que les sentiments étaient plus importants qu'une image à percevoir.

Le môme finit par trouver la réponse en se remémorant souvent cette phrase :

– Mon père est lâche !

Avec la vanité de son affreux personnage, il ne comprenait plus alors pourquoi on le faisait aussi vaniteux qu'un moins que rien.
Un jour comme les autres, mais un jour dont il se souvient encore maintenant, il vit son père indécis. Seulement celui-ci ne pouvait être aussi imprécis dans ces moments d'une vie d'enfant. Son fils renia spontanément tout ce que représentait quelqu'un sans assurance.
Comme cela la vérité n'avait jamais été aussi évidente, son père était du mauvais bord parce qu'il ne fallait jamais être moins sûr que les autres. Le petit devint fidèlement rebelle à une société d'un père qu'il refoulait.

L'enfant étudia son papa et comprit que ce mentor pouvait facilement être quelqu'un d'autre. En effet les célébrités ne faisaient voir que ce qui plaisait aux autres, et ce qui plaisait aux autres, c'étaient les autres que l'on retrouvait en soi.
Père et fils se posèrent alors la même question chacun dans leur coin :

– Suis-je celui que je voulais être ?

Le fils était aussi contrarié que son père mais lui rejetait la faute. Il se rebella alors car il ne voulait pas être lâche, il voulait devenir un homme. Le rejeton chercha quelqu'un d'autre à qui ressembler mais ne le trouva pas.

Il se dit alors que le meilleur moyen d'être un homme était de renier les autres quels qu'il fussent. Il devint bien plus vaniteux que son père et ses parents le renièrent plus que lui ne pouvait le faire.

Souvent, ses compagnes disaient dans des moments précieux qu'il était poète et que c'était un guerrier. Mais aucune n'arrivait à le comprendre. Elles ne trouveient que le mystère parce que leur compagnon cherchait lui aussi à se comprendre.

Quand sa famille comprit que des personnes simples et essentielles réussissaient leurs enfants mieux qu'eux, ses parents se rendirent alors compte que s'ils avaient construit la vie de leur fils ce qu'ils espéraient de leur enfant serait venu.

Les voisins se disaient que celui entre eux que celui qui bâtissait était un trésor, ce père ne le voyant pas... Ils se disaient cela parce qu'ils voyaient le malheur quand ils le rencontraient.

En critiquant ce que ce père n'avait pas ils se disaient que les copies n'étaient que les reflets que l'on ne voulait pas.

Pour cela il faudrait beaucoup de copies pour se satisfaire. Celui qui en possèderait ne serait jamais réjoui jusqu'à ce qu'on ne comprît plus ce qu'on voyait de lui. Une véritable copie n'existerait pas sinon celle-ci couterait plus cher. Alors un modèle serait juste une image à reprendre et pas une âme pleine de vie. L'originalité et le naturel seraient les ennemis de ces copieurs. Une copie bien pensée aurait dû soutirer l'âme du modèle et par conséquent ne ressemblerait plus à celui-ci.

Le malheur de ce père était trop flagrant. Il ne faisait plus rien de ses journées. Cet ancien exemple devint ce qu'il ne fallait pas faire pour le bien d'autrui.

Tous les voisins connurent depuis un bonheur remarquable autour de leur famille. Ils se comprenaient mieux et comprenaient mieux le monde. Ils voyaient que la simplicité étaient les sentiments qu'ils avaient en eux. Cette simplicité devint une source pour celui qui voulait comprendre ses émotions.

Ne pas copier pour ne pas détruire était la nouvelle raison des voisins. Le fils avait envie de détruire quelque chose qui ne le satisfaisait pas. Il aurait fallu qu'il ne fût ne pas satisfait avant que quelqu'un de simple et d'ouvert ne le vît. Celui-ci aurait peut-être dit la réalité de ce qu'il fut plus tard...

La fin est tout de même heureuse : Le fils trouve la raison des échecs de son père. Il comprend enfin comment fonctionne les autres et se dit que son papa se cache derrière une image. Le jeune homme n’en veut plus à son premier mentor car junior ressemble un peu à son père.
Seulement le papa renie maintenant le monde qui l’entoure en ne voyant plus rien de bien. Son modèle ne sert à rien et il s’en rend compte chaque jour. Il n’accepte plus sa folie de croire à la première vision venue. Son doute le gagne toujours sur tout. Il est toujours insatisfait sur lui et ne peut plus se construire, tellement fatigué de copier son modèle.

Alors faudrait-il parler de quelqu'un qui n'est qu'un reflet ? Les voisins avaient oublié l'homme de réussite et parlaient de la déchéance d'un pauvre d'esprit, mis à la rue par son entourage.

Incertain

Dans une grande ville d'Europe, Hervé un adolescent rêvait éperdument d'escapades et de bateaux. C'était un étudiant qui se faisait une idée sur ce monde en donnant des solutions utopiques, quelquefois réalistes, aux aléas de notre société.

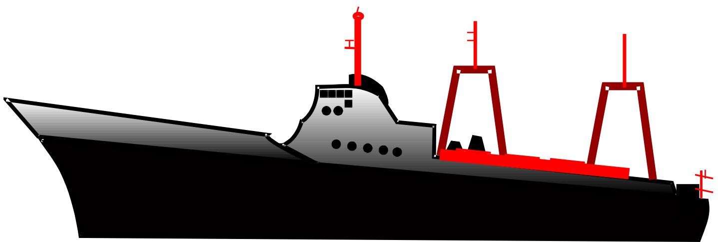
On aimait l'entendre pour s'évader avec lui. Ses amies le disaient rêveur ou charmant. Certaines tombaient amoureuses d'un Dom Juan à la générosité vagabonde. Avec elles et sa mansuétude, il aspirait à aider les autres et leur montrer qu'il y avait toujours quelqu'un pour s'occuper de ceux qui le demandaient. Il comptait voyager pour partager ce bonheur qu'il connaissait et qu'il fallait contempler. Certaines lui demandaient pourquoi aller aussi loin. Il répondait après avoir écouté que ce monde devait être exploré pour le bonifier.

En étudiant à l'université, Hervé découvrit un idéaliste qui aspirait à reconstruire le monde. C'était quelqu'un qui pensait que l'homme se devait d'être à l'image de la nature. Avec les étudiantes, ils aimaient parler de l'avenir incertain et planifier des projets qui pouvaient préserver notre planète. Selon eux, la terre était au bord du désastre comme cela était déjà arrivé il y a longtemps. Ils ergotaient sur la ruine qu'engendrait un pouvoir archaïque et du trop peu de connaissance de ce monde.

Les demoiselles ne pouvaient qu'être enthousiastes faces à tant d'implication. Ils étaient les utopistes de tout le campus, ceux qui manquaient le plus à une élève qui cherchait l'évasion. Toute femme un peu rêveuse convoitait l'un des deux visionnaires. Elles étaient alors comblées d'avoir échangé un amour irrésistible. Les séparations étaient faites de chagrins pour les demoiselles qui n'étaient pas assez confiantes. L'aventure durait longtemps avec les plus savoureuses des généreuses courtisanes. Hervé n'aimait pas la jalousie et la refoulait. Ses compagnes avaient du mal à comprendre qu'on ne tînt pas à elles dans des moments aussi incertains.

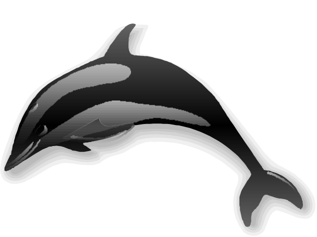
À la fin de leurs études, les deux diplômés décidèrent ensemble de s'engager dans une mission humanitaire afin de se sentir fier de servir une cause juste. Ils espéraient aussi mieux comprendre notre planète et tenteraient de montrer aux autres que les pays les plus riches savaient partager ce qu'ils possédaient. Hervé s'enivrait d'être un juste.

Les jeunes fougueux partirent sur un bateau cargo à la



découverte de l'océan et de nouvelles contrées. Ils étaient fiers d’aller loin d'un pays qui n'était pas le bon exemple. Ils pensaient que leur origine c'était la fraternité, classant leur patrie parmi l’ensemble des pays trop ambitieux. La culture de la réussite alliée à l'individualisme encourageait à penser cela. Après tout quiconque pouvait gagner en ayant la chance de son côté mais surtout l'approbation des autres.

Pendant le voyage, Hervé contempla la beauté du monde en apercevant les dauphins. Il les voyait paradant avec un sillon uniforme et fin comme une flèche dans le vent. Mais chaque fois qu'il y avait quelque chose à découvrir son ami lui disait que rien ne pouvait durer tellement l'homme détruisait. Ce dernier ne profitait pas de l'instant présent et ne souriait pas à la vie. Hervé pensa alors que celle-ci lui apporterait forcément de mauvais souvenirs.



En tout et pour tout, son ami était un de ceux qui ne

comprenaient pas l'homme. Quelqu'un comme lui ne voyait pas pourquoi tout ce qui se construisait faisait disparaitre ce qu'il y avait auparavant. Son copain n'était pourtant pas malheureux mais simplement espiègle. Alors ce dernier comprenait le bonheur de la belle vie et son ami les idées concrètes d'un meneur.

Chaque jour, le baroudeur trouvait dans son bonheur une alternative à un discourt trop réaliste. En s'adaptant à lui il le convainquait parfois que les gens étaient fraternels. Cet aventurier n'avait pas encore voyagé mais découvrait le monde autour de lui. Il se rendait compte que les dauphins étaient considérés comme une espèce qui pouvait disparaitre et cela par la faute de l'homme.

Chaque être de l'océan était menacé par ce qu'il avait peut-être fait dans sa vie de sédentaire. Il pouvait se sentir coupable mais se disait que le peu d’informations qu’on nous donnait ne permettait pas de respecter les autres.

Quand ils arrivèrent au premier pays visité, Hervé s'aperçut que les occidentaux y étaient détestés. Pour chaque citoyen de cet état les pays riches appauvrissaient les autres. Ainsi les petites nations ne pouvaient plus grandir. Cette idée devenait claire si on l'expliquait comme ceci : Pourquoi un pays pauvre le resterait-il si les pays riches n'existaient pas ? On pouvait aussi aller un peu plus loin : Pourquoi gagner aussi peu d'argent pour le même travail ?

Enfin à mesure qu'il percevait ce qu'on lui disait, il s'accordait avec son ami en marmonnant ceci :

- Pourquoi si peu pour eux ? Pourquoi si peu pour un pays qui se construit ? Pour quelle raison les guerres sont dues aux pays qui s'enrichissent ? Comment se fait-il que les hommes d'ici sont plus réalistes que ceux qu'il a connus ? Comment est-il possible de ne pas trouver de réponse satisfaisante à ces questions ? Pourquoi ceux qui viennent aider sont-ils les représentants d'un faux bonheur ?

Il se disait ensuite ceci :

- Ici nous pensons vraiment que nous courons à la catastrophe et nous avons peut-être raison.

Heureusement son ami était motivé et le galvanisait quand il fallait travailler. Mais on lui demandait de ne pas répondre car trop incertain. Alors l'aventureux encaissait coup sur coup. Il s'interrogeait en se répétant ceci :

– Comment trouver de l'eau potable peut-il être aussi difficile ?

Certes, il ne fallait pas dire que dans son pays il avait acheté de l'eau car celle du robinet n'était plus buvable. Il concédait donc que ces contrées possédaient les prémices de ce qu'il pourrait vivre si tout allait mal. Cette question se répétait dans son esprit :

– Serons-nous aussi dans une situation identique plus tard ?

Chaque journée était une nouvelle confrontation sur ce qu'un occidental représentait. On le repérait comme un gaspilleur qui apprenait à apprécier ceux qui étaient malmenés par cette nature aveugle de ce qu'il était et ne serait surement plus. Chaque jour était une méprise sur lui et son monde. Il ne distinguait plus la vérité et la perdait. En se mettant en accord avec les autres, on le percevait comme un larbin, pas un aventurier. Il ne pouvait pas faire face à ce qu'il était et se répugnait d'avoir osé tout détruire. Il se cherchait et avait une envie irrésistible de se cacher quelque part, sachant éperdument qu'il ne le devait pas.

Un jour, alors que Hervé n'était plus le même, alors qu'il avait assumé sa miséricorde d'être humain, il se suggéra que vivre une véritable aventure c'était subir une histoire pour mieux la conter aux autres, devenant en quelque sorte journaliste du malheur d'autrui. En finissant sa mission, il deviendrait ainsi une preuve de la misère qu'a créée l'homme. Hervé partit espiègle et insatisfait sur ce qu'il était, à savoir un jeune gaspilleur instinctif. Son ami lui disait que tout homme avait été comme cela au début, mais qu'il fallait changer cette méprise en prenant conscience du malheur qui était créé.

Quand Hervé revint chez lui assez abasourdi, il décida de rester seul quelques mois à écouter le monde pour se refaire, se reconstruire. Il fallait changer toutes ses habitudes de fou mais la tâche était rude pour réparer ce qu'il avait fait. Cette tâche était trop dure si on écoutait chaque homme, qu'il ait raison ou tort. Comment pourrions-nous tout changer alors que nous ne sommes qu'un parmi des milliards ? Il se dit ainsi qu'être un homme n'était pas un privilège mais un devoir. L'homme avait le devoir de se

protéger et de protéger ce qui l'entourait. Il se marmonnait souvent ceci :

– Nous avons la responsabilité d'être ensemble et pas chacun pour soi.

Le doute avait mené Hervé au bout de ses idéaux. Ayant dépassé les limites de sa foi, il s'était étonné d'être de l'autre côté de la barrière, celle où il ne se croyait pas. Le jugement à propos de soi était dur. Il décida donc simplement de retrouver le bon côté du chemin.

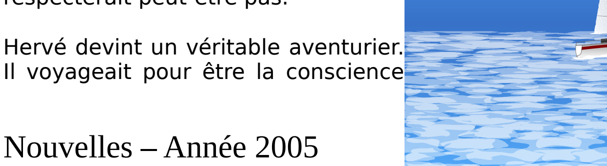
Il discutait souvent avec les autres pour qu'ils prirent conscience de l'absurdité de la civilisation. Certains changeaient d'opinion sur le monde en l'écoutant. Mais il était souvent incompris parce qu'on le croyait révolté ou trop idéaliste. Eux ne distinguaient pas où ses idéaux menaient. Son dernier compagnon était indulgent à cet égard, car nous sommes tous comme cela.

– Les individus sont ainsi ! Disait-il.

Son incompréhension sur nous tous grandissait tout en comprenant de plus en plus les femmes, qui s'attachaient au vrai bonheur, celui qui durait. Il fallait qu'elles réagissent à ses idéaux car il avait un discourt osé mais vrai sur les autres. Elles prenaient toutes conscience du luxe dans lequel on vivait. Elles le disaient vrai. Mais ce qui repoussait ce Dom Juan, c'était l'apparat dans lequel les citadins vivaient. Quant aux ruraux, Son avis était qu'ils ne dévisageaient pas le monde autour d'eux.

Hervé se s'affirmait souvent que ces causes qui semblaient perdues n'étaient qu'un travail qu'on lui demandait d'accomplir. Il se demandait si sa civilisation serait perçue à l'avenir comme celle du déclin. Serait-il ce véritable citoyen qui accomplissait son devoir ? Il Choisissait donc son rôle de citoyen avant d'être malmené. Le devoir qu'il devait accomplir n'était plus celui d'un autre qui ne le respecterait peut-être pas.

Hervé devint un véritable aventurier. Il voyageait pour être la conscience



des pays riches et l'ami des pays orphelins. En se créant de petites histoires avec son voilier il contait sa vie. Ces histoires c'était se se retrouver au coin de la rue pour s'embrasser puis continuer un peu plus loin.
C'était se connaitre pour mieux apercevoir les aventures du passé. C'était parler de soi pour être connu dans une vie de quelques semaines. Il ne se rendait pas compte du décalage vécu mais cet écart était peut-être ce qu'il fallait comprendre. Après tout, il se disait que certains étaient ébahis par la chaleur humaine qu'ils avaient reconquise dans de petites contrées. Ensuite cette appréhension restait au retour.

Un jour Hervé s'arrêta sur une ile loin de son pays. C'était une ile chaude comme le soleil. Les habitants étaient simples comme l'eau. Les femmes étaient charmantes et belles comme leur cœur. Alors une femme plus souriante que les autres vint vers lui, et lui parla comme jamais il n'avait jamais espéré. Dès cette première rencontre ils étaient tous deux proches et amis pour toujours.

Elle savait qu'un homme vivait pour une cause en donnant son courage aux autres. Hervé comprenait cela dans l'attitude chaleureuse de Gina, bel arc-en-ciel des océans. Il se dit ensuite que la vie était simple comme le jour si on était courageux.
Il suffisait alors d'utiliser ses qualités pour que personne ne le malmenât. C'est comme cela qu'on vivait là-bas. Il s'agissait avant tout pour les hommes de montrer son courage et pour les femmes d'encourager à être meilleur. Gina épousa Hervé dans cet esprit.

Le mariage fut le plus beau moment de plaisir d'Hervé. Chaque journée avait été une nouvelle raison pour rester. Le mariage était la consécration de ces envies emmagasinées. Sa femme souriante était heureuse de voir ce plaisir si serein en lui. Elle voyait qu'il resterait à jamais avec elle.

Les deux époux s'aiment encore depuis la première journée chaude comme le soleil. Gina écoute Hervé chaque jour. Ils ont maintenant une fille qui resplendit de bonheur. Le voilier sert à ramener des provisions pour les habitants. Ensemble cette famille sourit chaque jour de se sentir bien en montrant une nouvelle aventure aux villageois.

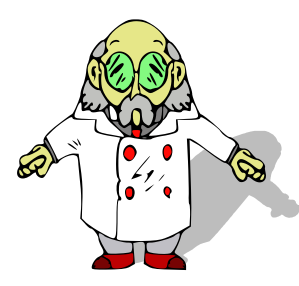
Personne n'a envie de partir de cette ile parce que Hervé raconte la situation sans gloire d'un simple européen, comme d'autres que l'on croiserait. On croit même qu'il parle d'un autre homme tellement ses aventures s'éloignent de sa situation.

Nous ne sommes après tout que des personnes qui s'oublient, quelles que soient les années. Alors vivons pour nous puis pour les autres si c'est possible. L'amitié doit être profitable et il avait fallut aller au-delà d'une simple prétention personnelle. C'était tout un village qui s'offrait à lui alors il ne laisserait pas cet honneur perdu lui percer le cœur

Modes et affaires

Un génie vivait dans une petite ville. Pascal travaillait et avait une famille. Son fils et sa fille n'allaient pas encore à l'école car ils étaient trop jeunes.
Cette jeune famille s'épanouissait grâce à une bonne situation. On pouvait croire que ce papa avait fait l'essentiel de son parcourt. C'était surtout un créatif reconnu. On aimait l’entendre au travail à propos d’idées abstraites sur la menuiserie.

Ce couple était heureux. Les jeux d’amour étaient enivrants. En jouant chacun au plus courageux des époux c'était à celui qui trouverait un nouveau bonheur, à savoir le centre de gravité de l’un ou de l’autre, pour s’aventurer ensuite dans l’insouciance du lendemain. La joie et le bonheur des enfants étaient rassurants.



Un jour une idée incroyable sublima Pascal pendant une soirée sans les bébés. Il avait trouvé comment améliorer le quotidien grâce à un meuble qui pouvait tout faire. C’était une idée qui ne pouvait que révolutionner le monde.

Alors croyant en l'homme ce rêve pouvait voir le jour. Il pensait qu’on réussissait grâce à une équipe, que les hommes se soutenaient dans les grands moments.
Dans des instants de certitude il s'affirmait que la civilisation était la seule à pouvoir influencer le monde grâce à ce qu'ils avaient construit. Il allait ainsi s'affirmer que les génies seraient les investisseurs de l’avenir. Il pouvait alors se valoriser en disant :

– Il n’y a pas de civilisation qui s’écrive sans trouvaille.

Sa femme et ses enfants étaient époustouflés par ce qui allait être fait tout en voulant voir le résultat du labeur déjà commencé. Tout le monde autour de lui voyait un chef d’œuvre et c'était pour cela qu'il fallait plus. Sa famille voulait donc le soutenir jusqu'au bout.

Pascal décida alors d’éprouver son idée dans un produit qui allait changer la vie de chaque citoyen. Il fallut se diriger vers une autre situation pour aller dans la capitale.
Alors le couple emmena les enfants vers une autre vie. Après avoir acheté un appartement, ils créèrent ensemble un réseau influent de relations afin de préparer la mise en place d'une société.

Cet homme prit garde de déposer un brevet. Ce brevet était bien protégé. Son idée était bien décrite. Chaque point était expliqué clairement. Rien ne manquait. Personne ne pouvait faire le même produit que le sien.

En réunissant une équipe sous ses ordres Pascal était déjà respecté par son esprit convaincant et le sens des responsabilités. Des entrepreneurs s’associèrent avec lui pour apporter argent et main d’œuvre.
Seulement celui qui commandait était celui qui avait eu les idées. Bien sûr, jour après jour, le brevet du fabricant commençait à porter ses fruits. Cet ingénieur se disait qu'il allait toucher gros.

Pascal étudiait la mode et les affaires. Il trouvait étrange qu'elle fussent liées. La mode n’était qu’un moyen pour vendre plus et jeter. Ses hommes d’affaires se faisaient valoir grâce aux envies du moment ne pouvant donc se baser sur eux seuls.
Pendant qu'il étudiait ces milieux ses associés avaient créé de leur côté des articles dérivés avec chacun moins de qualités que le produit breveté. Seulement ces faux étaient moins chers alors ils se vendaient très bien.

Pourtant les gens achetaient l’ensemble et payaient plus. Ces associés s'étaient aussi arrangés pour prendre le pouvoir dans sa société anonyme. À cause de cela ce génie ne pouvait plus être qu’un chef d’entreprise qui avait fait trop confiance à ses associés, et s’était fait avoir par des marchandises sans réelle valeur.
Seulement le monde de la consommation n’est compréhensible que par ceux qui ont déjà entrepris, et se sont ainsi fait dépasser ou aider.

Pascal comprenait avec cette déconvenue que le jeu des affaires se basait sur l'homme. Ceux qui connaissaient les différents caractères humains seraient donc les meilleurs en affaires. Quant à lui il ne voyait pas sa vraie nature.
On l'avait enguirlandé du début à la fin. Malgré tout il se disait qu'un génie posséderait toutes les clés pour se refaire et qu'il pouvait mener les autres. La récompense attendue n'était pas là malgré tout. Seulement il se disait qu'elle surviendrait parce qu'il l'acquerrait et non pas parce qu'il avait eu ce qu'il était nécessaire pour l'avoir.

Pascal porta plainte mais il disposait de moins d'argent que ses faussaires. Hors la justice ne fonctionnait plus qu'avec les finances. Il fallait surtout avoir un bon avocat et des relations adéquates pour obtenir un réel gain de cause.
Les faussaires ne durent payer que de ridicules dommages et intérêts, et après avoir porté un recours. C'est pourquoi l'argent se fit attendre pour le piètre gagnant du procès. Chaque jour, celui-ci éprouvait un peu plus de dégout à l'égard de ses ex-associés et du monde qui l'avait laissé de côté injustement.

Cet échec lui permit de se mettre seul aux affaires, ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Sa femme et ses enfants suivaient à chaque instant la certitude et la clairvoyance de leur homme.
Pourtant ce père de famille savait qu'il était moins compétitif que ses concurrents car son entreprise fabriquait le produit volé. Le sien était pourtant meilleur mais il ne savait pas comment le vendre ne connaissant pas le monde de la communication.
Son affaire le ruina. Sans possibilité de contrecarrer le projet des mauvais, cet architecte dépouillé abandonna la course à la victoire. Il vendit alors le brevet à ses ex-associés pour payer les dettes. Le pauvre génie en était réduit à trouver une nouvelle idée. Ce qui le dégouttait le plus était de s'associer avec des entrepreneurs toujours avides de pouvoir.

Par sa seule volonté, Pascal recommença avec d'autres trouvailles car sa femme avait confiance en lui. En plus, avoir une gloire éphémère permettrait de se remettre aisément en cause.
Bien sûr, ses nouvelles idées étaient moins performantes. Les prémices d'une réflexion étaient ce qui permettait de mettre en

place tout le reste. Ces prémices avaient été éprouvées car des idées. Elles ne suffisaient pas pour être ambitieux.
Alors son entreprise vendit peu mais vendit bien des produits de qualité, adaptés au client. Ces produits lui permettaient plus pour lui de vivre qu'aux clients d'être fidèles. En effet, les premières idées avaient été les meilleures. Seulement il aurait fallu les utiliser aux bons moments.

On pouvait croire alors que s'occuper de sa petite entreprise était plus un métier qu'une opportunité. Il fallait placer à pleins pouvoirs les éléments pionniers avec des personnes sures. Il devait aussi avoir sa propre idée d'une organisation, et cette idée était une méthode ou une philosophie révolutionnaire pour une entreprise où l'on voudrait l'essayer.
Si chaque entrepreneur était productif cette méthode ou simple philosophie serait idéale. Évidemment, l'architecte avait une vision adéquate d'une société qui avait réussi. Il savait comment gagner en qualité et en productivité. C'était plein de petites idées qui ensembles créaient sa propre culture d'entreprise, faite pour que tout aille bien.



L'expérience acquise permit alors de s'organiser pour chercher les chalands les plus réguliers. Pascal aimait aller dans le pôle de recherche et y diriger la création de nouveaux produits en discutant de ses ambitions.
Seulement il s'était dit qu'il fallait revendre une société ou être aventurier pour qu'elle grossisse. En fait, un génie ne trouverait aucun intérêt à diriger une entreprise qui grandissait. Il se ferait dépasser par de futurs associés.
Aussi sa petite entreprise avait beaucoup de faiblesses. Il n'aimait pas cet avenir avec tant d'incertitude. Il pourrait être aussi utile et bien plus sûr de lui en étant un simple chercheur. En revendant sa société, le génie avait gagné la gloire sans avoir été aidé par qui que ce soit.

Pascal revint dans une grande ville du pays, et s'installa pour rester définitivement fidèle à une société qui voyait en lui un responsable influent.
Il était pragmatique et clairvoyant, et cela manquait à beaucoup de diplômés. Mais cette créativité était sublimée car c'était ce qui permettait à une société de gagner.
Ses directeurs voyaient cet esprit créatif comme ce qui allait permettre de trouver des marchés. Ce fut plus que le cas, et il retrouva les rênes d'une société en devenant celui qui conseillait et celui qui dirigeait une filiale, boite à idées d'une grande entreprise.
On venait le voir souvent pour s'informer sur le monde et des nouvelles trouvailles. Sa femme était chaque jour un peu plus fière de lui. Ses enfants avaient grandi et voyaient un papa plein d'esprit et entouré d'amis.

Cet homme reconnu finit par parler du passé avec des génies qui avaient connu le même chemin, et cela lui plaisait.
Maintenant, il pense qu’il est plus utile avec des personnes qui le comprennent. Beaucoup disent que les génies ne sont que les instruments d’une victoire qui ne leur appartient pas.
D'autres diront aussi que les idées ne récompensent jamais le mieux leur propriétaire. Mais ce qui est sûr pour cet homme c'est que l’ambition compte pour entreprendre, car il faut voir loin.

Les enfants ont grandi et les liens qui unissent la famille se sont renforcés. C’est le moment où on se soutient après les grandes épreuves. Ces épreuves ont enrichi plusieurs vies et celles-ci ont vu de belles choses se réaliser. Chacune sait ce qu'il faut pour gagner. Chacune possède ce qui permet de se maitriser pour mener au mieux un projet.
C'est comme de bien entendu que les enfants choisissent la voie qui porte le mieux leur cœur. Chacun est alors plus soucieux d'apporter ce qu'il faut de mieux pour réussir.

On aime entendre cette clairvoyance qui permet de se transcender dans les grands moments. Cette clairvoyance permet de se sentir bien pour mener ce qu'on veut à sa meilleure fin.
Alors cette famille est la plus écoutée de son quartier. Les voisins aiment venir voir la clarté de leurs visions pour avancer facilement dans une vie tranquille.

La reconnaissance c'est le bonheur de Pascal et de ses enfants. Ils aiment montrer ce bonheur en devenant généreux avec leurs amitiés. Chacun est plus confiant avec eux et cela est plus que satisfaisant car ils ont trouvé de véritables amis.

Ressentir

Dans une maison de campagne à la périphérie de Paris, il y avait une petite fille qui était attentive, mais elle ne parlait pas ou très peu. Nathalie était la petite d'une famille bourgeoise, celle qu'on pouvait rencontrer dans les quartiers ensoleillés.
C'était une petite fille aux cheveux roux avec un visage d'ange, toujours prête à sourire. La vie était tranquille dans cette maison près de la campagne.

Les parents étaient calmes et posés. Les rencontres se faisaient avec les voisins au gré des fins de semaine d'un travail reposant.
Les soirées et après-midi avec les voisins étaient si tranquilles qu'on aimait entendre les oiseaux chanter.
La famille ne s'inquiétait pas pour l'avenir de Nathalie parce qu'on se disait qu'elle était surtout absorbée par ce qui l'entourait. On pensait simplement qu'elle découvrait son environnement ou qu'elle était ailleurs. Nathalie grandissait et apprenait le piano.



Ses parents commencèrent à se poser des questions quand cette petite nature ne s'intéressait pas aux autres.

On se demandait alors si Nathalie devenait marginale, si elle était trop timide pour vivre dans un monde plein de concurrences.
Un jour, on lui offrit un journal parce qu'elle écrivait beaucoup. Elle passait alors ses journées à le remplir, mais ses parents ne devaient pas lire ses pensées personnelles. Elle apprenait ainsi à avoir confiance en elle, à s'épanouir, sans que personne ne le vît.

Elle se révélait comme quelqu'un de sensé, toujours à comprendre pour mieux apprécier.
Elle ne parlait pas beaucoup, étant plus émotive que volontaire. C'était encore une petite fille, pleine d'imperfections.

Le monde pour elle n'était que confrontations avec la réalité, celle qui faisait peur. Alors elle dévisageait sa chambre, son lit, parfois ses parents et leurs phrases redondantes.

Un matin d'automne à la rentrée de son collège, Nathalie rencontra une amie nommée Martine, timide elle aussi.
Elles se ressemblaient comme deux sœurs et elles semblaient avoir les mêmes habitudes. Alors au lieu de rester telles qu'elles étaient puis créer une amitié, celles-ci se dévisagèrent, se découvrirent et comprenaient alors mieux leur entourage.



Quelqu'un qui ne se comprendrait pas aurait du mal à voir ce que seraient les autres, et par-dessus tout ce qu'ils représentaient. Les deux amies avaient juste vu ce qu'elles représentaient pour leurs parents. Elles décidèrent alors de vivre pour être reconnues dans leur petite contrée.

Ce monde qui se faisait grand autour d'elles était si petit pour ce qu'elles avaient dans l'esprit. Elles savaient depuis peu qu'elles étaient importantes dans cet univers que personne n'arrivait à discerner complètement. Les deux commères savaient juste que découvrir représentait la plus belle des idées.
Elles chantaient et dansaient dans ce coin de campagne tout en alpaguant les passants. On les voyait jouant et se divertissant avec les enfants comme les adultes. Elles aimaient comprendre l'étrange pour être reconnues comme les petites chipies du quartier en connaissant chaque voisin et cela rien qu'en discutant des découvertes.
Elles restaient fidèles à leur jeu de coquines et de moqueuses. Ce jeu était fait pour mieux entendre et comprendre.

Ces deux amies aussi sensibles l'une que l'autre avaient développé leurs sens. Être sensible, c'était éprouver mais elles

persuadaient. Être sensible c’était ressentir mais elles comprenaient. Elles se dépassaient ensuite en étant curieuses pour obtenir considération. Elles grandissaient et devenaient de plus en plus attentives à l’entourage.

Nathalie était plus extravertie, Martine se voyant plus perspicace. Elles étaient le complément l’une de l’autre, et cela depuis qu’elles s’étaient rencontrées.
Chaque jour permettait d’apprécier un peu plus la vie, chaque jour était du bonheur. Ces chipies s’intéressaient aux copains et aimaient rester entre amies pour parler de leur ressenti.
On avait à faire à de petites commères, qu’aucun qui les avait connues comprenait. Chaque jour était une nouvelle expérience sur la vie, bien qu’elles crurent assimiler toute une vie à chaque journée. L’une menait l’autre vers de nouvelles aventures, et vice et versa.

Nathalie et Martine étaient deux sourires qui parlaient de la félicité. Elles se réunissaient pour parler de leurs découvertes et de leurs émotions. Ainsi chacune se connaissait un peu mieux.
Les journées étaient faites d'émotions et d'un regard éveillé sur les autres et leur monde. Lorsqu'une était malade, l'autre lui racontait ce qui se pensait à l'extérieur. Les séparations étaient faites de chagrin.

Un soir de printemps au lycée, les deux amies rencontrèrent Philippe, un idéaliste. Il était plus introverti que conquérant, bien que pragmatique et sûr de lui.
Elles se chahutèrent pour qu'il comprît ce qu’était le monde parfait, qu’elles voyaient en réalité comme un univers tel qu’il fallait le ressentir, insensé et infidèle.
Seulement il avait ses propres idées et ne voulait pas s’épanouir selon leurs désirs. Réaliste il pensait que les meilleurs projets ne se réalisaient que lorsqu’on connaissait l'essentiel et pas lorsqu’on comprenait son univers.
Il pensait comme elles que ce qu’il fallait savoir c’était ce qui permettait de réaliser ce qu’on voulait. Mais il pensait en plus que jouir de l’instant présent était inutile quand on ne le comprenait pas.

Cette vision plut à la plus perspicace et pendant chaque longue soirée d'amis Martine aimait toujours un peu plus ce monde sans partage.
Tous les deux aimaient se chercher dans les chambres du lycée pour s'embrasser et se prendre, puis dormir ensemble. Quand Martine comprit que l'on vivait plus pour les autres qu'avec les autres, il fallut qu'elle devienne une image que l'on n'oubliât pas pour quelqu'un à qui on pensait. Elle oublia donc son amie. Nathalie décida ensuite de ne plus la revoir par simple jalousie.

Le couple devint connu dans la ville ou ils étaient, et se souciait de l'avenir plus que quiconque. Ils s'en préoccupaient pour mieux anticiper ce qui pouvait leur arriver, et finir par connaitre des personnes à la portée d'ambitieux.
On les disait réalistes et courageux. Ils montraient leur plus belle image. Les soirées étaient remplies de gaieté. Ils aimaient se retrouver dans la maison pour visiter leurs émotions dans chaque pièce puis s'endormir tous deux dans leur nid de la nuit.



Nathalie devint égoïste, parce que quelqu'un lui avait pris sa conscience. Elle se disait qu'il fallait prendre tout ce qu'on lui proposait, pour s'idéaliser afin de devenir encore plus forte, avec plus de charisme en quelque sorte.
À vingt cinq ans, elle se disait qu'elle était la plus forte et la plus sensée des jeunes femmes. Même si c'était pour se motiver, elle finit par le croire. Elle était devenue difficile à comprendre n'ayant plus d'âme sœur.

Mais, lors d'une soirée, elle trouva quelqu'un qui était plus fort qu'elle, quelqu'un de sensé, plein de volontés.
C'était Charles, un de ceux qui pouvait mener les autres, les emmener au bout de ce qu'ils pensaient. Il perçut plus les émotions d'une fille pleine d'idées que la volonté de se montrer à lui égoïstement.

Nathalie tomba sous le charme de celui qui était à croire, celui qui servait de complément pour la vie. Elle s’éveilla un peu plus chaque jour avec lui, et devint chaque fois plus sensée et plus perspicace, comme son amie d’antan.

Parfois Nathalie pensait à son enfance et à l'amie qu'elle avait découverte. Alors les sentiments prenaient le dessus sur la jalousie.
Tout était pardonné, et il allait de soi que le pardon viendrait des deux côtés, parce que les deux commères avaient presque fraternisé pour la vie. En se disant cela, les sentiments devenaient encore plus forts et Nathalie s'appropriait la perspicacité de son amie.
Chacune avait profité des atouts de l'autre. Elles étaient encore toutes les deux de grands enfants. Alors l'intelligence prenait facilement le dessus sur la nonchalance. Elles se retrouvaient chacune dans les idées de quiconque. Nathalie et Martine gardaient les émotions de l'enfance tant la chaleur attisait leurs paroles .

Les deux femmes se retrouvèrent beaucoup plus tard, lorsque Nathalie se promenait avec ses enfants.
Ce fut en voyageant dans le pays qu'elles se rencontrèrent de nouveau avec surprise. Elles étaient tellement pleines de vie que les retrouvailles étaient immédiates et généreuses, parce qu’un regard avait suffis pour s’excuser.



Les deux commères discutèrent haletantes de leur chemin parcouru et des vies qu’elles avaient croisées. Ensuite elles rigolèrent et jouèrent avec leurs émotions.
Martine était satisfaite et Nathalie voulait en savoir plus. Nathalie était apaisée d’être bien et voulait parler de leur destinée, de ce qui était fait et à faire. Elles redevinrent les meilleures amies et se rapprochèrent comme pour créer une seule famille.

Les deux couples s’entendirent à merveille parce que la simplicité d’être ensemble suffisait. Ensuite ensembles ils aimaient courir dans le jardin et s’évertuer à faire les plus malins. Les voisins jetaient un coup d’œil inapproprié pour voir ce qui se passait comme nouvelle orgie.

Le bonheur s'éveillait un peu plus chaque jour pour les deux familles. Nathalie avait rejoint Martine non loin de la mer.
Les hivers comme les étés c'étaient des promenades, des discours et discussions sur ce qu'il fallait faire pour s'entendre comme deux sœurs dans des familles complètement différentes. En effet, il y avait certes deux familles bourgeoises, mais chaque enfant était différent et cela était pris en compte par les parents, qui les orientaient vers ce qu'ils voulaient.

Chacun menait son destin comme bon lui semblait. Il y avait une ouverture d'esprit et la joie de se revoir dans des après-midi et soirées tendres et affectueux.
Les journées étaient certes agitées par les petits mais ces agitations était entendues comme des brins de vie à sensibiliser à notre monde.

Quand les enfants partirent, les deux couples se retrouvèrent encore plus fidèles pour saisir chaque jour ce monde en plein changement.
Les deux amies vieillissaient en devenant moins conquérantes mais plus réalistes. Elles perdaient donc un peu de ce qu’elles étaient pour trouver autre chose. Elles se disaient qu'elles avaient su utiliser leur sensibilité pour devenir actives dans leur monde parce que leur civilisation se basait sur l’esprit et l’humain.

Vivre selon elles c’était éprouver. Elles croyaient que personne ne pouvait savoir plus que les autres. Celle qui se connaissait possédait donc un atout indéniable. Celle qui avait vu ses limites était bien plus réaliste qu'une autre.
Elles avaient donc oublié ce qu'elles représentaient au début de leur vie pour se prendre dans un jeu qui les avaient révélées tels qu'elles étaient.

Les deux couples s'occupaient alors à sortir bien plus souvent. Puis ils voyagèrent et s'installèrent dans une contrée où la vie était simple et facile.
Se faisant de nouvelles découvertes les deux amies reconnaissaient leur enfance et se suivaient encore et encore tout en découvrant chaque recoin de cet univers.

Quand les familles ne savaient plus quoi faire, un voyage faisait l'affaire. Ensembles ils revoyaient alors les enfants pour parler de ce qui se passait ici et ailleurs.
Les fils et filles étaient fiers d'apprendre un peu plus de leurs parents. Ils se retrouvaient alors sans oublier le prochain rendez-vous. Ils passaient les soirées ensemble et ne retournaient chez eux qu'après une entière satisfaction de s'être retrouvés.

Réussir

– Sais-tu que la fainéantise est l'ennemi de l'homme ? Raconte Antoine à son fils le jour du nouveau millénaire.

Le jeune père fier d'avoir comme exemple sa carrière aime donner l'envie à ses enfants d'apprécier notre société en reconstruisant son avenir. En cet instant de fête le fiston est émerveillé par la tâche à accomplir.

Il est pourtant assis en ce moment précis sur un tabouret d'un simple appartement d'une grande ville.

Bien sûr le papa ne croit pas un seul instant à ce qu'il dit, mais se conforme à l'exemple qu'il faut donner aux enfants en montrant ce qu'il aurait aimé être. Il est un de ceux qui préfèrent donner la bonne esquisse plutôt que montrer une mauvaise image de ce qu'il est. En entendant cette abnégation ses enfants savent comment penser et un père qui parle de réussite à des enfants se situe forcément dans le vrai.

Il n'y a pas si longtemps que cela, ce jeune papa était un adepte de l'école buissonnière. Il aimait ne rien faire ou plutôt jouer à être le plus fort.

Ce petit ne croyait pas en l'avenir, tout aussi incertain qu'il put lui paraitre. Il croyait un peu en sa famille et gagner à des courses à vélo ou à pied lui plaisait.

Il voyait surtout que jouir du présent fût le mieux que l'on pût faire. Il se contentait de cela, était heureux. Cela ne suffisait pas et il le savait, mais on ne lui montrait pas comment il aurait fait pour aller plus loin que cela.

Il se satisfaisait donc de sa situation de petit champion d'un jour avec ses copains. Les histoires d'enfant faisaient de lui plus un rigollot qu'un enfant honnête.

Évidemment certaines personnes le disaient irresponsable. D'autres pensaient qu'il aimait jouer comme tous ses copains.
En tous cas les journées passaient vite. Elles étaient remplies de bonheur. Ses amis le motivaient pour créer de petits championnats où le rigollot était presque sûr de gagner.

Un jour d’automne ses parents lui expliquèrent qu’il pouvait se prendre en main s’il le voulait. On lui dit qu'il étudierait dans un lycée où il serait vu comme un bon élève. Là-bas, il apprendrait ce qu’était réellement le sport ou plutôt ce que pensaient les théoriciens du sport.
Quand on l'emmena dans ce centre sportif, il découvrit alors un nouvel intérêt pour les études, obtenait de bonnes appréciations. Il apprit la théorie de course et y trouvait à redire.

Seulement à force d'avoir sa propre façon de penser, il contredisait les professeurs de sport, pensant que concourir était fait pour les gamins, pas pour les adultes.
Le petit était resté dans sa vie de jeux d’enfants. Il préférait alors se dépasser avec les courses qu’il gagnait souvent, mais ne voulait pas s'entrainer car cela était absurde pour lui.
Alors il devint espiègle. Les connaissances acquises lui permettait de retrouver ses amis pour jouer au plus fort de tous les adolescents.

On lui demandait peu afin qu'il remplît son devoir, encore fallait-il qu'il le sache. Ses parents pensaient qu'il avait uniquement besoin d’hommes et de femmes qui permettraient d’exprimer ce qu'il savait faire.
Ils pensaient qu'il avait un talent, qu'il fallait simplement le découvrir. Ils lui disaient que les métiers les plus passionnants qui disposaient des meilleures récompenses. La passion d'un métier serait à ce moment là ce qu'il faudrait connaitre pour obtenir la récompense.

Seulement, un jour, l’évidence fut qu’il fallait travailler pour se satisfaire pour se débrouiller seul dans la vie active, d'après ce qui se disait autour de lui. Alors le jeune homme gagnait des petites courses, ce qui lui permettait de vivre.
Sans le savoir, il étudiait la stratégie de course, et excellait dans ce domaine. Cela lui permit d’être embauché pour gagner des

épreuves plus prestigieuses. Mais il pensait qu’il ne fallait pas se donner à plein dans les entrainements.
Il savait aussi qu’il fallait donner une image qu’on ne représentait pas dans ces moments là.

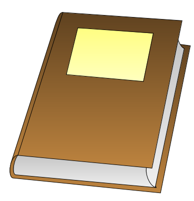
Il était donc un jeune coureur sans grandes gloires, et se satisfaisait de sa situation. Les courses gagnées le galvanisaient mais ne lui donnaient pas l’envie de se dépasser pour les grands moments.
Il comprenait ce qu’était gagner, se préparer pour vaincre, mais ne voulait pas aller plus loin pour rester le même. Il n'était pas pris dans ce jeu qui l'aurait poussé à se dépasser parce qu'il ressentait cette crainte à aller de l'avant pour ne pas oublier qui il était.
Ce fut alors un trop peu d'ambitions, qu'elles fussent visionnaires ou abordables, qui l'ancra dans une situation confortable. Tout le monde ne veut pas le gloire, et Antoine était un de ceux qui refoulait l'histoire.

Ce fut dans un moment où Antoine se cherchait qu'il trouva quelqu'un plein d'estimes. Par simple opportunisme, une femme l'aida à lui trouver un chemin qui conviendrait.
Ils s’embrassèrent en se répétant la saveur de la réussite pour finir dans un hôtel au fond du lit. Mais alors ils s'entendaient comme deux amoureux.
Elle lui dit en toute simplicité que penser à réussir c'était faire l'essentiel du chemin. Ils comptèrent alors chacun sur eux pour mettre en place cette vie pleine de saveurs. Ce coureur de jupons avait trouvé la motivation.

La jeune femme savait qu'il fallait compter sur un homme plein de courage. Chaque jour, parler de l'avenir leur donnait de l'assurance.
De petites gloires les enchantaient tellement c’était simple de les obtenir. Antoine participa ensuite à de grandes courses avec un esprit clairement orienté vers la gagne.
Bien-sûr, il ne pouvait pas gagner tellement le niveau devenait élevé et il se posait des questions. En se disant qu’il ne pouvait obtenir la gloire sans être aidé par un médecin, il se dit que c’était important pour les athlètes de rester dans le vrai dans ces moments là.

Antoine devint entraineur car il savait comment réussir. Ce métier où l'on devait dompter son sujet était dans son parcourt car il voulait comprendre comment apprendre aux autres. Seulement là il serait de l'autre côté et cela le galvanisait. Il put alors appliquer ce qu’il ne voulait pas faire, façonner les autres avec ce qu’on lui avait enseigné.
C'était un bon entraineur, qui savait comment monter en puissance, comment se propulser dans les grands moments, comment être stratège en étant visionnaire sur sa passion.

Ses élèves voyaient quelqu’un qui se donnait à cent pour cent pour ses coureurs. On ne doutait pas un instant de lui. Il était indispensable pour celui qui voulait la réussite. Personne ne pouvait se passer d'un coach qui répondait à toutes les attentes.
Tout le monde pourrait donner une image de ce qu’il n’était pas avant, ce serait comme cela qu’il se construirait. Une image ne serait ainsi qu’une vision qui se ressentirait comme éphémère, et par conséquent il faudrait montrer celle qui était la plus travaillée aux bonnes personnes.
Cet entraineur voulait maintenant réussir plus pour lui que pour ses élèves, et cela les rassurait. Dans sa chambre, il réfléchissait sur l’éthique d’un athlète. Il avait un bon jugement car on apprenait de lui.



Antoine finit par écrire un livre. Quand l'envie lui venait, sa passion du métier faisait de lui un historien du sport.
Ce bouquin parlait de la réussite dans les compétitions. Il racontait qu’il fallait savoir gérer une épreuve, ne pas être tout le temps à fond. Mais ce livre parlait aussi de stratégies de courses.

Son recueil était un concours de circonstances. Autrement dit, il fallait selon lui essayer de pratiquer un sport propre tout en connaissant la gloire.
Chacun pensait qu'il fallait savoir se gérer, les meilleurs savaient faire cela. Grâce à cela il intéressa les plus grands athlètes, ceux qui voulaient réussir en pensant aux suites, ou bien ces coureurs

d’autres épreuves qui voyaient l’exemple d’un entraineur responsable.
Il y en avait pour tous les athlètes, qu'ils fussent amateurs ou coureurs d'un jour. On lisait des chapitres sur quelqu’un de passionné, qui savait ce qu’était se donner dans les grands instants, ce qu’était comprendre des défauts et des qualités. Son livre était la crème de ce que voulait un athlète, tant l’envie d’écrire s’y trouvait.

Antoine eut des difficultés à publier son livre. En effet, c’était une écriture qui allait un peu à l’encontre de ce que l’on faisait penser dans le monde fermé du sport de haut niveau.
Il trouva un petit éditeur qui voyait un manuscrit sain et orienté vers le bien du sportif. Ce bouquin fut donc publié et les grands éditeurs regrettèrent de ne pas l’avoir accepté. Pour le peu de libraires où ce tome se trouvait, il était prisé par des coureurs d’un jour intéressé par voir le sport du bon côté.
Le public savait à l’époque que tout n’était pas dit dans ce milieu alors un livre qui allait à l’encontre de ce qui se disait avec une philosophie attrayante ne pouvait qu’être bien vu. Tout le monde aimait discuter librement du sport après avoir lu le livre. Antoine avait réussi son œuvre. Il était compris pour le bien qu’il voulait apporter à sa discipline.

C’est pourquoi cet écrivain d’un jour raconte maintenant une vision idéaliste à ses enfants. Cette vision on le lui a un peu donnée. Mais qui ne raconte pas dans son quartier ce qui ne lui appartient pas ?
Cet homme se satisfait donc d'être écouté car c'est ce que l'on veut avant tout. Il ne voulait pas la gloire, mais l’avait obtenue dans le moment le plus passionnant de sa vie.
Il s'était confronté à la réalité pour ressentir une vision que les autres avaient déjà perçue en lui. Évidemment les autres ne pouvaient pas vivre cela. Mais l’imagination leur suffisait pour se dépasser à travers lui.

Les voisins le voient pour imager sa situation. Tout le monde le sait mais cela les satisfait encore plus. Les amis rencontrent quelqu'un qui veut rassurer, non pas un de ces vaniteux d'ambitieux.

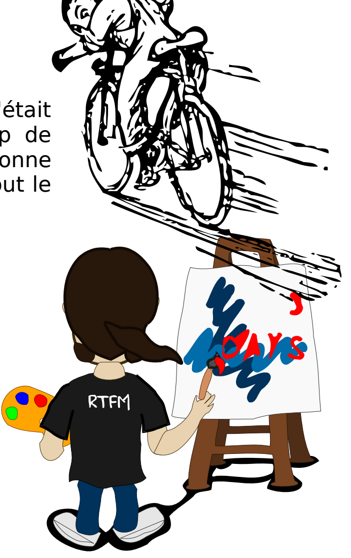
Dans l’appartement les enfants aiment jouer à des petites compétitions de cartes ou à des courses. Ensuite les parents font du bruit dans la chambre pendant un bon quart d’heure. Le lendemain, on s’embrasse fier d’avoir copiné le jour d’avant.

Au début du vingt et unième siècle, peu de gens sont libres de penser ce qu'ils veulent dans ce milieu. Antoine était un peu un initiateur. Un discourt décalé d'entraineur respectueux du bien être n'encourage pas les autres à suivre son chemin. En effet, les enfants ne veulent jamais imaginer des contradictions incompréhensibles mais ils rêvent d’un avenir certain.

Ces enfants ne sont pas intéressés par gagner dans le sport, mais aiment se dépasser dans les études. Pourtant, ils pourraient devenir de grands athlètes, mais l’envie ne leur vient pas. Ils savent que le sport n’est pas l’image qu’il veut représenter aux autres. Ils savent que c’est ce qu’il y a de mieux pour les loisirs. Mais c’est ce qui peut détruire celui qui veut la gloire.

Alors à quoi bon aimer le challenge ? Ils préfèrent penser à l'avenir des sportifs et s'investissent dans la recherche et le contrôle des athlètes. Ils sont honnêtes pour ce que sont les règles du sport et ne cachent pas la réalité de ce qu'il faut pour les compétiteurs tout de suite et plus tard.

Rêver le futur



Dans un pays en plein essor, c'était l'époque où l'on parlait beaucoup de travail et de réussite. Chaque personne comptait car on avait besoin de tout le monde pour construire.
Dans une petite cité de cette nation florissante, un enfant que ses parents avaient appelé Michaël se mit à rêver sur son avenir. Michaël était le candidat idéal pour suivre ses parents et les questionner sur leur métier, tout aussi ardus qu’ils puissent paraitre.

Mais cet enfant songeait souvent la nuit pour imaginer le futur. Il rêvait d’une vie d’artiste, d’être pompier, de sauver des vies aussi… Alors son père enjoué lui disait que sauver des vies c’était ce qu’il y avait de plus beau. Il répétait cela car ils voulaient encourager le plus petit à être conquérant.
De plus en plus Michaël jouait au pompier et mimait les personnes à sauver. Cet enfant rêvait tout bêtement de choses simples, comme savoir s'il pouvait être pompier et artiste en même temps. Mais ses parents lui expliquaient qu’il pourrait avoir plusieurs métiers dans sa vie. Alors le petit rêva encore plus. Il pensait à devenir journaliste ou écrivain, à voyager…

Toutes ces grandes idées s’accumulaient, et père comme mère ne savaient plus où donner de la tête. Ils lui expliquaient alors, un peu découragés par tout ce qu'il devait apprendre, que sa vie ce ne serait peut-être qu’un seul travail.
Chaque fois que le soleil se levait le môme jouait au petit homme même si les parents ne le poussaient pas. Cela leur donnait

cependant un peu de fierté. Ensemble ils avaient tous l'impression de s'embellir et de rêver.

Mais cet enfant grandissait et ne s'abstenait que sur le savoir qui ne l'entrainait pas vers une belle besogne. Il était assidu à chaque opportunité qui lui permettrait de connaitre son futur.
Le petit homme était en train de rêver à faire du pain, métier noble. C'était un de ces jours de rêves éveillés. En tout et pour tout, il s'intéressait aux connaissances qui concrétiseraient quelque métier qu'il accomplirait en se persuadant qu’il construirait toutes ses vies idéales.
Il essaierait d'apprendre la médecine, deviendrait pompier, puis finirait sa carrière en tant que journaliste ou boulanger. Tout cela lui demanderait beaucoup de courage et d’organisation, mais c'était acquis. Il devenait plus sûr sur son avenir en planifiant le futur afin de profiter des opportunités qui se présenteraient.

Il se disait souvent qu’il serait difficile de réaliser ses projets, mais il avait tant à partager. Le plus dur serait surtout de trouver les moyens de s'organiser pour changer de vie. Pour cela seule la volonté compterait. Pour cela la prise de risque et le danger seraient surement ceux qui le pousseraient à vivre.
Ne pas penser à des projets se serait peut-être la fin d’une existence, celle qu'il pourrait avoir vécue. Il serait alors aigri par une vie non désirée.

Quand il devint étudiant, il apprit le métier de médecin. C’était ce qu’il aurait pratiqué toute sa vie. Mais son envie de bouger lui parlait. Alors il s'aperçut qu'il était difficile d’apprendre à gérer des vies. Ou plutôt guérir les autres demandait beaucoup de connaissances à utiliser.
Aussi et surtout sauver des vies n'était pas si noble que cela puisque certaines situations désespérées pouvaient se retourner contre celui qui n'avait pas réussi. Sauver des vies c'était beau mais ce métier était vu par ses pères comme une tâche à effectuer.

C'était la passion qui manquait ainsi qu'un peu d'aide pour qu'il réalisât ses projets. À ce moment là, la réussite lui tendait les bras mais l'envie d'apprendre lui manquait.
Dans sa tête il se disait souvent qu’un spécialiste n’était pas

vraiment un sauveur parce que c'était plus un métier qu'aimer l'humain. Croyant ainsi voir plus loin qu'un travail de toute une vie, il se disait que peu de personnes pouvaient comprendre cela. Il voulait quitter sa deuxième année de médecine.

Michaël arrêterait ainsi en trouvant plus de motivation ailleurs. Les autres pouvaient donc croire que les meilleurs partaient. Ce bon élément fut un peu oublié dans la promotion où il avait étudié car peu comprenaient cette envie de ne pas changer qui n'apportait pas la gloire.
Michaël redevint rêveur sur l'avenir qu'il envisageait. Il discutait de nouveau de l'avenir.

Le jeune deuxième année arrêta ses hautes études et apprit dans une autre branche de la médecine à devenir infirmier.
À partir de ce moment là, le travail qu'on lui demandait lui paraissait bienfaisant. Il était tout aussi passionné par les infirmières. Elles lui permettaient de comprendre comment il était compris et perçu, puis pourquoi le mystère de sa carrière arrêtée plaisait autant.
Une nuit après un jeu d’amour, une petite amie lui dit : « Tu devrais faire le tour du monde. » Puis ils reprirent leur petite partie dans celui qui serait le plus aventureux des deux.
Alors Michaël se fit mal au petit doigt. Il avait tant touché sa petite amie et il avait fini par se blesser. Mais ce ce qu'il y avait de sûr c’était que cette nuit l'encourageait à faire tout pour aller au-delà des frontières.

La passion de faire pour le mieux lui permit de figurer parmi les meilleurs de sa promotion. La reconnaissance était là. En effet Michaël était tout de suite compréhensif avec ses patients car c'était pour cette raison là qu'il s'était engagé.
Il connaissait plus son métier que ses collègues, même titrés, parce que sa vie était basée à comprendre comment fonctionnerait celle d'un adulte. Il conseillait alors sur l’avenir



incertain car il y avait réfléchi toute son enfance.
Cependant dans la tête de l'infirmier trottaient des idées. Ce dernier devenait opportuniste et courageux pour une nouvelle situation. Il distinguait des métiers à découvrir. De toutes façons l'écriture lui permettait d'exprimer sa passion.

Quand on s'aperçut que Michaël était volontaire, on l'orienta vers les ambulances. Après avoir soigné avec la joie d'un jeune apprenti pour faire les premiers soins, son engagement lui permettait d'écrire des histoires.
Sa passion l'emmena à éditer un article. Il relata son métier avec la limpidité et le recul suffisant pour informer facilement un maximum de gens. Cette histoire reconnue comme réelle ne pouvait que plaire à un rédacteur.
Ce fut un encart qui même de nos jours pourrait servir de repère ou d'exemple. On le publia pour la postérité. Cette réputation acquise lui permit d'écrire pour les autres dans les domaines qu'il connaissait.
La notoriété l'orienta vers le métier de journaliste en médecine. On lui demandait souvent des notions sur la médecine mais surtout comment être clairvoyant en ce qui concernait la santé.



Michaël aimait changer et bouger. À la capitale, on l'informa qu'on cherchait un infirmier pour l'étranger.
La décision du jeune infirmier fut de partir pour commenter la médecine dans un pays en guerre. Le voyage se mit en place en quelques jours. Michaël partit pour un périple risqué. Ainsi loin d'ici, il pratiquait deux métiers pour obtenir ce qu'il voulait.
Ses reportages clairement commentés avaient le bon coup d'œil. Ce reporter secouriste se faisait beaucoup d'amis là-bas tout en montrant la réalité d'une simple bataille.

En réalité toutes ses professions étaient apprises parce qu’il les projetait au bon moment en considérant les risques qu'il fallait prendre dans ces moments là.
C'était un rêveur avant tout perspicace. C’était aussi un passionné par le travail. Tout ce dont il avait rêvé pouvait se réaliser pour cette raison. Cette passion ce n’était que s’organiser autour de son idée, c’était vivre pour une envie. Chacun pourrait être passionné à partir du moment où il se dévouerait pour une seule idylle.

Puis l’âge et la reconnaissance lui donnait envie de choses simples. Les projets qu'il avait mis en place s'étaient réalisés parce qu'il avait laissé trace de sa volonté. Une vie tranquille n'aurait pas permis de mettre en œuvre ses rêves d’enfants, ceux qui étaient les plus importants.
La seule force de ses décisions avait permis de faire ce dont il rêvait dans les instants de doute. Cette volonté lui avait permis de se construire un nouvel avenir. Il n'a fallut que contenir cette envie et s’organiser pour qu'elle vît le jour.

À quarante ans tous les métiers qu’il avait connus demandaient de l’esprit. Il se mit à penser que trop réfléchir c’était se tuer. En effet, s'occuper de son corps c'était se sentir bien, et se sentir bien c'était aller bien.
Après avoir trouvé une jolie artisane une nouvelle vie se mit en place. Sa copine lui donna une envie irrésistible de connaitre le métier de boulanger. Avec son pécule, devenir responsable d'une boulangerie prospère lui permit de trouver l'autonomie.

Les deux amants aimaient se promener dans leur petite entreprise pour jouer à ces jeux malins des petits artisans amoureux. Ce retour à la simplicité lui fit beaucoup de bien.
Avoir l’esprit trop longtemps éveillé serait nuisible à celui qui le possèderait. Le travail ne guérirait pas s'il était toujours le même en ne changeant pas ses habitudes. Elles deviendraient alors malsaines. La simplicité serait ainsi ce qui manquerait à celui qui avait beaucoup vécu.
Il se maria avec cette femme simple et attachante. Cette chaleur qui venait de celle qui le percevait tel quel était attirante. C’était souvent qu’ils se cherchaient dans la petite boulangerie pour jouer aux vendeurs d’amour. Certains clients attendaient en

écoutant au début de tous petits cris, puis un essoufflement de joie.

La nostalgie d’une vie bien remplie le gagna petit à petit. Ainsi c’était un boulanger qui racontait des histoires passionnantes sur ce qui était visité. Il racontait sa vie comme une fiction avec l'affection de moments d'égarement qui lui insufflaient l'envie de bouger.
Certains croyaient qu’il inventait. Ces histoires étaient trop belles pour être crues mais les émotions y étaient. Cet homme ne s'intéressait pas à être truculent mais à partager des moments qu'il vivait et imaginer des projets qu'il aurait aimés refaire.

Ses admirateurs pensaient qu’il vivait ce qu’il racontait grâce à l'attachement et la vénération des anecdotes. Mais ce qui était sûr c'était que tout le monde voulait admirer une nouvelle histoire.
Souvent, il partait voyager pour écrire un article éclairé pour un journal, mais ses encarts devenaient un peu des fictions. L'envie d'aller au-delà d'une simple situation l'enthousiasmait toujours autant. On lui dit alors qu'il fallait plutôt écrire des histoires sans l'aide d’un quotidien.

Les jours passaient et la nostalgie grandissait. Cet homme bienheureux était âgé, mais il était aussi sage car il avait connu toutes sortes d’expériences qui l’avaient bonifié. Ces expériences ne pouvaient qu’appartenir à une seule personne. C’était ce qui le faisait unique. Il n'y avait pas de regret du métier de médecin bien que beaucoup dirent le contraire.
Peu comprenaient cette passion de l'inconnu et de l'inhabituel. Il était inutile de dire que parler avec quelqu’un comme lui était passionnant. Ce n’était pas passionnant parce qu’il y avait de l’esprit, mais parce qu’on avait à apprendre de quelqu’un comme lui.

Il écrivait de temps à autres des histoires que ses enfants et petits cousins lisaient, tous intrigués par la réalité dans laquelle ils étaient plongés. Ces histoires pouvaient être publiées mais il aimait surtout partager le bonheur d'une lecture entre amis.

De nos jours, nous pourrions trouver un recueil de nouvelles

racontant toutes sortes de vies imaginées ou réelles. On pourrait se dire alors en lisant ce recueil que ce serait le reste visible de toute une vie, bonheur vécu. Ce bonheur ce serait se retrouver, se mettre l'un à côté de l'autre pour se regarder, s'embrasser et s'aimer.

Rêver toujours



Il y avait un enfant qui rêvait éperdument. Ses parents l'avaient appelé Léonard, comme le grand génie de la Renaissance. C'était un enfant épris de liberté adorant rêver la nuit pour être encore plus créatif le lendemain.
Selon ce petit homme les rêves étaient précieux. Il ne fallait pas en parler car c'était violer son bonheur. Le papa ne contredisait jamais le petit garçon.
Ce bienheureux pensait en cachette à des expéditions jamais osées auparavant, des animaux disparus et d'autres espèces à naitre. Il voyait des civilisations qui verraient le jour plus tard. Chacun de ses rêves était une nouvelle trouvaille. Ces trésors étaient tellement précieux que personne ne pouvait les attraper.

Mais qui pouvait bien les lui prendre ? Son papa disait :

– Tes rêves, personne ne pourra te les voler. Il n'y a que toi qui les connaisses.

Alors le fils apeuré gardait tout son trésor pour lui seul. Pourtant il pouvait contempler ce cadeau divin sans que quelqu'un ne le lui prît !
Ce qui se passait réellement, c'était que le petit songeait chaque jour à ses merveilles et cela le bonifiait. Il voyait le monde autrement chaque jour, et ses copains étaient émerveillés par cette créativité.

Léonard crut bon de ne laisser aucune de ses trouvailles à quiconque, parce qu'un autre s'appropriait une partie de ce qui le faisait l'enfant le plus rare au monde.
Il pouvait certes penser que ce ne serait qu'une poussière parmi tout l'univers ainsi créé. Seulement les autres auraient pu le connaitre réellement, lui et son bonheur unique. Ce grain de joie c'était la raison de toute sa vie d'enfant.

Il ne se souciait ainsi plus de ses copains et de leur monde sans valeur. Tous les autres mômes enviaient cette insouciance du lendemain, ce courage sans raison. Non ! Ce petit ne se confiait jamais à un autre parce que vivre dans ce monde de la nuit était une ressource inépuisable.

Le jour où Léonard devint un homme, il s'aperçut d'une triste réalité. Il ne se souvenait plus des rêves de la nuit d'avant. Pire, il ne se souvenait plus dans quels mondes avaient lieu ces expéditions sans frontières, ce qu'était son paradis des animaux, qui avait créé ces civilisations d'un autre monde.
Le petit homme était perdu, il chercha jusqu'à en perdre haleine. Il demanda à ses parents si eux n'avaient pas eu les mêmes rêves. Mais son père et sa mère ne se souvenaient pas de ce qu'ils pensaient la nuit.

De jour en jour, l'ado n'avait plus gout à rien. Il s'en prit à ses parents qui n'avaient jamais osé comprendre sa boite à images. Pourtant le petit Léonard ne leur en avait jamais parlé.
Seulement eux ne comprenaient pas plus que lui. Ils avaient aussi oublié cette partie de leur vie sans valeur et lui cachaient ainsi ces pensées qui ne leur appartenaient plus.

Alors, Léonard essaya d'écrire des songes. Mais il en avait si peu dont il se souvenait et tant à écrire. De semaine en semaine, il était insatisfait sur le trop peu d'informations écrites.
À quoi pouvaient bien ressembler toutes ces images que son esprit gardait pour lui seul ? Quelles couleurs pouvait-on donner à ces mondes enfouis ? Comment ces animaux pouvaient-ils se présenter à lui ? Quels paysages faisaient donc partie de ces civilisations ?
Le petit homme avait beau chercher, il ne trouvait jamais une réponse précise à ses questions. Il cherchait tôt au petit matin pourquoi il ne gardait que les dernières incrustations des films du clair de lune.

Puis il abandonna cette envie de rêve. Il se dit alors que ces images venaient forcément d'un autre monde, qu'il les trouverait quelque part enfouies dans un désert ou sur une ile. Il était le moins sûr des hommes.
Pourtant il alla dans une école d'aviateurs, là où l'on forme les seules personnes habilitées à trouver de nouveaux rêves.
Quand il pilotait il constatait chaque jour que son univers disparaissait. Il n'osait écrire car un aviateur ne pouvait laisser de tels indices contre lui. Cela ternirait ce que pensaient les autres d'un pilote sensé faire rêver.

De toutes façons, il ne trouvait trace de ce qu'il avait vécu. Bien sûr ! Son univers n'était plus ce qu'il était autrefois. Il essayait ainsi de chercher d'autres trésors mais ceux là ne pouvaient être les siens. Il les abandonnait.
Il trouvait ainsi partout ailleurs d'autres songes qui trainaient ici et ailleurs. Alors il s'endormait chaque nuit dans un monde inventé, une expédition non répertoriée ou une civilisation déchue.

Ces songes devinrent en quelque sorte ses cauchemars, car toutes les preuves de leur existence se retrouvaient facilement.
Il s'aperçut que tout le monde imaginait autant et si peu pour les autres. Il se disait parfois à contre cœur que les autres avaient tous le même univers ou celui d'un autre. Il allait jusqu'à dire qu'il était le plus perdu des hommes.

Au fur et à mesure que le jeune homme grandissait, celui-ci se demandait pourquoi fermer les yeux lui permettait de voir plus de choses. Il commençait à se questionner sur les véritables rêveurs. Qui pouvait bien être un grand rêveur ? Un après-midi d'automne, il rencontra un vieil aveugle et l'alpagua avec cette question étrange :

– Les aveugles sont-ils de véritables rêveurs ?

Le vieil homme était flatté mais quelque chose l'ennuyait :

– Certes non ! Je pense que vous n'avez pas les mêmes images que les miennes mais j'aimerais tellement les décrire comme quelque chose de réel.
– Mais la réalité est triste vous savez ! Répondit le jeune néophyte.

Le vieil homme s'interrogea et conclut :

- Non ! La réalité existe même si on ne la voit pas. Je vis tous les jours avec la réalité de ma condition. Rêver de quelque chose qui existe me serait tellement bénéfique.

Cette réponse fit un tourbillon dans l’esprit du petit. La réalité serait-elle toujours présente en nous ?

Le jeune inconscient pensait qu’il n’y avait que l’imagination dans ses rêves mais elle avait une place moins importante qu’il ne le croyait.

Léonard se demandait alors souvent si la réalité était la base de ses songes. L’aveugle était-il réaliste ou envieux ? Ce vieil homme voulait-il lui faire croire que les rêves étaient tirés de la réalité ? Pourtant celui-ci pensait à des choses qui n’existaient pas.

Aussi qu’entendait ce frustré par aucune existence ? Le peu dont le jeune se souvienne se rapprochait de la réalité. Cependant, il n’a jamais trouvé l’existence d’un seul de ses rêves.

Le jeune se demanda alors ce à quoi ressemblait la boite à image du vieil homme. Si ce sage savait décrire un rêve, une personne civilisée pouvait alors comprendre l’essence des rêves.

Mais le vieux fou était parti déjà bien loin. Son prêcheur ne l'a plus revu. Pourquoi s’évader la nuit alors que la réalité suffit pour imaginer ?

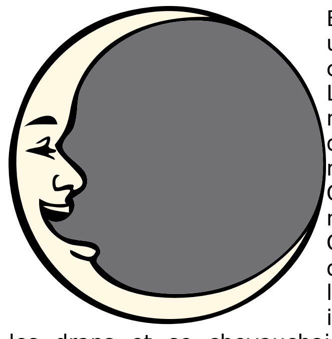
Un soir de printemps, sa belle lui apparut. Elle lui plût dès le premier regard, et la demoiselle écarquillait les yeux quand ils discutaient ensemble. Sa tendresse lui était si familière qu’il se mit à rêver éperdument.

Dans son esprit, il voyageait à tir d’ailes dans des champs de roses blanches, et sa belle était là. Il pensait à des noces où les mariés étaient liés comme un arbre et son lierre, avec des fleurs blanches dans un bain de lumière.

Longtemps il avait médité d'histoires aussi fantastiques qu'imaginaires, tellement fantastiques qu'il ne leur trouvait plus de sens. On le faisait rêver. Mais les images de ces rêves, que deviendraient-elles s'il ne les comprenait plus ? Pourtant, il avait toujours été possible de comprendre une partie de ces icônes sans valeur. Mais il ne comprenait que s'il le voulait.

Aucune vie dans ces rêves, serait-ce possible ? Alors pourquoi les oubliait-il ? Ou alors pourquoi voulait-il mettre de côté ces photos dont il se rappelait sans cesse ?
Il voyait son enfance comme des images en noir et blanc qui se perdaient dans l'immensité de la vie. Pourquoi si peu d'adolescents n'imaginaient-ils plus l'avenir ?
Après, il se disait qu'il était peut-être à l'opposé de ce qu'il voulait. Pourquoi alors ces désirs qu'il imaginait pouvaient-ils disparaitre pour revenir sous une autre forme ?

Le rêveur se fiança, puis se maria pour ne pas perdre la voie de cette lumière que personne n’avait vue autour de lui. Il comprit alors que la femme ne pouvait être que l’accomplissement d’une vie d’homme, tant celle-ci ressemblait au paradis.
Cet époux rêveur vécut ainsi deux années de jouissance avec l’âme aimée. Elle était sa raison de vie. Cet femme lui parlait comme une fleur à un bourdon ou une marguerite qui s’épanouissait entre ses mains.



Ensuite le quotidien reprit sa place un peu plus chaque jour. L’homme comblé rêvait le jour comme la nuit. Les quiproquos venaient souvent mais la belle rigolait. Elle voyait qu’on s’attachait à son cœur. Elle rêvait elle aussi de tout cela.
Chacun avait son cœur dans un nuage et l’amour grandissait. Comme ça ils aimaient se chercher dans la maison pour voir qui serait l’élu pour commencer l’amour. Puis ils se cherchaient de nouveau dans les draps et se chevauchaient pour savoir qui était le plus satisfait. Le lendemain deux sourires emplissaient la matinée puis la journée.

Mais il fallait ne pas être ailleurs le jour pour ne pas être pris d’un écart de conduite. Pour l’aviateur le rêve c’était la réalité puisque sa femme était son nirvana.
Le jeune inconscient fut un jour repris par les rênes de la réalité. On lui disait que la réalité c’était ce qui faisait vivre l’homme. Il

compris alors que sa réalité n’était qu’un songe parce qu’il était inconscient le jour.

Cela continua par des quiproquos inhabituels. Ils étaient tellement incompréhensibles que sa femme se faisait un peu la cheftaine de l’équipe. Lui ignorait tout ça et donnait ses impressions sans qu’on les lui demande.
Il voulait un petit-déjeuner au diner. Le pire était qu’il fallait s’interroger avant de dormir pour mieux rêver. Il ne regardait plus les commandes de son avion.

Un jour son hydravion passait entre les cimes des montagnes. Un après-midi il passait à deux mètres des arbres. Une soirée il se posa se coryant en plein vol.
Son avion était en réparation une semaine sur deux. Il perdit alors tous ses clients. Sa femme alertée par cette méprise remis son mari dans le rang.
Il fut obligé de revoir son épouse comme son égale, et pas comme un songe. Ainsi les rêves n'étaient alors que de petites trouvailles, perdues dans sa pauvre condition.

Il retrouva au fur et à mesure d’autres clients, qui étaient de nouveau satisfaits de lui. Le travail éloignait ainsi le songeur de son nirvana et ce paradis fuyait en travaillant pour eux deux.
Les deux époux finirent par ne se dire certains jours que « bonjour » et « bonne nuit » tant ils travaillaient l’un pour l’autre.
Le mari égaré perdit à nouveau la trace de ses rêves. Pourtant il songeait à des nuits d’amour en s'affirmant ceci :

– Le songe ne peut exister sans le paradis.

Il se répétait ainsi sans cesse ceci :

– Rêver c’est être un homme libre à la pleine lune !

Le mari accompli fit naitre une fille, son plus bel ange. Il avait une fée comme enfant alors qu’il disait que la femme était son plus bel avenir. Mais elle n'était pas de son univers.
En effet, quand le jeune papa était un enfant, celui-ci n’avait jamais pensé avoir un bébé un jour. Cet ange ne pouvait venir de nulle part.
Il se dit alors qu'il avait oublié qu'il aurait une fille. Il chercha des traces de son bébé partout ailleurs mais ne trouva pas. Après mures réflexions, il comprit que sa fille était un cadeau de Dieu.



Il chercha une fois à questionner le Père Noël, même s'il n'y croyait plus. Le jeune papa était dépité. Il lui demanda ceci :

– Le Père Noël sert-il bien Dieu ?

Cette phrase ne fit pas un pli dans l'esprit de ce père de Noël. Ce vieux briscard lui dit ceci :

– Si Dieu est un magasin alors l'enfer est sur Terre.

Le papa comprit alors que l'enfer était sur Terre et qu'on ne connaissait le paradis que la nuit. Son rêve d'époux se brisa. Comment rentrer chez soi pour une nuit d'amour alors que le monde était un enfer aux alentours ?

Sa maison était donc son seul paradis. Il fallait ne pas toucher à cet enfer que représentait le travail. Il ne se sentait bien que chez lui.

Le père se consacra ainsi à sa vie de famille, à élever sa fille comme un enfant qui ne devait jamais savoir ce qu'était ce monde absurde, mais juste penser à rêver la nuit.

Il voulait simplement protéger son bonheur car celui-ci suffisait amplement. De toutes façons, il pouvait se dire que le monde était absurde.

Puis une nuit sa fille eut des cauchemars. Tout d'abord, le papa se demandait qui avait pu lui insuffler ces idées noires. Un rêveur comme lui n'avait jamais eu de cauchemar, ou bien alors il ne s'en souvenait pas.

Mais sa fille était trop affolée, tellement affolée par tout ce qui l'entourait qu'elle n'osait fermer les yeux. Le papa se dit alors qu'il se pourrait que des enfants ne connurent que des cauchemars tellement sa fille était perdue. Sur le coup le père anxieux marmonna :

– La triste réalité crée les cauchemars alors que dormir en songeant est naturel.

Mais il se pourrait donc que des enfants ne connaissent pas le paradis de la nuit : Sa fille n'était consolée que par ses paroles et effrayée par ce qu'elle voyait rien qu'en revivant son mauvais rêve.

Léonard comprit en écoutant sa petite que les pensées de la nuit pouvaient se transformer en un enfer car celui-ci existait le jour. Il se dit ceci :

– Le paradis est-il une invention des rêveurs ?

Puis en écoutant les informations le papa s'interrogea comme cela :

– Existe-t-il vraiment un nirvana si peu de gens le connaissent ?

Le papa avait une fille et il ne pouvait donner les réponses à toutes ses questions. Il chercha à nouveau loin ailleurs. Il comprit alors que rien n'était moins sûr que les rêves.
Sa fille avait depuis peu oublié ses cauchemars et rêvait de nouveau. Elle était alors plus sure d'elle que jamais auparavant. Il se dit ainsi que le rêve renforçait l'espoir car il donnait une nouvelle vision de ce qui nous entourait. Il se répétait ceci le soir :

– Rien n'est plus sûr qu'un enfant quand il dort.

Quand le père prit un peu d'âge celui-ci demanda à sa fille de lui écrire tous ses rêves. Mais elle ne voulait pas. Il se demanda alors comment un enfant pouvait tenir si peu à ses idées de la nuit. Un jour, sa fille lui dit:

– Pourquoi écrire ce que je ne comprends pas ?

Il trouva alors réponse à toutes ses questions.
Il avait tout oublié parce que la raison de ces images subliminales n'était plus présente.

Ces images n'étaient que des reflets de ce qu'elle voulait dans un moment de folie. Il se dit alors qu'il fallait trouver un sens à cette folie de la nuit, à ces reflets de son esprit. Ce serait comme cela qu'ils existeraient.
Il donna ce conseil à sa fille et elle s'en souvint toute sa vie sans vraiment s'en préoccuper. L'aviateur avait sauvé le monde de sa fille mais pas le sien. En effet, il ne pouvait pas retrouver toutes ses pensées une fois qu'elles étaient oubliées.

Maintenant la petite fille est devenue une femme très sure d'elle. C'est une actrice pleine d'émotions et de sensations. Son courage

lui permet chaque jour de se remettre en cause.
Elle vit par ce qu'elle pense la nuit et crée sa seule volonté par ce qu'elle veut connaitre ou explorer. Elle ne peut vivre intimement sans les rêves qui lui donnent envie de voir l’impossible. Le désir lui permet de s'élever et de s’épanouir. Rêver selon elle c'est aviver une flamme. Cette flamme lui permet d'aller toujours plus loin.

Son père est chaque jour un peu plus intéressé par la voir aussi clairvoyante. Il aime découvrir son univers. Cette famille se suit et chacun est un exemple pour l'autre.
Les amis se sentent toujours impliqués et intéressés quand ils viennent voir ces esprits inventifs et généreux. Après tout, vivre c'est profiter de leurs sentiments. C'est ce que les voisins comprennent quand ils viennent les voir.

Cependant de temps en temps le vieil homme se répète ceci :

– Ceux qui dorment le jour sont les bienvenus sur Terre.

Mais ce vieil homme comprend aussi que les rêves lui donnent cette volonté de vivre et ce courage de jeunesse.
Sa fille aime un père qui lui a donnée cette créativité l'ayant eut toute sa vie en la cherchant inlassablement. C'est cet emballement de l'esprit qui leur permet de montrer leurs émotions. Elle aime réconforter son père pour ses émotions qu'elle respire à ce moment là.

Révolution



À l'âge des lumières, un paysan travaillait comme cultivateur dans une ferme qui ne lui appartenait pas. Gérard entretenait beaucoup de terres avec ses métayers et commis. Tous ses subordonnés maintenaient les terrains des seigneurs en sachant éperdument qu'ils n'auraient aucun avenir certain sous leurs ordres.
Pourtant Gérard était le seul à utiliser ses chevaux, bœufs et charrettes. Les champs dont il avait la charge n'avaient jamais vu leur vicomte. Non seulement rien n'était à ce paysan mais en plus il louait sa ferme tout en devant reconnaissance à son altesse.

Après la gloire de la royauté, les seigneurs usaient de leurs privilèges avec obstination pour s'enrichir facilement. On refoulait toute populace qui pouvait influencer ce pouvoir absolu.
À cette époque pourtant, on se demandait enfin pourquoi cultiver un terrain qu'on ne possédait pas. Les jours passaient sans que Gérard puisse se dire qu'il était le maitre des lieux, travaillant donc pour survivre et non pour s'enrichir.
Il était démotivé par le peu d'argent mis de côté. Le peu d'économies ne permettait pas d'acheter une parcelle. De toutes façons il n'en avait pas le droit. Les journées étaient remplies d'amertume et passaient avec lassitude.
À force d'écouter les autres on commençait à jalouser l'injustice du travail. On se demandait pourquoi les nobles ne remplissaient plus leurs fonctions. Les guerres étaient certes organisées par les gentilshommes mais avant tout bataillées par le peuple. On manquait de reconnaissance dans un pays où seuls les plus forts avaient raison.

L’envie de tout changer était dans le cœur de la populace. Ce peuple rêvait d'influencer le monde. Les petites gens avaient envie de changer l'entendement des plus grands.
Cette envie de révolution pouvait se retrouver dans le cœur des enfants. Le peuple était composé de grands enfants qui vivaient dans un monde réaliste, et une volonté de tout changer ne pouvait que commencer à l'adolescence. C'est à ce moment là que les plus grands devenaient l’image de leurs fils, les responsabilités aidant.

Le peuple était galvanisé par ce changement qui allait au-delà de l'esprit. Tout était à construire puisqu'on contestait les a priori du jour au lendemain. Cette envie de tout refaire se vivrait alors jusqu'à la fin.
Le chemin parcourut contiendrait beaucoup d'incertitudes pour chacun si on était honnête avec soi et que l’on voulait simplement laisser un bon souvenir aux autres. Certains arrêtaient de rêver mais les plus démunis voulaient garder l'espoir.

Une ferveur inhabituelle s'empara du pays. Ce fut dans un été où tout le monde avait faim, dans un été de sècheresse, que les petites gens comprirent d'un commun accord que les riches propriétaires se devaient de donner leurs terres car elles étaient louées trop cher.
On se disait qu'il fallait faire la révolution et donner le pouvoir aux petites gens. Ces lumières nous avaient été apportées par la littérature, celle que les aristocrates ne pouvaient dompter.

La flamme de la révolution gagnait la nation qui s'émerveillait avec des idées belles et abstraites. Celui qui avait tout à gagner était notre paysan. Il bénéficierait des terres des maitres.
Seulement ce cultivateur essayait simplement de donner de l’enthousiasme aux révolutionnaires. Il voulait surtout garder un minimum en sa possession mais aussi ne pas être tué par ses seigneurs. Cependant il encourageait les autres à faire un monde meilleur, à chasser ses maitres.

Après des réunions envieuses de liberté, les petites gens prirent les armes et mirent en place leur propre révolution.
Les seigneurs croyaient être les chefs et ne firent aucune

concession. Ils pensaient maitriser le peuple et les armes semblaient de leur côté. Les petits commencèrent à se soulever.

Comme aucun accord n’eut lieu, la guerre civile éclata. Le peuple s’organisa pour trouver des armes par la force. Avant une bataille, un métayer demanda au cultivateur qu'il vînt avec eux. Seulement, être responsable même de très peu ne permet pas de prendre des risques. Gérard répondit :

- Je ne veux pas risquer de tout perdre ! Essayez déjà de gagner d’autres batailles ! Qu'on n'en parle plus !
- On va bouter ces nigauds hors de France ! Lui disait un commis.
- Faites ! Faites ! Répondait Gérard.

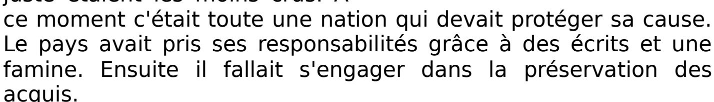
Beaucoup de métayers s'engageaient à renverser l'ordre aristocratique. Cette guerre civile changea la gouvernance du pays. La richesse par privilèges fut abolie comme toutes les autres libertés que s'étaient appropriés ceux qui avaient dirigé. On instaura l'unique liberté du citoyen et de l'homme. Qui ne pouvait adhérer à cet idéal ?

Une assemblée jargonnait maintenant sur les nouvelles lois en créant les droits et devoirs du citoyen. On pensait qu’il n’y avait pas de différences mais que tous étaient nés pour un même but, la liberté.
Les terres furent léguées aux cultivateurs. Elles étaient vacantes parce que les riches propriétaires étaient partis se faire couper les cheveux ailleurs.
Le vicomte logeait dorénavant à l'étranger. Le petit paysan devint un riche acquéreur sans avoir déboursé un sous. Il cultivait enfin pour la nation et investissait pour lui, pour sa famille. Ses terres devinrent évidemment plus rentables qu’avant.

Cependant depuis peu régnait la terreur. Il n'était pas bon de prendre parti contre la voix du peuple. Mais il y avait pire car il fallait aussi se défendre contre les seigneurs partis en dehors du pays. Malgré tout on pensait que la liberté serait la force du pays.
Gérard eut beaucoup d’enfants. C'étaient les bon moments où il cherchait son épouse pour fricoter joyeusement dans le foin après avoir soigneusement enlevé la fourche de l’abri. Après un jeu, les deux complices continuaient le soir dans leur chambre.

La famille grandissait et beaucoup de garçons naissaient. Les ainés essayaient de comprendre ce qui se passait dans la chambre et l'abri, mais le rythme était si régulier qu'ils regardaient avec lassitude.
Gérard pensait qu'ils hériteraient de beaucoup de terres en jugeant que la révolution engageait un pays dans la modernité. Tout le monde était d'accord avec lui.

Tous ses fils partirent à la guerre pour défendre la contrée. Tous périrent en voulant gagner la guerre de la liberté. La nouvelle fut difficilement annoncée et le papa crut à une méprise.
De plus l'état avait enlevé des droits au peuple. L'incroyable était arrivé. Il ne fallait plus compter sur la bourgeoisie pour aider les petites gens et la plus prestigieuse partie de sa famille n'était plus présente au moment le plus important.



Heureusement la volonté de gagner s'était répandue dans toutes les contrées alors les batailles furent gagnées. Heureusement Gérard était devenu quelqu'un d'important. Mais il était vrai que les premiers à défendre une cause juste étaient les moins crus. À ce moment c'était toute une nation qui devait protéger sa cause. Le pays avait pris ses responsabilités grâce à des écrits et une famine. Ensuite il fallait s'engager dans la préservation des acquis.

Mais chacun faisait ses comptes depuis le renversement. Le cultivateur se disait que l'héritage ne porterait peut-être plus son nom, car il ne restait que ses filles à s'occuper de la ferme. C'était une bien triste fin qui attendait le premier propriétaire de la famille.

Il ne fallait pas qu'on oublie ce nom et ce beau début d'histoire. *Comme aucune des demoiselles ne pouvait garder le nom de leur père, elles divorçaient grâce à la révolution, pensant ainsi à*

hériter.
Les prétendants avaient parfois à faire à de véritables petites pestes. Mais elles gagnaient du terrain pour elles seules car le patriarche ne voulait pas que la ferme soit léguée à une femme. Elles donnaient un piètre exemple des avantages de la révolution à leur père.

Seulement un héritage prenait une part importante chez ce cultivateurs. La révolution ne pouvait changer la nature de chaque homme ou femme contrairement à ce qui se disait.
Quand Gérard prépara son héritage il donna ses terres à un cousin qui portait son nom. Il était inconcevable à l'époque que sa ferme change de famille.

Le petit domaine s'agrandissait après en appartenant à chaque nouvelle génération au même nom, chaque héritier faisant place à un nouveau fils.
Pourtant, quelqu'un qui chercherait ses racines ici ne trouverait pas les bons ancêtres à l'âge de la révolution. Il ne pourrait le remarquer que dans les registres d'états civils, création de la révolution.

Les grands changements s'étaient faits sans l'approbation de tous. Ils n'étaient donc pas bénéfiques. Cette famille d'héritières déconsidérées l'avait compris à ses dépends.
C'était une de ces situations sans solution idéale dans cette contrée. Ce genre de situation serait devenu invivable dans tout le domaine s'il s'agissait de personnes influentes. Ensuite on aurait oublié de parler de ces histoires en voulant les cacher aux générations suivantes.

Actuellement nous nous reposons sur l'idéal d'un passé qui n'était pas juste pour tous. Mais ne faudrait-il pas tout changer dès qu'il le faut car révolutionner est dans notre cœur ?
De toutes les façons nous nous rendons compte qu'il faut toujours batailler pour garder ce que nous voulions. Ce sont ceux qui ont pris l'engagement de tout changer qui profitent de ce qu'ils ont créé. Seulement, les meneurs qui n'ont pas voulu le changement ne veulent pas qu'on les succède afin qu'on ne récupère pas le pouvoir en leur possession.
En ses termes, ceux qui pensent à leur bonheur ne sont pas

égoïstes car ils ont peu. Seulement les meneurs qui croient à la renommée sont des hommes perdus quand ils ne permettent pas à leur pays d'aller plus loin.

Société idéale

Nous rêvons tous. Cependant nos parents nous ont toujours répété qu'il ne fallait pas espérer trop de ces rêves. Mais alors que se passerait-il si nous allions au-delà de ce que nous envisagions dans notre enfance ?



Il y avait une société où régnait l’égalité et la fraternité. Là-bas, le parlement investissait pour l’avenir. Pour eux construire un pays c’était l'enrichir en ne créant pas de manques.
Il ne fallait donc pas trouver de la pauvreté, du chômage. On investissait pour des grands travaux car il y en avait toujours à mettre en œuvre.
On n'admettait aucun gaspillage. Les moyens de communication étaient économiques et rapides. L’énergie était inépuisable.
On était en excellente santé grâce à l’environnement agréable dans chaque région ou ville. Les citadins et les ruraux vivaient tous aussi longtemps. Ils avaient tous les réponses à leurs questions.

Pour s'informer il fallait juste regarder la télévision qui dirigeait vers les bons sites d’information. La recherche avançait dans tous les secteurs. La vie d'un simple citoyen était comme une belle histoire car on avait les meilleurs choix de vie là-bas.
On venait investir dans ce pays à la vie facile. C'était là où les

créations étaient les mieux réussies, que se soient celles des entreprises ou celles des artistes.

L'envie de montrer une magnifique image de la nation était présente chez chacun. Pourtant les médias étaient critiques avec les erreurs faites et les détaillaient à leurs lecteurs. Mais les réussites étaient expliquées pour servir d'exemple.
Ainsi, les autres pays devaient de l’argent à cette nation novatrice car les étrangers s'y installaient pour être aidés et innover. L'état savait que c'était le métissage qui permettait d'innover.

Seulement les investisseurs payaient des impôts à l’état pour engager les travaux. Il n’était pas bon d’être un gérant qui ne respectait pas son environnement. Il n’était pas bon d’être égoïste quand on pensait argent.
Cela gênait les plus hautes autorités. Elles influençaient chaque citoyen un peu plus chaque jour. Au début, ce n’étaient que de petites critiques, puis les sondages sur ces critiques permettaient de rabâcher les mêmes anathèmes sur une fausse pauvreté des plus riches.

Alors on décida de faire des économies. On annula la recherche fondamentale pour le pays, la recherche qui renommait une nation. On annula aussi les grands travaux, même si des personnes travaillaient grâce à eux.
Au fur et à mesure on n’améliorait ainsi plus l’environnement. La déchéance s’installait sans qu’on le vît.

Au début, tout le monde était content, excepté ceux qui ne travaillaient pas. On ne savait plus quoi faire de l’argent emmagasiné.
Très rapidement il n’y avait plus d’argent dans les caisses car l'état n'investissait plus. Beaucoup pensaient à une période courte de décroissance alors qu'on n'avait jamais produit autant. Seulement on produisait en gaspillant.
Pour réduire ces gaspillages incessants on décida de baisser les salaires les plus bas car ceux qui avaient les petits salaires ne votaient pas. De plus ils acceptaient que le pays économise des sous. Ils pensaient tout simplement que les économies permettaient d’emmagasiner encore plus.

Alors le pays devint comme les autres. Les citoyens se disaient que tout pouvait fonctionner sans l'état. Mais les disparités et les inégalités commençaient à gagner cette nation.
Certains ne comprenaient pas pourquoi faire des économies impliquaient de mettre à part des petites gens, de ne pas les rémunérer. Mais la majorité s'enrichissait pour les autres classes, à ce qu'elle disait.

Alors on commença à voir des jeunes diplômés faire la manche dans la rue. Les autres pensaient voir des fainéants et disaient qu'il fallait les mettre hors du pays.
Puis les entreprises ne bénéficiaient plus des investissements de l'état. L'énergie était dépensée pour rien. Le cadre de vie se détruisait. La santé pâtissait.

La vie devenait insupportable pour les citadins mais eux avaient de l'argent. Ils pensaient à acheter des maisons hors des villes. Alors on dépensait encore plus d'énergie pour fuir la pollution. Tout s'épuisait. Le pays croulait sous les dettes.
On demanda aux classes les plus importantes de rembourser la dette publique. Mais eux n'avaient que très peu d'argent. Le pays s'appauvrissait comme jamais auparavant. Les citoyens se rendirent compte que la situation était désespérée et qu'il fallait agir.

On décida alors de mettre en place de grands travaux. Les anciens disaient que cela servirait. On se remit alors à penser au futur.
En effet c'était l'utopie qui permettait de se projeter vers une société qui durait. Mais d'autres pays avaient copié cet ancien exemple. Il était plus difficile de se faire une bonne place sur le continent.

Cependant cette nation se développait de nouveau car le chômage se réduisait. On se rappelait l'exemple qu'elle était. Le peuple avait fait le bon choix.
Les erreurs du passé s'effaçaient grâce à cette volonté commune de bien faire. Les écoles permettaient de nouveau d'apprendre facilement et on divulguait aisément ce qu'on avait compris. Tout le monde savait un peu ou beaucoup de choses sur tout. Les

diplômes étaient difficiles à passer mais beaucoup réussissaient, et si on n’avait pas de diplôme on pouvait se refaire dans la vie active.

Au fur et à mesure que le pays regagnait de l’enthousiasme, tout le monde comprenait que les liquidités n'étaient que de la matière permettant d’arriver à ses fins. L’argent n'avait pas été un but mais de la matière.
Cet enthousiasme permit de faire revenir le pays au plus haut rang. En effet, l’envie de bien faire était ce qui permettait à l’homme d’être fraternel et d’aller plus loin, toujours plus loin. On se rendit ainsi compte que la vanité de l’argent était à proscrire d’une société qui durait.

Le pays redevint l'exemple qu'il était. On parla de nouveau d'une nation servant d'archétype de la réussite. Les citoyens de ce pays avaient retrouvé cette vision généraliste. Ils discutaient de nouveau de l’avenir car ils étaient de nouveau informés sur la vie de leur société. Il fallait penser que parler des problèmes d’une société c’était faire qu’elle allât bien.

Ceux qui étaient dans une mauvaise situation informaient de nouveau leur pays. Cette vue permettait de critiquer correctement sans être dépendant de simples sondages, ceux qui ne pouvaient aboutir qu'aux objectifs qu'ils voulaient remplir.
Aussi, on pouvait dire que quelqu'un de très sûr n'était peut-être pas celui qu'il fallait écouter. C'était peut-être celui qui était dans la difficulté qui permettait de trouver les solutions car tout le monde voulait la réussite. Personne ne voulait être malmené, l'humain étant ainsi. Tous avaient voulu la gloire, que ce fût la nôtre ou celle de nos enfants.

L’excès d’un rêve a permis à ce peuple de comprendre une société à construire, et donc un avenir meilleur pour ce pays. Il leur fallait rêver sinon la société ne faisait rien. Sans l'utopie l’avenir n’existait pas. Cette société dont ils rêvaient c'était celle qu'il fallait construire un peu.

Sûr

Il y avait un enfant qui voulait la gloire. Rémi vivait dans une famille pauvre mais orientée vers le travail. C'était une de ces familles motivées pour remplir des tâches ou missions difficiles afin d'apporter un mieux à leur pays.
Leur enfant voyait que le travail pouvait apporter le bonheur. Rémi pensait que le plus beau des métiers était forcément parmi les plus reconnus.
Tout le monde s'apercevait que le garçon envisageait une gloire, celle qui permettrait d'avoir le plus valorisant des travails. Mais ce que voulait vraiment Rémi c'était obtenir la reconnaissance.

La reconnaissance c'était être celui avec qui les autres voulaient discuter pour s'informer, se réconforter, comprendre le monde qui les entourait. Mais c'était surtout être présenté comme quelqu'un d'exceptionnel.
Seulement Rémi était perspicace. Cet enfant savait qu'il ne serait pas reconnu avec un talent exceptionnel.
On lui avait pourtant appris la musique. Pour lui le monde de la chanson n'était que jouer un instrument. Il ne comprenait donc pas comment créer une partition.
Les lettres du petit étaient bien faites mais il n'écrivait pas d'histoire ne se faisant pas son opinion. Non un talent extraordinaire ne pouvait pas se réveiller en lui.

Son talent était celui de quelqu'un de sensé. Cet enfant appréciait les autres et les comprenait. Il savait faire ce qu'il fallait pour aider le prochain délaissé, et détestait le si peu qui était mis en place pour ces laissés pour compte.
Le prochain pour lui c'était chaque personne qui demandait un simple avis. Celui-ci devenait alors une amitié certaine.

Être certain de son jugement c'était aussi voir clairement ce que voulaient les autres. Quand il savait ce qu'il fallait faire pour obtenir allégeance, il devenait quelqu'un de reconnu dans ce monde d'apparences. Alors il s'organisait pour être apprécié parmi ceux qui méritaient l'attention.

Chaque jour Rémi se disait qu'en s'organisant il deviendrait celui qui conseillerait et apprécierait ce monde riche d'esprits à connaitre. Il voulait partager ce qu'on lui avait appris pour obtenir ce que voulait tout homme : « Être celui qui sait. » Celui qui avait la connaissance était le plus écouté.
Tout était analysé pour satisfaire la seule volonté humaine : Comprendre ce qui se passait pour savoir comment le monde fonctionnait.
Il fallait changer sa vie d'idéaliste et devenir celui qui réfléchissait pour avoir l'avis qui permettrait de gagner, et en réussissant des épreuves difficiles il deviendrait celui qui saurait.

Rémi créa des petites affaires avec des copains afin de diriger leurs présomptueuses créations. Il était le meneur et avait une envie irrésistible d'aller loin. Sa petite équipe était plus inventive que productive, mais cela lui permettait de trouver des idées simples et essentielles pour commencer.
Rémi apprenait beaucoup de ce qui lui manquait, à savoir réfléchir pour obtenir une invention. Seulement ces amis n'étaient pas des ambitieux. Il fallait comprendre que les idées des copains devaient voir le jour un peu plus tard. Quant à ces derniers, ils voyaient qu'ils n'étaient pas assez motivés pour mettre en place les idées du moment.

En travaillant pour quelqu'un et en apprenant un métier qui le ferait autonome, Rémi sut ce qu'il fallait pour être un chef apprécié. En tant que simple responsable dans une entreprise comme les autres, Rémi envisageait la prise de risques pour une direction à motiver.
Il fallait choisir les bonnes phrases pour que la petite société avançât. Les relations du jeune responsable étaient choisies avec justesse. Il savait que certaines personnes permettaient d'aller

plus loin, de soutenir quelqu'un qui voulait réussir.
Il fallait comprendre que les ambitieux ne l'aideraient pas. Eux ne voulaient que leur réussite. Ils se croyaient parfois leaders sans vraiment avoir leurs atouts.
En choisissant la confiance, il voyait qu’on l’appréciait plus qu’un simple intermédiaire du pouvoir. Il était estimé pour ses valeurs. Il savait que cela valait de l’or puisqu'il voulait avoir les plus fidèles amis.

Son train de vie réunissait sport et réflexion. Cette appréhension du quotidien permettait de trouver la sérénité tout en pensant au futur. Bien-sûr, on ne fume pas quand on veut être indépendant.
C'était pourquoi il comprenait les idées essentielles. Il se disait que l'homme devait allier nature et civilisation tout en produisant contre les concurrents. Sa réflexion était passionnante et éprouvante car celle-ci devait dépasser l'entendement pour avoir une place.

Rémi apprenait vite et bien le métier qui le ferait chef. On l'enviait et on le redoutait. Il avait un poste reconnu. Ses petites amies le vénéraient pour tout ce qu’un amant leur apportait. Mais celui-ci voulait quelqu’un qui sût plus que lui car cela porterait l’ambition. Il n’était pas égoïste mais perspicace, sachant aisément qu’il avait besoin de conseils pour avancer.

Aimant l’aventure il ne trouvait pas la femme de sa vie. Tout le monde pourrait alors croire à quelque chose d’insensé. Pour cet homme, c’était prendre des risques et aduler quelqu’un sans savoir où aller.
Il aimait sortir en discothèque et créer des histoires d’une nuit, pour se réveiller assagi et fier d’être porté par l’amour. Comme cela il croyait voir un peu plus loin sachant délibérément que la nuit accentuait les idées du soir. Cette dernière cachait le mystérieux qu’il y avait en chacun. C’était pourtant l’étrange qui lui donnerait envie d’apprécier le meilleur de l’humain, ce que cherchait ce responsable.

Rémi entreprit alors de fonder son entreprise, celle qui le ferait un investisseur plus qu'un simple chef. Le projet était simple : Combler les failles des autres sociétés et avoir une une culture d'entreprise basée sur la qualité et des salariés créatifs.

Il a toujours été difficile d'allier performances et création. Relever ce défi était ce qui permettrait non seulement de s'installer mais aussi de rester.

Il apprit vite que le pouvoir n'était qu'un réseau d'influences à diriger et à contrôler. Il sut être apprécié en devenant un visionnaire puis un érudit. Chacun se sentirait influencé par celui qui verrait.
Ce n'était pas que l'érudition fut un privilège, c'était juste que cela permettait de convaincre facilement des compagnons. En effet, pourquoi voudrait-on être fidèle à quelqu'un qui ne pouvait être le chef ? Comment pourrait-on croire quelqu’un qui en savait moins que soi ?

Il n'y avait pas que sa connaissance qui était crédible. Il sut aussi utiliser l'opportunisme pour obtenir les premiers marchés et être reconnu. Cette qualité était délicate à comprendre mais Rémi la sublima parce que malin de nature.
Il fallait aussi et sans cesse innover pour rester parmi les meilleurs. La compréhension des autres lui permettait de créer plus facilement.

Ensuite deux choix étaient possibles : Le paraitre ou le fondamental. Il créa un groupe de recherche. Comme cela les responsabilités sur l'avenir étaient gérées par des intellectuels.
Aussi son entreprise commença à respecter les règles qui permettaient à l'homme de grandir. Ces règles étaient selon les hommes respectueux de conserver l'environnement qu'il y avait autour de soi car un gérant se devait de laisser une place propre si son affaire se terminait.

Il fallait donc avoir une culture d'entreprise qui estimait la contrée où la société était installée. Il fallait être compétitif avec des technologies économes à long terme. Cette société qui innovait vivait et cela il fallait le comprendre au lieu de rester ancré sur le passé.
La richesse servait à protéger l'homme et non à détruire ce qui permettait de respirer. Peu de dirigeants pensaient à cela. Il fallait en être un pour le comprendre clairement.

Bien-sûr les produits étaient propres comparés à ce qu'on faisait

chez les concurrents. Les clients étaient alors un peu plus fiers d'acheter chez lui.
Son pôle de recherche commença un jour à mettre en place des technologies écologiques et recyclables. On devenait alors fidèle à l'innovation et non aux produits. L'image de marque de la société prenait vie.

Au fur et à mesure de ses petites aventures, Rémi chercha à se marier et trouva quelqu'un de confiance. Il pouvait grâce à sa société et ses relations trouver la sérénité.
Son idéal était ce qu'il se représentait. Il était alors comblé par l'amour qu'il portait à une femme sincère. On ne voyait pas comment eux deux pouvaient se reclure. Ils ne se séparèrent évidemment pas.

Certes entre eux il y avait des disputes tellement ils étaient persuadés d'être chacun dans le vrai. Mais ils prenaient ces déconvenues comme une partie de leur caractère indéniablement authentique.
Chaque jour était une nouvelle découverte. Le soir sortir voir un film leur donnait envie de revivre les scènes d'amour dans leur chambre. Le lendemain, ils réinventaient une nouvelle idylle. Les jours suivants s'orientaient vers de nouvelles histoires avec des clichés torrides remplissant un bonheur simple et chaud.

Cette vie bien remplie et celle que le monde envie, pas par jalousie mais par ce qu'on a permis de développer. Ce modèle n'a pas choisi un exemple mais il s'est construit pour être sûr d'arriver au bout de son destin.
Le destin n'existait que par la foi de celui qui devait l'éprouver. Ensuite on retraçait une vie remplie de bonheurs et de revers. Ce fut après qu'il devint sage pour avoir fait de grossières erreurs heureusement bien comprises. Là il trouvait une deuxième vie, celle qu'il avait peut-être cherchée avant.

La société grandissait et le chef de famille eut une retraite paisible. Rémi fut reconnu par les plus grands et est maintenant un modèle pour l'innovation.
Pourtant son idée était une simple philosophie sur ce qu'on pouvait obtenir au mieux. Mais celui qui n'essaye pas ces idées risque de se juger pour un malmené plutôt que pour quelqu'un

qui a cherché la reconnaissance, celle que tout homme voudrait. On pourrait dire qu’elle ne vaudrait peut-être pas le coup pour soi. Mais aller la chercher c’était presque l’obtenir.

Rémi a des enfants. Chacun a sa propre idée sur ce qu’il faudrait faire pour améliorer le monde avec réalisme. Ils voient les critiques comme un moyen de s’améliorer, pas comme des phrases inconsidérées.
Toute la famille est fière d’être reconnue parce qu’il faudrait être fou pour ne pas penser autrement. Malgré tout chacun pense que partager permet d’améliorer le quotidien. Aucun ne le cache. Tous pensent à améliorer ce monde imparfait en y trouvant un intérêt.
Les journées sont pleines de vie car le bonheur est visible quand on entre dans la maison. Chacun a son caractère car tous ont évolué selon leurs désirs.

Nouvelles – Année 2006

Artiste

Il était une fois une petite fille qui voulait devenir artiste. C’était une petite demoiselle métissée qui avait du cœur. Elle avait été adoptée par ses parents.
Une vie agréable lui donnait envie de s’intéresser aux choses simples. Elle était joyeuse et très sentimentale.

En se divertissant Sylvie jouait de la guitare dans une de ses journées à émotion, mais elle espéra alors plus que tout au monde à devenir poète. Seulement ce qu'elle représentait pour les autres l'amenait à penser que sa générosité lui empêchait de devenir indépendante.

Sur le moment ce qu'elle écrivait sur les autres ne semblait pas passionnant à comprendre, mais personne ne ressentait ce qu’elle voulait leur apprendre. Elle essayait de retrouver quelque chose déjà entendu ailleurs, ne voyant pas comment créer une idée nouvelle.

Pourtant on lui disait que ces phrases étaient originales ou marrantes sans lui dire que cela venait d'un véritable écrivain. On y trouvait des rimes sans chercher des émotions. Ne pouvant aller plus loin que les autres, la jeune fille se disait de plus en plus qu'il ne restait plus qu'à chanter des chansons. Elle attendait plus que tout à comprendre l'âme d'un artiste.

La vie d'interprète avançait avec ses chansons répétées inlassablement. Elle voulait cependant aller au bout de ses idées.
Seulement parfois elle s'arrêtait croyant que cela suffisait. Elle se disait ensuite qu'il fallait bien avancer petit à petit.
Pourtant il y avait ensuite la satisfaction de s'être retrouvé. C'était peut-être ce moment de certitude recouvrée après avoir pris peur qui donnait envie de réessayer plus tard. Certains autour d'elle aimaient avoir peur pour la certitude que cela procurait.

Des soirées cabarets permettaient d'arrondir les fins de mois. Elle chantait chaque soir avec la passion d'une cantatrice. Seulement la jeune femme commençait à comprendre comment étaient faites des partitions à texte.
Ses amours lui expliquaient l'essentiel d'une vie d'artiste. On lui répétait souvent qu'on ne suivait jamais les autres quand on était artiste. On lui disait qu'un auteur suivait ses émotions pour inventer de nouvelles idylles.
Elle avait ensuite encore plus d'amour en elle et commençait ainsi à comprendre qu'elle était sur le bon chemin. Cette dévotion se discernait difficilement mais une amante comprenait son amour quand il lui parlait avec certitude.

Sylvie était surtout chaleureuse et appréciait les autres. Elle commençait ainsi à s'identifier afin d'écrire des textes à musique.
Un jour, elle rédigea sa chansonnette. C'était une aubade qui racontait ses sensations sur un monde qui ne la comprenait pas. Mais elle s'aperçut toute seule que cette petite ballade n'avait pas de saveur. En écrivant elle voyait qu'elle n'était pas passionnante car elle essayait encore d'apprendre à écrire à cause de ses imperfections.

Sylvie aimait chanter et rencontrer un public d'amateurs de la chanson. Ce n'était pas une femme d'affaires mais une personne bienfaisante et affectueuse.
Cependant elle aimait découvrir de nouvelles têtes et être adulée par une ribambelle d'un soir. En se cherchant elle ne trouvait pas une âme d'assez combattive en elle. Sylvie était sans expérience et ne se connaissait pas.
On lui disait souvent qu'elle chantait bien et que cela était suffisant. La plupart de ses amis ne l'encourageaient que mollement à écrire encore plus. Elle comprenait à cause de cela qu'il fallait tout construire selon ses désirs.

Sylvie décida qu'il lui restait dorénavant à découvrir ses véritables émotions, celles qui feraient vivre la passion. Elle pensait qu'il n'y avait pas de saveur dans ses écrits parce qu'elle ne se suivait pas. Elle se répétait ceci :

– Quelqu'un qui se suit peut s'exprimer en toute sincérité. Ensuite cette expression pourra créer des émotions.

> Quelqu'un qui suit une autre personne ne va pas pouvoir créer d'amitié sincère.

La jeune femme avait compris comment un artiste se laissait aller. Un artiste savourerait son âme tout en se suivant pour ne rien oublier. Il essaierait de repousser ses limites tout en profitant au maximum de ses amitiés.

Elle se prit en main et pensa de plus en plus à son âme. On la crut égoïste mais elle voulait avant tout se valoriser. Elle découvrit que vivre permettait de s'épanouir pour soi, pas pour ses amis. C’était une idée réaliste dans ce monde implacable.
Sylvie commençait à mener au lieu d'être une simple amante, et cela lui plaisait. Pourtant peu de personnes aimeraient changer. Mais si c'était pour avoir plus alors autant prendre cette habitude afin d’aller plus loin. De jours en jours, elle aimait être bien comprise à propos de ses prétentions à écrire.

Mais cela n'était que l'extérieur. Intérieurement elle commençait à ressentir de nouvelles émotions. C'était ça qui faisait son train de vie et ses histoires. Ainsi des idées murissaient en elle.
Savourant la vie elle s'émerveillait à trouver de nouveaux amours étonnés de la voir sincère qui plus est fidèle à elle seule. On ne l'oubliait pas après ces moments de bonheur.
Dans des instants où la jeune femme sentait quelque chose d’important qui retournait l’entendement, elle n’hésitait pas à en parler pendant des heures. La certitude d’être dans le vrai se transformait en conviction pour l’avenir. Cela donnait de plus en plus l’envie d’écrire.

Un soir un homme aborda Sylvie. Alors tout ce dont pouvait rêver une femme apparut en elle. Vincent aussi était artiste mais il était surtout sincère. C'était un acteur qui n'aimait pas la simplicité contrairement à d'autres. Il était beau, clairvoyant, sincère.
Ils sortirent dans la ville et l'explorèrent de nouveau. Sylvie se donna à lui en le flattant et se complimentant. Ils s’embrassèrent et se dépassèrent dans un jeu du plus irrésistible. Se cherchant l’un après l’autre pour montrer leur passion ils s’attardèrent une nuit dans un hôtel.

Alors le lendemain, portée par l'amour, la demoiselle écrivit une ritournelle pour s'amuser. Les idées venaient et se présentaient à la jeune artiste comme une musique qu'elle avait déjà chantée.
Seulement, cette musique qui lui trottait subitement dans la tête, personne ne l'avait entendue. Cette ballade racontait comment on pouvait trouver une âme dans son cœur. Chacun pouvait constater que cela était mieux écrit par l'artiste.



Un talent s'était révélé. Les admirateurs adoraient cette chanson qui venait d'ailleurs. On lui disait qu'elle avait trouvé ses idées chez son copain et cela lui plaisait.
Sylvie fit des concerts et chantait avec tout son amour cette ritournelle d'un soir. On vivait cette ballade en la regardant chanter.
De temps en temps elle se laissait aller et écrivait du papier à musique. Elle devint compositrice. Ses textes étaient sincères, plein de vie et d'émotions. On aimait ressentir cette chaleur originale en écoutant ses chansons.

Sylvie avait finalement découvert ce qu'il fallait pour comprendre afin de devenir une véritable artiste qui se suivait fidèlement. Son âme était encore plus attirante parce que réaliste aussi.
On demandait souvent aux virtuoses d'être un peu plus dans le monde d'aujourd'hui. Cette femme avait depuis longtemps compris cela. Ses compositions devenaient encore plus séduisantes pour cette raison là.

On dit généralement que lorsqu'on change de vie on change d'amis. Mais l'artiste savait que ceux qui épanouissaient étaient les plus tendres. Comme cela plus fort serait l'amour. Les sentiments étaient importants pour écrire.
Sa passion ne pouvait être que celui qui avait trouvé une femme sincère pour l'épanouir. Elle ne se lassa jamais de son charmant amant. Ils restèrent avec le cœur de leur première soirée car elle les avait marqués définitivement.

Ce sont les plus simples qui ont peut-être raison pour aimer. Ils avaient cette idée là en tête. S'aimant pour eux deux, les épreuves devenaient alors plus faciles à passer.

Les grands concerts étaient soutenus par l'acteur fidèle et sa femme sincère aimait récompenser leur succès. Celle-ci y voyait que le véritable bonheur c'était celui qui la soutenait dans les moments les plus difficiles. Ayant cela en tête le couple s'attachait encore plus à son bonheur.

On dit que dans le métier d'artiste il faut être aidé pour réussir. C'était vrai pour Vincent. Après que Sylvie fût reconnue grâce à ses chansons, son homme eut la possibilité de trouver des petits rôles. Mais il n'acceptait que ceux qui lui permettaient de rester tous les deux.
Sylvie lui demanda de manager ses chansons mais il répondit qu'il n'avait pas la prétention de diriger. Son petit talent était de jouer la vie d'un homme rassasié par une talentueuse compositrice. Cet homme pouvait perdre pied dans ces moments là car il ne dirigeait plus.

Alors Sylvie et Vincent parlaient d'égal à égal. Chacun avait fait le vœu de connaitre la réussite. Alors celle qui la percevait permettait de réaliser des souhaits. L'amour d'une vie à deux les encourageait à se suivre car ils voulaient voir le bout de leur destinée.
Après une réussite il fallait se motiver une nouvelle fois sinon un échec serait fatalement apparut. Une idylle devait se gérer. Vincent savait gérer ses émotions pour montrer les plus belles.

Sylvie n'avait qu'à montrer son talent. Bien-sûr Sylvie se lassa d'écrire des chansons car ces moments devant une feuille blanche étaient de la solitude. Ils avaient connu la gloire, alors à quoi bout renifler de trop une vie qu'on a connue.
L'amour c'était ça le plus important pour eux deux. Les chansons écrites permettaient de se montrer à leurs fans. C'était ça le plus important.

Ce duo est toujours uni après une gloire que chacun aurait aimé avoir, celle où l'on garde ses acquis tout en possédant la sérénité. Ce sont les artistes régionaux à connaitre pour leur originalité et leur sens de la réalité.
Leur vie se situe entre les boites d'édition et les cabarets ou les grandes salles à spectacles. Ils s'y retrouvent et aiment se

montrer. La gloire n'est pour eux qu'un passage qui peut se terminer un jour. C'est pourquoi leur fantaisie reste acquise.

Ils ont une fille et lui insufflent cet enthousiasme dont rêverait une future artiste. Ils lui laissent faire ses choix aux moments où elle donne son avis. C'est une petite dame pleine d'humour et de tendresse, sincère et sereine.
La belle gloire est passée et ils peuvent maintenant en parler à la petite héritière de leur aventure. Ils aiment lui raconter les histoires du bonheur et lui apportent conseil pour le reste. La petite fille sait s'épanouir tellement ses parents ont réfléchi à son bonheur.

Nous sommes tous à la même image. Celle de personnes qui se cherchent. Seulement parfois nous allons plus loin que nous ne pensions pour nous révéler telle que nous l'aurions espérer. Nous faisons cela à l'époque où nous voulons prendre des risques.
Mais il n'est pas question de simuler ce qu'il faut être. Il faut utiliser ce simple courage pour trouver qui nous sommes au-delà de ce que nous représentons déjà. Quelqu'un qui aime se comprendre peut trouver ce courage pour évoluer un peu plus loin. Il peut alors redorer le monde à la saveur qu'il souhaite.

Innover



Un collégien voulait tout changer de ce monde imparfait. Pierre pensait à tout rénover. En s'inspirant de ses parents il allait au bout de leurs idées. Il trouvait facilement les imperfections à chambouler en ne voyant pas pourquoi l'homme était si hasardeux.
En corrigeant notre monde, tout lui était permis car il voulait le meilleur pour tous. Il plaisait aux professeurs qui le voyaient intéressé. Son appréciation des autres était à écouter car il se faisait une idée sur son entourage. Il était ouvert à toute proposition qui pouvait changer son avis.

Mais déjà, il fallait faire face aux innombrables interrogations des copains. Comme de bien entendu, il leur répondait ou cherchait la contrepartie pendant les études.
Comme cela il pouvait être courageux et les autres voyaient quelqu'un de sûr sachant donner confiance. Comme cela il prenait le risque de plaire à ses amis et gagnait la reconnaissance.

À force de répondre aux attentes de ses amis, le jeune élève voyait toute ces interrogations comme un investissement personnel envers les autres ou le futur. Tout devenait clair. Il serait celui qu'on élirait.

Pourquoi ses amis se basaient-ils sur un passé certain ? Pourquoi les idées de l'adolescence seraient-elles sa déontologie ? Pourtant on lui disait qu'en innovant le monde évoluerait immanquablement. Il pouvait alors comprendre que ce serait à chaque instant qu'il faudrait se renouveler. Il pouvait ensuite

douter de lui et se remettre en cause sans rien pouvoir bouleverser.
Jusqu'à l'adolescence les idées venaient en s'adaptant à chaque nouvelle connaissance afin de comprendre le monde et la société. Il préparait l'avenir et était à l'écoute de ce qui se passait dans le monde.

On le percevait comme celui qui conseillait quand on était en difficulté on lorsqu'on s'investissait avec les autres. Après avoir aidé, Pierre s'investissait dans d'autres projets. Il voulait avoir une vie trépidente.
Pierre apprenait à changer de bord pour obtenir approbation, ce qui était l'essentiel parce qu'il défendait une cause. Il était passionné par les intérêts qu’il soutenait. Devenant de plus en plus écouté, personne ne trouvait le moyen de le concurrencer.

Pierre était sociable, sportif, et serein. Ses amis étaient décontenancés par tant de maitrise. Cependant, c'était quelqu'un qui n'aimait qu'aborder de nouveaux sujets. C'était pour cette raison qu'il trouvait réponse à ses questions. Ses nouvelles interrogations lui permettaient de trouver des solutions sur tout.
L'incertitude était un peu son cheval de bataille afin d'être encore plus impassible. On le voyait comme celui qui portait les autres quand il fallait mener une bataille personnelle. Comme cela la vie avançait et on aimait raconter celle de Pierre quand il militait afin de mener des projets à leur fin.

Il rencontra un jour un militant qui lui demanda s’il se présenterait aux élections. Généralement lorsqu'on est jeune et volontaire on répond qu'un parti a besoin d'un militant ambitieux. Mais avec désinvolture il répondit que ce qui était bon pour soi n'était pas forcément bon pour un parti. Autrement dit, cet adhérent avait compris que le mieux qu'il pouvait faire c'était au contraire de s'occuper du projet du parti.
Beaucoup de militants sont disposés pour des idées et non pour eux. Pierre faisait parti de ce bord là. Ce n'était pas un ambitieux pour sa personne mais pour ses idées. Seulement, il avait une place importante dans son parti. C'était le premier secrétaire.

À une réunion, il fut intrigué par une jeune femme qui voyait la politique comme un moyen pour les citoyens d'enrichir la nation. Il l'aborda et s'entendirent comme de bien entendu.
Vous me diriez que cela paraissait normal que deux personnes d'un même parti s'entendissent. Mais pourtant les idées divergeaient souvent là-bas. Des théories s'opposaient à d'autres. Seules les plus sensées étaient adoptées. Ceux qui n'étaient pas écoutés n’avaient pas les idées adaptées au quotidien.

Tous les deux s'aimèrent parce que la même voie les inspirait. Pierre avait tellement à construire si jeune qu'il était.
Il cherchait un peu à s'éparpiller pour accrocher toute nouvelle ambition tout en sachant qu'ils construisaient mieux ensemble. Ce chemin était le meilleur choix et c'était surtout celui qui permettrait d'aller encore plus loin.

Chaque jour, les concubins s’attachaient l'un à l'autre. Ils aimaient s’embrasser jusqu’à l’essoufflement pour se tenir corps à corps. Le lendemain, ils étaient encore plus soudés. En renforçant leurs pensées, ils voyaient leur chemin se dessiner. Ils seraient ceux pour lesquels un parti devait compter.

Ils aspiraient alors à voir leur pays comme le mieux placé avec ses voisins. Il y aurait un projet qui permettrait de changer le quotidien en bien.
C'était un projet très ambitieux, un de ceux qu'une nation opterait pour son audace et son courage. Chacun prit une part importante dans ce nouveau projet. Tous trouvaient une motivation pour engager des nouvelles idées.

Il fallait que les plus jeunes mirent en œuvre les nouvelles esquisses d'une amorce ambitieuse et réaliste. Ils apprenaient à utiliser le réalisme pour mettre en place des projets parfois utopiques.
À force de réunions et de prises de consciences, cet ensemble devenait rationnel tout en s'éparpillant dans chaque secteur de la société. Chacun était fier de travailler afin de changer en bien notre société.

Seulement, les citoyens ne se sentaient pas concernés par le changement. Certains avaient une bonne situation et voyaient le changement comme un vol de leur vie en cours.
La minorité pensait en bien que le projet était réaliste et pragmatique. Les sondages étaient contre eux. Alors comme de bien entendu les élections furent perdues.

Le pays s'enracina dans la conservation de ce qui était acquis. Ce fut le même président qui fut de nouveau élu.
Il parlait d'un projet concurrent trop opportuniste. Pourtant cet opportunisme était de rigueur pour s'adapter à la société qui aurait évolué. Mais le quiproquo avait gagné les individus et on s'enracinait dans la facilité.

Alors il fallait tout recommencer. Mais les élections ne pouvaient être gagnées sept ans plus tard. Le message avait du mal à passer dans un pays qui allait plutôt bien. Pourtant le changement c'était ce qui permettait à un pays de rester parmi les meilleurs.
Le jeune militant avait compris par ce nouvel échec qu'il fallait laisser place aux plus jeunes parce que le certain était en eux. Mais aussi les échecs successifs montraient qu'il y avait un décalage trop important entre les citoyens et les militants. On se devait de comprendre ce décalage afin de l'expliquer aux nouveaux venus.

Pierre se réfugia avec ses amis pour comprendre ce qui s'était passé. Ils comprirent qu'ils étaient trop en écart avec leur époque. Le modèle à suivre n'était pas présenté de la bonne manière.
Il fallait le mettre à jour en fonction de la nouvelle situation du pays pour avant tout expliquer que le changement ne pouvait qu’apporter le bien. Trop de contradictions avec l'opinion devaient être expliquées pour chaque concitoyen.

Le militant aigri avait compris l'erreur de ceux qui ne voulaient pas de lui. Il se disait qu'il était important de savoir changer et en montrant ce chemin à prendre ils organiseraient beaucoup de projets.
Il fallait que la jeune génération comprenne tout cela et il eurent la lourde tâche de rendre la société militante. Il informa avec

passion et le fit sans gloire personnelle car les nouveaux projets ne sont menés que par des nouvelles têtes.

Ainsi il arriva que les élections furent gagnées par le plus jeune président de l'histoire. Les citoyens avaient compris avec le recul que le changement ne pouvait qu'être bénéfique, et la mutation du parti c'était un projet organisé que quiconque pouvait mener au bout.
En y réfléchissant un peu plus un projet innovant ne pouvait être conduit que par quelqu'un qui le comprenait et qui ne se basait pas sur le passé. Il essaierait alors d'aller toujours plus loin et il proposerait des idées justes et réalistes.

C'était la négociation permanente qui permettait de mettre en place les projets qui changeaient une société. Cette négociation était menée médiatiquement par une seule personne mais il fallait engager l'ensemble des militants pour que le projet aboutît.
Pourtant c'était uniquement le programme qui donnerait un résultat. Pourtant une personnalité n'était qu'un nom sur un livre. C'était son projet qui le renommerait bien qu'il ne l'aurait pas créé de toutes pièces.

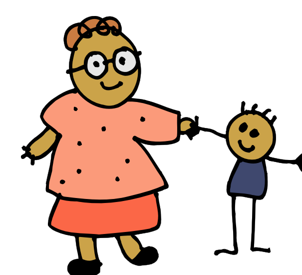
Pierre était content. Ils avaient ensemble mis en place des idées qui mettaient en valeur leur pays avec réalisme. Le projet innovant s'était mis en place par cette nouvelle génération. Comme cela il s'élèverait dans une société qui voulait les bouleversements.
Ensuite cette génération essaierait de comprendre la suivante. C'est alors que certains y trouveraient des notions ou idées qui les intéresseraient.

Le lendemain, sa petite amie voulait penser à leur avenir. Elle se sentait un peu délaissée par un parti qui demandait de l'investissement personnel. Ensemble ils menèrent alors leur vie privée et affichèrent haut et fort que leur avenir serait le plus beau de tous.

Le plus important venait pour eux après une victoire enfin acquise. Ils se sentaient fiers d'être vus comme ceux qui changeaient en bien leur pays. Mais penser à soi leur permettait de fonder une famille heureuse.
Cette vie heureuse fut menée comme un véritable projet personnel, celui qui ne s'oublierait pas. Leur nom était inscrit dans l'histoire mais la renommée ce ne sont que les hommes et femmes qui l'établissent.

Maintenant, le jeune foyer est soudé comme jamais autour de la politique. Ils ont tous à faire partager les victoires et l'appréhension d'un échec possible, qui ne peut que les galvaniser. Parfois le doute s'installe mais c'est pour mieux le contrecarrer.
Les enfants sont parmi les militants les plus actifs car ils connaissent tous les aspects d'une politique faite de partis pris et d'idées bonnes ou mauvaises. Leur esprit critique est parmi les plus écoutés. Ils sont déjà sages pour leur âge. On prévoit qu'ils aient une place importante dans un parti qui sera convaincant.

Menteur



Un petit garçon vivait chez ses grands parents. Cet enfant avait été orphelin assez tôt pour voir sa véritable éducation d'un regard lointain.
Pour ses grands parents c'était l'aimer le plus important. Ils avaient à charge un petit perdu lors d'un accident et se demandaient alors si cet adulte ce n'était pas leur toute dernière famille.

Les grands parents se disaient que le mieux qu'ils purent faire fût de revoir ce garçon perdu en reprenant ce plaisir abandonné de se sentir bien avec son petit.
Ils ne voyaient pas réellement qui il était car cette génération était complètement différente. Comme cela ces derniers n'étaient intéressés que par la politesse, ne voyant alors là que ce qu'ils espéraient.

Le petit garçon avait un jour remarqué qu'en mentant il obtenait considération. C'était lors d'une de ces soirées de Noël où les cadeaux montraient qu'un enfant était sage. À ce moment là il s'en voulait éperdument de cacher la vérité à ses proches. Ce serait ensuite qu'ils découvriraient la réalité de ce qui s'était passé. Il ne leur en aurait pas vraiment voulu d'être puni. Il se demandait cependant ce qui se passerait s'il n'était pas puni mais libre de cacher ce qu'il avait mal fait ?
Ensuite quand des erreurs étaient faites il suffisait de s'excuser en se disant tout de même qu'il aurait dû être puni. Cela lui forgeait un caractère insatisfait sur tout.

Alors il cachait la réalité de son personnage à ses grands parents par simple politesse. Eux ne voyaient qu'un garçon gentil. Il était gâté et cela le confortait encore plus dans le mensonge. Seulement l'amabilité n'était pas toujours source de compréhension. C'était ce que pensait ce petit sur ses grands

parents et eux croyaient au décalage des générations. Ils arrivaient à un âge où on ne voyait que le passé.
Pourtant sa dernière famille devait s'adapter s'ils ne comprenaient pas un enfant. Celui qui aurait fait cet effort aurait été noble. Seulement ils savaient aussi que ceux qui changeaient le plus qui demandaient beaucoup de travail et d'efforts. On pourrait même dire qu'on changerait en s'adaptant à quelqu'un en pleine évolution. De toutes façons ses grands parents avaient eu à éduquer son papa donc ils savaient cela.

Seulement le petit homme avait grandi et ne respectait toujours pas ses parents. Il pensait que le mensonge était le meilleur moyen de gagner l'approbation des anciens.
Dans un monde fait d'individualisme il devenait facile de mieux diviser pour régner. On pouvait alors se dire qu'il serait facile de gagner un électorat en leur cachant cette réalité non désirée tout en faisant croire à l'impossible, c'est à dire qu'un caractère permettait de tout résoudre.

Alors le petit adolescent s'engagea dans la politique. Il choisissait ses relations en fonction de cet objectif avec le parti qui était le plus adapté à ses ambitions. En se mariant il pouvait être élu. En ayant des enfants on le voyait honnête.
Son parti ne proposait rien ou plutôt il proposait une impression de satisfaction. Cette impression de satisfaction c'était la fermeté qui renvoyait vers l'oppression des plus faibles, ceux qui ne votaient pas. L'oppression se vendait bien dans ce pays.

Alors le petit homme se forgea un caractère droit puis fut aimé pour ce personnage. On le voyait comme l'homme de la situation, celui qui serait ferme pour atteindre ses objectifs, qui n'appartiendraient qu'à sa classe.
Les anciens disaient par ailleurs que l'éducation des plus jeunes commençait à se perdre et voyait cette instruction dans la fermeté d'un homme. Cette fermeté c'était un peu les traditions de l'ancien temps.
Seulement on croyait revenir dans ce temps de postérité en voyant cet homme. Seulement cette démarche était impossible car il fallait de toutes les façons évoluer. Il fut pourtant élu par les anciens. En étant l'élu il eut le pouvoir de contrôler les médias en

sachant éperdument que les vieux projets ne permettaient pas l'avenir.

En contrôlant les médias on pouvait cacher à ceux qui ne vérifiaient pas, et il y en avait beaucoup dans ce monde qui ne vérifiaient pas. Alors il comblait ceux qui ne voyaient pas plus loin que les autres ou bien ceux qui étaient lassé de découvrir la vérité.
Seulement cet homme n'avait rien fait de bien dans sa vie et le cachait. Son caractère et ses projets n'étaient que du vent. Les médias qu'il contrôlait disaient du bien de lui ou plutôt ils appréciaient un caractère de forcené. Alors tout allait bien et il fut réélu.

Pourtant ses enfants étaient fourbes et cruels. Sa famille lui donnait des mauvais conseils car on ne leur avait jamais donné les bons. Alors le petit père commençait ensuite à user de son autorité pour réprimer.
Les manifestations se terminaient souvent mal. On enfermait les journalistes et syndicalistes. Ayant le pouvoir pour ce que il n'était pas c'était sa volonté. Bien-sûr cela a toujours été mal vu alors il y eut des ragots sur sa personne et ses rumeurs pouvaient être vérifiées. Ce n'était pas des ragots réalistes mais un caractère public se devait surréaliste, voire exagéré.

Les élections suivantes furent alors perdues avec son pouvoir pourtant si grand. Cet homme fut refoulé par les sages qu'il ne contrôlait plus.
On mit en avant son réel bilan. On ne l'accusait pas d'être malhonnête. Mais on n'avait jamais dit qu'il était honnête. Cet homme avait fait de la politique parce qu'il voulait mentir. Il voyait que le mieux qu'il pouvait faire était de soudoyer ceux qui le louaient. Ne croyez pas qu'il ait fait de la prison car il savait qu'il était préférable de l'éviter.

Non le mieux qu'il pouvait faire était de mentir à ses électeurs en leur cachant la vérité car quand il avait été puissant il pouvait le faire.

Cela peut paraitre incompréhensible mais les enjeux du mensonge étaient tellement importants quand il n'avait que cette opportunité sous la main.
L'honnêteté fonctionne toujours mieux que le mensonge. Mais grâce à l'individualisme il était possible de confronter le peuple à lui même.

Dès lors on reconnaissait un chef quand il divisait les autres car cela a été leur rôle dans l'ancien temps. Si on prenait cela pour vu les plus conservateurs croyaient que l'avenir ne servirait à rien puisqu'il serait pauvre.
Dès ce moment le chef qui divisait était vu comme le conseiller d'une vie amère, celle du passé. Mais cette vie du passé on pouvait l'aimer car elle ne nous faisait pas peur. On prenait cependant peur de l'avenir à chaque fois qu'il paraissait incertain.

Les chefs ne donnant pas réponse à cet avenir car on aimait l'autorité on reniflait ce que l'on connaissait le mieux pour remplacer cet avenir.
On croyait alors trouver les réponses à son passé, ou plutôt son avenir encore plus incertain car on pensait maintenir cette vie en produisant encore plus du travail de toujours.
Et lorsqu'on voyait que les locomotives vivaient en troupeau, chacun pensait voir un avenir certain puisque ce monde du passé produisait comme dans l'ancien temps.

Seulement une peur incertaine avait grandi et on avait cherché des boucs émissaires. Ils étaient tous trouvés. C'étaient les étrangers qui n'avaient jamais été autant exploités que l'on montrait du doigt. C'étaient ceux qui ne réussissaient pas que l'on refoulait comme étant peu ambitieux ou fainéants. C'étaient ceux à qui on devait un service car il fallait penser au plus court, et l'argent était remplacée par des simples services.

Alors ils payaient pour faire monter le PIB car le gratuit n'était pas économiste. Alors ceux qui avaient de l'argent étaient vu comme des sauveurs. Pourtant l'argent ne pouvait pas exister mais ça avait été le meilleur moyen de donner un but quel qu'il fût.
Celui qui avait peu se sentait délaissé et proche de la rupture. Il se croyait comme un animal et ne votait pas.

Ils achetaient leurs amis car les chiens avaient la reconnaissance du ventre. Ils étaient toujours plus seul mais l'argent viendrait. Ils baladeraient dans les magasins pour trouver les prix les plus adaptés à leur besoin. Ils passaient alors plus de temps avec les prix qu'avec ce qu'ils achetaient.

Voilà le bilan de cet homme politique que vous ne souhaiteriez surement pas. Pourtant cet homme en faisait son cheval de bataille. Pourtant ce peuple croyait en sa fermeté signe d'autorité. Pourtant aucun citoyen qui l'approuvait n'avait un tel sens des responsabilités. Mais tous votaient en croyant que maman allait les quitter. Alors ils se rattachaient à l'autorité.

On se disait qu'il valait mieux être productif quand on l'était. On se disait qu'il valait mieux être riche quand on l'était. Chacun se restreignait avec ses choix et ne comparait pas avec le voisin pensant y trouver le malheur.
Ou bien il était préférable de retrouver le malheur chez le voisin pour aller le voir. Certains pensaient comme cela, c'étaient ceux qui organisaient les rumeurs importantes dans ce monde de solitaires.

En Afrique la solidarité permettait de lutter contre la séparation des classes. Pourtant chaque fois que l'on parlait de la généraliser on n'en voyait pas l'utilité. Évidemment on pensait aux points argent.
Pourtant si chacun était solidaire le chômage serait un simple aléa de la vie, non une directive de campagne. Alors pourquoi parlerait-on fraternité dans ces bus silencieux on l'on entendrait un écho interminable.

Le silence était l'allié de l'individualisme alors les citoyens commencèrent simplement à parler aux autres. Ce bilan fut oublié. Le petit homme devint alors la risée de toute sa région en étant vu comme un manipulateur. Ensuite ses électeurs se dirent qu'il fallait bien évoluer en fonction de la société.

On fit de nouveau confiance à ceux qui avaient un avis et un projet. Pourtant on s'en était méfié pensant voir un avenir malsain. Alors on apprit de nouveau à comprendre les fondements d'une société qui devait toujours évoluer.

On mit en avant l'histoire et ce qui ne devait plus se répéter. Le mieux à faire fut de critiquer pour ne pas laisser la sclérose du pouvoir s'installer. Alors les médias critiquaient tout et n'importe quoi. Les citoyens eux se faisaient un avis éclairé avec toutes ses contradictions.

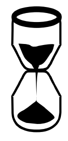
Chacun vérifiait ce qui se disait parce qu'il y avait des avis sur tout. La société évolua en bien car on comblait ce qui semblait injuste pour tous. L'ancien élu fut le mauvais exemple de cette histoire expliquée aux plus jeunes. On disait que ce genre de personnage ne devait pas exister.
Lorsqu'on expliquait l'histoire les élèves comprenaient facilement cela. Mais ce que l'on oubliait d'apprendre c'était que tout était fait pour que chacun pensât le contraire.
Dans cette nouvelle société la critique était la base d'une intégration réussie. Alors l'entendement était abandonné. On ne faisait jamais comme les autres car chaque solution de chaque problème était réfléchie pour s'adapter à tous. En effet la solution unique n'existait jamais, il y en avait juste une plus adaptée.

Quand on voyait la fermeté on se disait avoir à faire à un chef. Seulement tout le monde pouvait être chef avec un peu de fermeté. Ces stéréotypes les bons citoyens les connaissaient et s'en méfiaient.
Bien-sûr ceux qui dirigeaient essayaient de les faire oublier car c'étaient eux les chefs. Alors on se méfia de ceux qui avaient le pouvoir car ils ne pouvaient être comme des simples citoyens.
Non ce qui était important chez quelqu'un qui dirigeait c'était ce qu'il mettait en place. Il faudrait alors chercher les résultats de son projet avec des connaissances qui les avaient vérifiées.

Très loin



En l'an 3506, un jeune chercheur de notre monde s'évertuait à trouver un chemin vers le passé. Par nostalgie, il voulait se projeter vers ce qu'il ne connaissait que par les livres, vers le monde tel qu'il était quand tant d'erreurs avaient été faites.
En visitant le monde du vingtième siècle, Thomas comprendrait les défauts de l'homme. Effectivement, une période de cataclysmes avait eu lieu et l'homme avait délibérément essayé d'avancer le retour de la belle saison. En contrepartie il y eut d'autres tempêtes à tous bouts de champs. Il y eut aussi beaucoup de pertes en vies humaines et la civilisation s'était maintenu à quelques milliers de terriens. Il fallut tout recommencer.



L'utilisation de l'hydrogène permettait depuis longtemps de maintenir un climat idéal. Elle permettait aussi de produire une énergie impressionnante pour les chercheurs afin de créer des machines à explorer l'espace-temps. Chaque pays avait une part de son budget consacrée à l'exploration temporelle.

Grâce à une machine, Thomas pouvait surtout communiquer entre les deux époques. Il espérait trouver une trace de sa vie plus tard.
Cela dit il ne savait pas pourquoi il vivait. C'était pour cela que le monde était dans une période de recherche sur ses origines. Cela permettrait peut-être de voir le futur se dessiner. Le monde devrait s'adapter mais on serait sans doute plus serein.

Ne trouvant pas la trace de la terre il s'attachait à cet autre univers où les habitants avaient des facultés extraordinaires. Il voyait au-delà un endroit où il était très difficile de vivre car il fallait avant tout se défendre.
Il s’agissait d’un univers bien loin d'ici, entre notre espace et un espace complètement anarchique. Là-bas, on pouvait être transporté dans le vide ou dans la terre. Certains pouvaient vivre longtemps parce que robustes, mais en réalité leur vie était écourtée à cause de plantes à traquenards. Certaines de ces plantes produisaient des céréales qui donnaient de la puissance.

D'autres plantes pouvaient transformer une petite bête en poussière. En réalité, c'était le monde du chaos. Il était par conséquent très difficile à comprendre. Pourtant, il fallait l'étudier si on ne voulait pas être transformé en poussière.
Évidemment, chaque nouvel être vivant était doté d'une faculté car tous avaient évolués. Toutes ces facultés nécessitaient de l'énergie que seuls les petites bêtes possédaient. Certains avaient pris le pouvoir en laissant vivre des petites bêtes qui servaient d'énergie mobile.

Malgré ces découvertes l'invention du chercheur intéressait des sociétés secrètes qui souhaitaient prendre le pouvoir sur la nation. Ces sociétés avaient déjà tenté de le faire dans les moments difficiles et avaient été repoussées.

Un soir on attaqua l'agence de recherche. Seulement Thomas s'était déjà préparé à cet évènement, mais seulement en partie car il était difficile de changer les réglages de son échappatoire. Il se dit qu'il pouvait évidemment revenir le soir après l'attaque.
À ce moment là, il tombait régulièrement sur le monde dangereux qu'il avait appelé Solos car c'était un monde fait d'individualités. Il partit donc pour Solos avec sa machine et ses recherches.

Quand Thomas arriva sur Solos une petite bête intriguée l'accueillit. Ils se regardèrent avec appréhension. Thomas savait parler quelques mots de Solos mais la petite bête eut du mal à comprendre.
Elle tournait autour du jeune homme en faisant des gestes. Puis elle l'emmena vers la ville la plus proche. Cette petite bête ronde

sautillait très haut pour avancer. Elle avait l’air robuste comparé à lui et elle pouvait donc le malmener si elle en avait envie.

Quand ils arrivèrent à la ville, tout le monde dévisageait Thomas et sa machine. Les citadins semblaient distinguer beaucoup de choses sur ce qu’ils voyaient. Ils avaient l’air très surpris, donnant l’impression de regarder au-delà de ses vêtements. Thomas se demanda s’ils pouvaient voir à travers tout son attirail.
Quand on l’accostait, tous donnaient l’impression de demander d'où il venait. Certains affirmèrent des choses et d'autres s'interrogèrent. Tous regardaient Thomas étonnés de voir un étranger qui ne ressemblait à aucun d'ici.

Il fut emmené à un conseil. Le chercheur se demandait toujours pourquoi ces citadins regardaient plus loin que ce qu’ils devaient apercevoir. Il se sentait épié et cela se voyait.
Cependant ces citadins ne semblaient pas surpris par par cette méfiance. Ils devaient avoir l’habitude de ce genre de situation. Une fois entouré d’anciens de la cité, Thomas essaya de comprendre et de se faire comprendre. Cependant avec l'aide de gestes, ce conseil comprit qu'il venait d'un autre monde.

Même les anciens paraissaient surpris qu'un extra-solos vînt ici, ils semblaient accepter cette idée. Entre eux ils paraissaient estimer que l'étranger n’était pas dangereux.
On l’emmena visiter la ville. Il y avait si loin des tours énormes de différentes tailles bien protégées aux alentours . Il y avait là-bas des immeubles à quelques étages qui ressemblaient à des étagères en terre. il y avait aussi des jardins avec des plantes pleines de couleurs.

Ils décidèrent de l'emmener dans une autre ville en lui faisant comprendre qu’on l’entendrait à cet endroit. Thomas ne pensait pas que c'était vrai quand il entra en contact avec un citadin de là-bas. Fis était entré sans qu’il s’en aperçût. C’était un petit homme avec une grosse tête curieuse et surprise par tant de ressemblance. Fis se mit en contact cérébral presque immédiatement avec Thomas et ils communiquèrent librement de ce qu'ils pensaient.

Ils communiquaient par l'esprit. Chacun échangeait ses impressions sans aucune déformation de langage. Tout semblait clair grâce à cette vue par l’esprit. Thomas voyait quelqu'un penser avec lui.
Ensuite Fis entra en contact avec le conseil et celui-ci fut rassasié par les nouvelles apportées. Thomas demanda ce que pouvaient voir les habitants de cette ville. Il lui répondit qu’ils pouvaient voir à travers la peau.

Fis et Thomas partirent ensuite pour la capitale de ce que Thomas appela la ville des Cebros. En chemin ils durent éviter certains endroits mais Thomas savait pourquoi. Il se disait que ces endroits étaient dangereux. Fis répondit immédiatement qu’il avait raison.

Ils arrivèrent à la capitale des Cebros. Tous ressemblaient un peu à Thomas et beaucoup à Fis. Chacun avait une tenue qui sortait de l’ordinaire. Il y avait beaucoup de petits Cebros, heureux de voir tant de ressemblance.
Thomas entra immédiatement en contact avec ses habitants. Il y en avait tellement qui voulaient le sonder. Il avait du mal à répondre à toutes les demandes. Il n'arrivait même plus à marcher.

Puis les trop curieux s'en allaient très vite alors que les autorités le contactaient. Ils avaient de longues robes vertes avec un chapeau melon. Ils semblaient aussi surpris que les citadins.
La nuit commença à tomber et Thomas avait l’impression qu'il était proche du centre de la galaxie parce que beaucoup d’étoiles étaient déformées par des trous noirs.

Sur demande du conseil des Cebros, Thomas montra sa machine et les mondes qu'elle pouvait explorer. Quelques fois avec ses amis il visitait une autre contrée de Solos. Souvent on voyait d'autres mondes dans d'autres univers à différentes époques. Mais il ne retrouvait pas son monde. Thomas ne dit pas que s’il trouvait la terre il repartirait.

Un jour pourtant les Cebros l'incitèrent à rester lui priant de ne pas partir. À fortiori ils avaient lu dans son esprit mais ne semblaient pas vouloir prendre sa machine. Ils savaient sans

doute qu'ils ne pourraient pas la faire fonctionner ou l'utiliser à bon escient.
Thomas expliqua que les meilleurs moments avaient forcément une fin. Mais de toutes façons, il leur fit remarquer que leur monde serait le plus visité de tous si il y avait beaucoup de machine à explorer le temps et l’univers.

Quand Thomas avait le temps, On lui faisait visiter du pays grâce aux Dragos. C'étaient de grosses poules avec de très grandes ailes. Il y avait souvent du grabuge en dessous. On lui expliquait qu'il fallait éviter les trous temporels car il repartirait on ne sait où. Beaucoup d'espèces peuplaient ce monde pourtant terrible.

Au fur et à mesure que le temps passait, les risques pris pour voyager faisaient peur. Pourtant, les habitants de Solos étaient pour la plupart intrépides et ne prenaient pas un décès au sérieux comme Thomas. Ce dernier ne se sentait pas compris par rapport aux risques encourus.

Un décès c'était pour les Cebros l'occasion de se réunir et de raconter la vie du bon côté. On voulait lui montrer Solos et cela ne doit pas se refuser quand on était étranger. Il fallait avant tout refouler les peurs quitte à être un peu en danger.
Pour ce qu'étaient les gestes qu'un visiteur devait faire à ses hôtes, le mieux était de ne pas en faire trop ni trop peu. Il fallait partir avec la situation la plus confortable qui fût. Thomas savait tout ça et cela le réconfortait un peu.

Un jour Thomas retrouva le chemin de la Terre. C'était en 2009 bien avant la période glaciaire. Il décida de partir mais avant il avertit les Cebros de son départ. Ces derniers furent emplis de tristesse mais avec le terrien ils avaient visité d'autres mondes.
Le chercheur les quitta après une grande cérémonie à son honneur. Il fut touché par tant d’accueil mais il pensait aussi qu’il reviendrait peut-être pour trouver le chemin de son époque.

Thomas a retrouvé notre planète à son époque, mais il est revenu plusieurs fois sur Solos car ce monde dispose de portes vers la Terre qui ne changent pas d’endroit.



Ce chercheur voyage pour comprendre comment marche notre univers. C’est une noble tâche et il essaye de passer inaperçu pour ne pas qu’on détruise sa machine à explorer le temps.

Il s'était dit que sa civilisation aurait une grande destinée. Mais elle aurait surement de grandes épreuves à passer. Chacun espérait voir le bien dans le futur. Il voulait être connu dans cet immense univers. Pourrait-il découvrir d'autres mondes ? Sa civilisation grandirait-t-elle encore et encore ?

Nouvelles – Année 2007

L'ordinateur

Au flanc de la montagne vivaient les MARTIN des bucherons. Le père MARTIN était un bon vivant plein de gentillesse. Il allait en journée couper des arbres dans la forêt. Les travaux étaient réguliers pour ce père de famille heureux.

L'anniversaire de Sylvain MARTIN c'était l'évènement de cette famille. Tout avait commencé avec le premier anniversaire où il soufflait déjà sa bougie. Certes il ne l'avait pas éteinte à cette époque. Sa famille voyait déjà un bon vivant prêt à jouir de l'instant présent.

Sylvain devenait plus tard le portrait craché de son père. Il aimait plus que tout la vie et les autres. On le lui rendait bien. Les futures femmes voyaient que c'était le bon coup de la classe. Il aimait le sport et grâce à ses réflex était un excellent gardien de but.

Le petit n'aimait pas le harcèlement. Cela Annabelle l'avait compris. Elle aimait lui parler avec enthousiasme de ses exploits de gardien de but. Ensemble ils profitaient de la vie qui était limpide comme la belle Annabelle, la petite fille qui jouait avec le petit Sylvain.

Un jour le père MARTIN acheta en occasion un ordinateur pour son fils. C'était une vieille machine avec un bel écran.

Le grand bureau avait le plus aimé des enfants. Tous voulaient s'amuser avec l'ordinateur et Sylvain qui le faisait découvrir.

La machine ils l'appelaient le paradoxe temporel. En effet ils passaient plus de temps à la comprendre qu'à l'utiliser.

Ils la réparait souvent après avoir trifouillé ou effacé des dossiers.

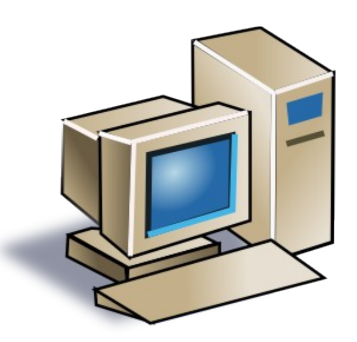
La machine finissait souvent chez un technicien en informatique.

Annabelle voyait que Sylvain aimait beaucoup cette machine. Il ne fallait pas dire :

– Qu'est ce que tu fais ce soir ?

Non une invitation à déjeuner à la cantine suffisait pour que le petit MARTIN oublie cette « épidémie informatique » selon Annabelle.

En effet Sylvain avait chopé un jour un virus au moment où Annabelle était malade. Cela paraissait étrange que qu'un virus se transmette de l'ordinateur à l'homme.
Personne ne savait si le virus s'était transmis à Annabelle ou si c'était Annabelle qui l'avait reçu. Sylvain avait eu du mal à croire le médecin qui disait que l'un comme l'autre était impossible.



Chaque jour était différent. Il y avait soit à réparer l'informatique soit quelque chose de nouveau à créer sur l'ordinateur.
Annabelle aimait écrire avec. Sylvain attendait impatiemment le prochain logiciel que lui fournirait son père.
Après il faisait des travaux pour son père comme de la comptabilité ou des études de terrain. Bien qu'il soit jeune Sylvain ne voyait pas de secret dans l'informatique.

Un jour les MARTIN partirent en vacances grâce aux congés payés. Ils allèrent visiter la grande ville chez leur tante.
Avec ces vacances ils voyaient la couleur de l'argent avec les magasins où rien ne pouvait s'acheter. Il fallait écrire à la famille.
La lettre de Sylvain à toute sa famille disait ceci :

« Chers Oncles, Tantes, Cousins germains, Cousines germaines, Chère Annabelle,

Ce que je vais vous raconter est incroyable. Il y a plein de choses qu'on ne peut pas acheter dans la grande ville. Il y a des maisons qui sont plus grandes que les arbres comme sur la photo de l'ordinateur.

Les gens aiment passer des nuits tragiques en discothèque. Je crois qu'ils deviennent ensuite des clochards. Je dis ça parce que qu'on leur enlève le permis quand ils sortent de ces boîtes là. Pire ils finissent par faire le geste qui tue en croyant avoir le bon coup. Ils ont du café transgénique je crois parce qu'il est imbuvable. On a pu voir plein d'expositions où il y a des choses qu'on aura pas.
Tout le monde pense à la prime qui leur permettra d'acheter pour remplir la poubelle. Ils passent des entretiens d'embauche quand ils travaillent parce qu'ils veulent devenir plus riches que leurs voisins. C'est ce que faisait ma tante un soir.
Il paraît que s'il y avait une épidémie il n'y aurait plus aucun habitant dans la ville.
Certains attendent le jour de grève pour ne pas avoir à changer d'entreprise. Ils n'ont pas de sous pendant qu'ils font grève pourtant.
D'autres redoutent la visite médicale pour continuer à travailler. Pourquoi une visite médicale les empêcherait-elle de travailler ? Papa est allé plein de fois voir le médecin pour savoir s'il allait bien. Cela ne le gênait pas pour le travail.
Le pire c'est que pour les élections ils pensaient qu'en votant pour les conservateurs ils allaient changer de porte-monnaie. Les conservateurs avaient présenté un candidat riche qui ne leur a rien donné. Tu sais quoi il leur a pris encore plus d'argent pour s'enrichir.

Au revoir tout le monde ! »

Le père MARTIN écrivit quelques phrases mais il disait qu'elles étaient moins intéressantes que la longue lettre de son fils. Il y avait dans ses phrases quelques mots d'amitiés à sa famille éloignée ainsi que des remerciements pour les dernières fêtes avec la famille proche.
Grâce à l'informatique ils pouvaient envoyer la lettre de Sylvain à toute la famille. Certains avaient en effet des adresses de courrier électronique. D'autres lettres furent imprimées et envoyées.

Sylvain s'aperçut en revenant que ses cousins avaient voté pour les conservateurs pour conserver leur travail.
Il savait déjà que certains allaient dans la ville pour trouver du travail sans pouvoir acheter quoi que ce soit là-bas. En allant dans cette grande ville il avait appris la réalité de la vie.

Sylvain décida donc d'utiliser son ordinateur pour ne pas aller en ville. Sa carrière fut toute tracée grâce à ce voyage.
Il passa un diplôme d'électronique. Il aimait de plus en plus Annabelle et allait la voir pour échapper au travail informatique.

Maintenant Sylvain répare les machines outils de son père. Annabelle est son épouse et ils s'aiment depuis toujours.
Leur fils est devenu éleveur de brebis. Il aime cependant utiliser un ordinateur portable quand il fait beau pour passer le temps.

Quand il revient avec son troupeau Sylvain est heureux de voir des brebis en bonne santé grâce à la bienveillance de leur fils.

Plus jamais

À Lille une entreprise avait traversé les siècles. Tout avait commencé bien avant la première révolution industrielle. C'était après l'époque des lumières à la révolution.
Depuis le nom des propriétaires n'avait jamais changé. C'était une entreprise familiale qui appartenait aux DENIOT, une riche famille sachant s'occuper de ses salariés grâce aux investissements et grâce à la participation des descendants.

En 1992 tout le monde se connaissait dans cette fabrique de papier. Chacun aimait se rendre au travail pour participer au « bel ouvrage » comme disait l'ancien de l'usine.
Les femmes et les hommes se côtoyaient un peu partout dans les fabriques. Ils avaient été pris pour leur honnêteté ou la confiance envers les autres.

Il n'y avait que les cadres qui étaient un peu aigris de ne pas être reconnus. Ils ne voyaient pas leur avenir dans une entreprise familiale.
Ils s'en allaient donc ailleurs. Après les ouvriers fêtaient ironiquement leur promotion.

Les machinistes étaient heureux de participer à cette société qu'ils aimaient tant. Ils s'étaient installés depuis longtemps dans la région pour trouver de quoi vivre.
Certes ils ne partaient pas en vacances. Mais on les avaient pris parce qu'ils pensaient au travail, pas au repos.
Ces familles prenaient leur tâche comme une mission qu'on leur avait donnée. Il fallait que l'entreprise se porte bien pour que chaque couple fût fier d'avoir des enfants.

Chaque ouvrier avait pu donner éducation à leurs enfants. Certes les fils et filles d'ouvriers ne souhaitaient pas venir dans l'usine mais tous envisageaient un avenir pour leurs parents ou leur usine.
Les parents ne voyaient pas d'avenir idéal pour eux. Ils espéraient malgré que leurs enfants deviennent des chefs car l'éducation par la réalité c'était ce qui faisait un chef.

Souvent certains fils d'ouvriers réussissaient à devenir responsables d'équipes. On parlait souvent de celui qui était devenu directeur financier. C'était il y a une vingtaine d'années et l'histoire ne se répétait pas dans ce cas là.
D'autres fils d'ouvrier avaient créés leur affaire. Contrairement à ce qui pouvait se dire les projets venaient souvent de ceux qui s'installaient dans une région. Ils restaient au bon endroit pour suivre les quelques exemples de réussites parce que leurs parents étaient venus pour ça.

Seulement certains enfants disaient que cette usine n'intéressait plus grand monde. Ils ne voyaient d'avenir dans une entreprise où les décideurs partaient. Aussi l'ancien disait ceci à chaque départ d'un responsable : « Pourquoi décampent-ils tous ces cadres en manque de gloire ? Une usine comme la notre nous savons qu'elle vaut le coup. »
Malgré tout il comprenait que cette fabrique ne donnerait pas la carrière que ces responsables auraient souhaité. Mais tous pensaient que le papier servait quelle que que fût l'époque, même si à cause de l'outil informatique circulait dans les entreprises la directive « Zéro papier ». La valeur du papier était comprise par chacun. Tous rigolaient de cette directive illusoire qui ne permettait pas à une société de prouver qu'elle existât.

Ce qui arriva pourtant fut la vente de la société familiale. Les gérants disaient qu'elle avait duré assez longtemps pour faire vivre des générations.
Seulement les ouvriers et techniciens pensaient qu'un investissement du passé ne servirait pas l'avenir. Les fils de cette famille avaient en effet trouvé des marchés plus intéressants pour enrichir leur patrimoine familial.

Les gérants n'avaient pas parlé de la vente de l'usine à leurs salariés pour produire encore un peu sans que le malaise se nouât. Seulement le malaise avait cette année gagné tous les salariés.
Tous savaient qu'une grève ne servirait à rien. Ils voulaient négocier en défendant leur travail par de simples revendications. Cela ne suffisait pas et chacun le savait. Aucun ne pouvait

empêcher les gérants d'arrêter leur affaire ou de la vendre au plus offrant.

Tous disaient que cette usine servaient mais tous pensaient qu'elle fermerait un jour. Beaucoup pensaient que c'était trop tôt. Seulement les dernières générations de leurs dirigeants ne s'étaient pas intéressés au papier. Alors certains enfants se disaient qu'ils devraient subvenir aux besoins de leurs parents. D'autres voulaient tout tenter pour garder l'affaire.

Cette usine à papier était essentielle pour eux car leur pays avait toujours besoin de papier. L'ancien disait que la paperasse était ce qui permettait de garder les traces du passé. Il répétait que lire les archives aurait permis de ne pas répéter l'histoire. Si tous lisaient des livres anciens et récents chacun ferait les bons choix. Seulement lui comme les autres allait faire parti de cette histoire qui se reproduisait.

Le papier qui sortait de la fabrique et qu'on ne voulait soit disant plus s'était gardé depuis des siècles. Peu de fabriques pouvait s'enorgueillir de cette valeur.
Seulement on était à une époque où la recherche du plus rapide remplaçait la recherche du plus adapté. Donc les vieilles machines seraient jetées et les machines neuves allaient être mises en vente.

La famille SIMON avait connu l'usine lorsqu'ils s'étaient installés dans la région. Seulement ils avaient eu un fils. Il était pigiste et vivait chez ses parents. Ayant étudié le journalisme celui-ci ne trouvait pas le travail adéquate. Le petit des SIMON prit cette mise en vente comme une occasion pour créer son journal.

L'usine à papier n'avait pas renouvelé ses machines outils. Les opportunités de reprise étaient peu nombreuses car peu d'entrepreneurs semblaient intéressées par des machines outils pouvant produire peu.
Aussi les locaux étaient anciens. Les quelques bâtiments à vendre étaient trop grands ou à retaper. Cela encourageait le petit des SIMON à trouver l'argent pour son journal.

La reprise de l'usine semblait possible. Le jeune journaliste utilisa le camion de son père pour récupérer gratuitement ce que les gérants voulaient jeter.
Il en fit don au musée mais proposa de les rénover moyennant argent. Le musée accepta l'offre du jeune journaliste car il n'y avait pas de salarié s'occupant de la rénovation de machines.

Alors avec ses parents et quelques salariés les anciennes machines-outils furent rénovées. Un peu d'argent fut mis de côté.
Par ailleurs le petit SIMON avait déjà économisé un peu d'argent. Il fallait cependant penser à chaque sou de côté. Y aurait-il suffisamment d'argent pour récupérer l'usine ?

La mise en vente fut suivie par les anciens salariés. Ils avaient tout tenté pour décourager les acheteurs de venir.
Pour eux vendre une usine à bas prix permettrait pour la première fois à une famille ouvrière de prendre les rênes de leur fabrique. C'était une opportunité à ne pas manquer.

La mise en vente arriva vite car la famille SIMON utilisait ses relations pour savoir quel bâtiment acheter et ceux vers lesquels orienter les autres acheteurs.
Les ouvriers colportaient des rumeurs et étaient crus. Ils se disaient que les ragots aideraient le jeune journaliste à créer son entreprise. Le bâtiment le plus intéressant semblait déprécié.

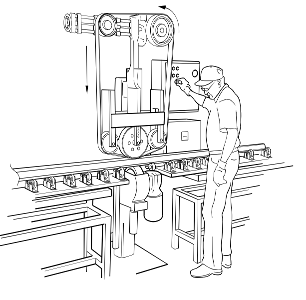
Lors de la mise en vente le jeune journaliste acheta le bon bâtiment ainsi que quelques machines outils bien choisies. Les autres acheteurs rigolaient sans avoir vu la structure de cette bâtisse.

Quand ses concurrents virent le sourire d'un chômeur ayant pourtant de l'argent, ils pensèrent qu'il se retranchait sur ce qu'il pouvait. Ils se moquèrent de lui dans le troquet et disaient ceci :

- Il va avoir du mal à y rester longtemps dans son usine - Disait l'un.
- Oui je crois qu'il va avoir un accident du travail, enfin s'il sait travailler - Disait un autre.
- Oui son affaire va se terminer par un cataclysme je crois – Disait encore un autre.

Ils ne comprenaient vraiment pas ce sourire radieux. Chacun avait parlé dans la soirée du bon à rien car tous étaient responsables dans une entreprise.
Certains s'interrogeaient sur un vaurien en rigolant puis en imitant ce sourire enjoué. Aucun ne pensait qu'il pouvait réussir.

Le reste de l'argent permis de trouver une imprimante assez grande et puissante pour diffuser un journal. La famille SIMON commença seule en créant une coopérative.
Ils installèrent l'imprimante au beau milieu de l'usine car des machines à papier avaient été enlevées. Ils avaient non seulement de quoi faire un journal mais aussi un papier de qualité.



Le petit groupe commença à proposer des journaux pour les autres entreprises de la région. Le jeune journaliste connaissait son métier mais il savait aussi se faire valoir.
Ses parents vendaient du papier qui informait sur les opportunités qui se présentaient dans la région. Habituellement seuls les cadres achetaient cela. Seulement vendre pour d'autres salariés grâce à une coopérative intéressait parce que ce genre d'affaire pouvait être leur avenir.
Aussi il y avait des très bons vendeurs. On disait que ce journal pouvait se garder très longtemps pour garder des traces de ce qui se passait dans cette région.

À chaque grande vente la coopérative reprenait les anciens ouvriers. Ces derniers étaient tous heureux de retrouver leurs locaux. C'était inespéré.
Les sourires étaient présents et rayonnants. De l'argent était mis de côté. Au lieu d'investir dans d'autres affaires la petite coopérative achetait des parcelles de forêt lors des ventes de fermes.

Au lieu de garder les anciens clients les ouvriers devenus commerciaux démarchaient les prospects. C'était simple de trouver les vendeurs qui aimaient mettre en valeur leur usine.
Tous voulaient parler du journal aux autres. Ils n'avaient aucun mal à discuter de ce qu'ils avaient enseigné à leurs enfants.

Un jour de l'année 2000 un ouvrier diffusait un catalogue de projets qui n'attendaient plus qu'à démarrer. Il parlait d'une coopérative qui avait recueilli les meilleurs amorces pour que la région s'embellisse.
Les salariés d'autres entreprises étaient attachés aux valeurs de cet ouvrier et acceptaient le journal. Le téléphone arabe faisait vendre ces articles légèrement opportunistes mais surtout clairvoyants.

Alors à chacune de ces grandes ventes un ouvrier revenait. Tout le monde était motivé. Chacun devenait fier. Et puis s'occuper de machines d'impressions ressemblait fort à la maintenance de machines à papier. Alors tous retrouvèrent le travail qu'ils espéraient tant.

Évidemment les actualités s'intéressèrent à ce journaliste qui à partir de presque rien avait créé son journal. On l'interrogea sur la reprise de l'ancienne fabrique à papier.
Pendant le journal télévisé on la présenta comme un hebdomadaire entièrement autonome. C'était la nouveauté par rapport aux usines de transformation et leurs fournisseurs.
Après ce fameux reportage on s'abonnait plus facilement à cette fabrique. On pensait que le prospectus serait sûr dans une période incertaine. Le reportage était pris comme une occasion pour aller dans d'autres régions.

D'autres bâtiments furent achetés. Certains étaient proches et achetés aux fameux entrepreneurs moqueurs de la vente initiatrice.
Les responsables d'entreprises ne se sentaient pas fiers de vendre leur usine à un soi disant vaurien. Mais il offrait un bon prix car les bâtiments avaient été refaits. D'autres fabriques de journaux se situaient un peu partout dans le pays.

Lorsque la coopérative avait retrouvé ses salariés et anciens amis les plus jeunes s'en intéressaient. Ces derniers la connaissaient par le journal et voulaient y participer.
L'ancien répétait souvent et avec enthousiasme cette phrase :

– Nous sommes sauvés car nos enfants s'intéressent à nous !

Nouvelle – Année 2008

La nounou

Dans un moment de solitude quand les parents étaient partis, un petit garçon nommé Alexandre se demandait comment le monde était fait. Il était dans l'appartement à ses parents avec sa nounou et il venait de terminer un devoir sur les fables de La Fontaine. Il écoutait avec attention la radio en se posant cette question : Comment un chanteur pouvait-il gagner de l'argent avec des chansons ?



Il se demandait aussi ce que signifiait le travail alors que ses parents étaient en train de travailler sans s'occuper de lui. La question qui vint ensuite était plus perspicace : Il se demandait s'il aimerait le travail un jour parce que ses parents montraient la fierté du travail. Alexandre s'éveillait au monde sans ses parents.

Alexandre était un bon élève qui aimait faire ce qui était demandé. Malgré tout il pensait que les devoirs étaient faits pour faire réfléchir les enfants sans qu'ils comprirent vraiment pourquoi les faire. Ce n'était pas un mauvais élève mais quand les devoirs sont une habitude on finirait forcément par se poser des questions. Seulement ses parents ne lui disaient que ce qu'il fallait faire sans dire pourquoi le faire.

Il marchait dans l'appartement de ses parents. Il rencontra sa nourrice et lui posa ces questions :

– Si je sais chanter je pourrais travailler en chantant ? Pourquoi Papa et Maman aiment plus le travail que moi ? Est-ce que tu penses que j'aimerai le travail ?

La nourrice était gêné dans son travail. Elle lui répondit ceci :

- Et moi comment pourrais-je aimer le travail avec quelqu'un qui m'empêche de le faire ?
  Vas finir tes devoirs et trouves-y du plaisir parce que tes parents te les ont payés en pensant à ton avenir. Moi je vais faire la cuisine.

Alexandre marcha puis marcha encore. Il se demandait comment il était possible d'aider quelqu'un à aimer son travail alors que celui-ci les séparait. Il vit sur le balcon son voisin et lui posa cette question :

- Est-ce que tu as envie d'aider ta femme à chaque instant bien qu'elle ne soit pas là en ce moment ?
- Bien-sûr, répondit le voisin qui arrosait ses plantes, mais je ne vais pas attendre que ma femme revienne pour l'aider. En ce moment je m'occupe des fleurs pour ne pas qu'elle les fasse.

Alexandre était rassuré. Mais le regard de son voisin était gêné par ce qui avait été demandé. Alexandre ne comprenait pas pourquoi son voisin était embêté en parlant de sa femme.

Alexandre marcha et marcha encore. Il s'arrêta mais ne trouvait pas la réponse. Il reprit sa marche de salon. Il entendit alors sa nourrice lui crier dessus ceci :

- Arrêtes de marcher et fais quelque chose. Tiens ! Prends de l'avance dans tes devoirs.
- Mais c'est fait, répondit Alexandre. Mais je fais quelque chose puisque je réfléchis en marchant.
- C'est bien mais tu peux ne pas marcher en réfléchissant. Ça m'empêche de faire mon travail.

Narquois, Alexandre posa cette question :

- Est-ce que tu aimes travailler ?
- Le travail me permet surtout de vivre petit. Aller ! Vas t'occuper tranquillement pour devenir quelqu'un d'important !

Alexandre se rendit compte qu'il n'était pas encore important. En plus il n'avait pas le droit de sortir pour s'amuser. Il se disait qu'il pourrait faire peut-être envisager cela quand il serait important. Mais en ce moment il ne pouvait pas se détendre en marchant.

Alors il se demanda comment il pourrait devenir important plus tard alors qu'il pensait être important pour ses parents.

Il ne pouvait plus marcher tranquillement. Il n'osait plus demander de questions à sa nourrice. Alexandre finit donc par penser que le monde était très mal fait. Cet épisode fut un tournant pour Alexandre. Au fur et à mesure, jour après jour, il réfléchissait à améliorer le plaisir au travail. Il passerait donc sont temps à l'améliorer pour que les enfants soient importants aux yeux des parents et que le travail soit important pour chacun.

Sources utilisées

Les nouvelles proviennent de la vie de Matthieu GIROUX. Les images ont été trouvées dans le projet OPEN CLIPART.

Droits d'auteur Octobre 2008
Dépôt Légal RENNES 2010

Éditeur n° 978-2-9531251
ISBN 978295312511

Imprimé en France par TheBookEdition.com
113 rue Barthélemy Delespaul
59021 Lille cedex
Au premier trimestre 2011